



Poésie française du XXe siècle

Burlaud Paul, Günter Schweig

► To cite this version:

Burlaud Paul, Günter Schweig. Poésie française du XXe siècle : Extraits choisis et annotés. Verlag Moritz Diesterweg, 1966. halshs-03985464

HAL Id: halshs-03985464

<https://shs.hal.science/halshs-03985464>

Submitted on 13 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain

BURLAUD · SCHWEIG

Poésie française
du
XX^e siècle

Bestell-Nr. 6740

POÉSIE FRANÇAISE DU XX^e SIÈCLE

Poésie française du XX^e siècle

Extraits
choisis et annotés par

PAUL BURLAUD
et
GÜNTHER SCHWEIG



VERLAG MORITZ DIESTERWEG

Frankfurt a. M. · Berlin · Bonn · München

Satz und Druck: Brühlische Universitätsdruckerei Gießen
Bindarbeiten: Großbuchbinderei Hior, Wiesbaden

I. Auflage 1966

© Verlag Moritz Diesterweg
Frankfurt am Main

TABLE DES MATIÈRES

	page
AVANT-PROPOS	IX
INTRODUCTION	X
1. <i>Charles Péguy</i>	
ADIEUX À LA MEUSE	1
LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU	2
Note biographique et annotations	50
2. <i>Paul Claudel</i>	
SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE	5
NOTRE-DAME AUXILIATRICE	7
L'ANNONCE FAITE À MARIE	8
Note biographique et annotations	52
3. <i>André Gide</i>	
LA BRISE VAGABONDE	9
Note biographique et annotations	56
4. <i>Paul Valéry</i>	
LE BOIS AMICAL	10
LE CIMETIÈRE MARIN	10
Note biographique et annotations	57
5. <i>Valéry Larbaud</i>	
ODE	13
Note biographique et annotations	61
6. <i>Jules Romains</i>	
EUROPE	14
Note biographique et annotations	62
7. <i>Guillaume Apollinaire</i>	
NUIT RHÉNANE	15
ZONE	16

page	19	LE JET D'EAU	Note biographique et annotations	64
------	----	------------------------	--	----

8.	<i>Blaise Cendrars</i>	LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE	JEANNE DE FRANCE	20
		Note biographique et annotations		68

9.	<i>Max Jacob</i>	LUEURS DANS LES TÉNÉBRÉS	CHAPEAU	23
		Note biographique et annotations		71

10.	<i>Jules Supervielle</i>	QUE VOULEZ-VOUS QUE JE FASSE DU MONDE	LOURDE	24
		OUBLIEUSE MÉMOIRE	LE REGRET DE LA TERRE	25
		Note biographique et annotations		26
				73

11.	<i>Francis Carco</i>	MORTEFONTAINE, SUITE NÉRVAILLENNÉ	Note biographique et annotations	27
				75

12.	<i>Saint-John Perse</i>	VENTS	Note biographique et annotations	28
				76

13.	<i>Pierre Reverdy</i>	UN HOMME FINI	CHEMIN TOURNANT	32
		Note biographique et annotations		33
				81

14.	<i>André Breton</i>	VIGILANCE	Note biographique et annotations	34
				83

15. <i>Paul Eluard</i>	page
LA MORT, L'AMOUR, LA VIE	34
ET UN SOURIRE	36
Note biographique et annotations	84
16. <i>Louis Aragon</i>	
VINGT ANS APRÈS	37
LES LILAS ET LES ROSES	38
Note biographique et annotations	87
17. <i>Robert Desnos</i>	
LES HOMMES SUR LA TERRE	39
10 JUIN 1936	41
Note biographique et annotations	91
18. <i>Henri Michaux</i>	
ECCE HOMO.	43
Note biographique et annotations	93
19. <i>Jacques Prévert</i>	
LA GRASSE MATINÉE	43
FAMILIALE	45
Note biographique et annotations	94
20. <i>Patrice de la Tour du Pin</i>	
ENFANTS DE SEPTEMBRE	46
Note biographique et annotations	96
21. <i>Pierre Emmanuel</i>	
ON LIT AU LIVRE DE LA GENÈSE	48
Note biographique et annotations	97

AVANT-PROPOS

Dans le cadre nécessairement restreint de cet ouvrage, nous n'avons pas la prétention de donner un panorama complet de la poésie française du XX^e siècle.

On s'étonnera peut-être cependant de ne pas y trouver certains noms. C'est ainsi que nous ne présentons aucun extrait de Verhaeren († 1916), de Henri de Régnier († 1936), de Francis Jammes († 1938) ou de Paul Fort († 1960), tandis que nous avons fait une place à Péguy mort pourtant dès 1914 et à Apollinaire mort en 1918. Mais ceux-ci, morts jeunes, appartiennent vraiment au XX^e siècle et ouvrent des voies nouvelles à la poésie d'aujourd'hui, tandis que les premiers avaient publié une part très importante de leur œuvre avant ou aux alentours de 1900 et se rattachent plus nettement à l'histoire littéraire du XIX^e siècle. Il est certes toujours artificiel de distinguer des générations dans la marée continue des hommes et l'on pourrait imaginer une autre frontière entre ces deux siècles, mais celle-ci nous semble la plus défendable.

Parmi les écrivains plus jeunes, il a fallu également faire un choix et se résoudre à écarter des poètes intéressants tels que Jean Cocteau, René Char, Joe Bousquet ou Pierre-Jean Jouve. Cette tâche était d'autant plus délicate que le temps n'a pas encore opéré sa sélection et pour les périodes plus récentes notre point de vue a un caractère évidemment plus subjectif.

Dans le choix finalement retenu, nous avons voulu représenter toutes les tendances importantes de la poésie contemporaine en choisissant autant que possible les œuvres les plus accessibles à des étrangers. On ne devra pas s'étonner pourtant de rencontrer des textes souvent très difficiles; ils le sont aussi pour des lecteurs français. Mais, malgré leur difficulté, nous ne pouvions renoncer à donner des poèmes — comme le *Cimetière marin* ou *Vents* — trop remarquables et trop célèbres pour qu'on puisse les ignorer.

Nous avons donc estimé indispensable de faciliter l'intelligence des textes par de très nombreuses notes. Des notices biographiques assez développées et de longues introductions doivent éclairer les textes et permettre d'éviter de difficiles recherches dans une documentation encore dispersée. Ce livre est ainsi tout à la fois une anthologie de la poésie française contemporaine et un essai d'histoire littéraire. Les

textes sont situés dans l'ensemble de l'œuvre dont ils sont extraits et aussi dans l'histoire littéraire qu'ils sont destinés à illustrer.

Nous espérons que cet ouvrage constituera une sorte d'initiation à la nouvelle poésie française, qui permettra à la jeunesse allemande de se familiariser avec des œuvres qui peuvent la surprendre — comme elles ont surpris le lecteur français — mais qui méritent d'éveiller son intérêt.

INTRODUCTION

La nouvelle poésie française

Par l'importance et la diversité des œuvres poétiques, par l'originalité et l'audace des recherches auxquelles se sont livrés les poètes, le *XX^e* siècle apparaît, d'ores et déjà, comme l'un des grands moments de la poésie française. Le foisonnement, la richesse, et aussi le désordre qui caractérisent la nouvelle poésie rappellent le *XVI^e* siècle français. Peut-être, comme au *XVI^e* siècle, une époque nouvelle est-elle en train de naître. Il est difficile de préciser la physionomie d'une littérature qui est encore en pleine élaboration et vis-à-vis de laquelle nous manquons de recul. Le temps et la critique n'ont pas encore effectué leur travail de sélection et de mise en ordre et d'ailleurs le poète est toujours par essence un solitaire qui échappe plus ou moins aux classements.

Dès maintenant cependant, si l'on considère le demi-siècle déjà écoulé, on ne peut manquer d'être frappé par la révolution survenue dans la poésie française; il est clair qu'elle a rompu radicalement avec une longue tradition, en particulier celle de la poésie oratoire, éloquente, qui a longtemps prévalu en France. Certes, comme toute révolution, celle-ci a eu ses précurseurs; elle est le lointain aboutissement d'un courant qui remonte au romantisme allemand et se prolonge en France par Nerval, le Hugo des dernières années, Baudelaire et surtout Rimbaud et Mallarmé. Mais la poésie contemporaine s'avance plus loin dans la voie où ils se sont engagés.

Révolutionnaire, elle l'est déjà dans la forme, par l'abandon des règles prosodiques strictes — la mesure, la rime et la césure — et parfois

même par la suppression de la ponctuation. En rejetant ainsi toutes les formes fixes qui lui donnaient un rythme, la poésie s'est éloignée de la musique à laquelle depuis ses origines elle était si étroitement liée. Les symbolistes — et encore Valéry qui prolonge le symbolisme dans un certain sens — faisaient un très large usage des ressources musicales du vers et du langage. Avec Apollinaire, Cendrars, Max Jacob, Reverdy et avec le surréalisme, c'est l'image et non plus la musique qui devient l'élément essentiel de la poésie. Les poètes se lient d'amitié avec les peintres dont ils subissent souvent l'influence. Il était d'ailleurs naturel qu'une poésie qui trouve son inspiration aux sources du rêve fasse une telle place à l'image, car le monde des rêves est bien le monde des images beaucoup plus que celui des sons. Affranchi des contraintes d'une prosodie stricte, le vers permet désormais le libre jaillissement de toutes les images.

Ces images ne sont plus soigneusement choisies pour la valeur poétique dont elles sont supposées être chargées. Le monde de la civilisation moderne, le monde quotidien pénètre la poésie. Elle est partout et aussi bien dans un autobus ou un œuf dur que dans la feuille morte ou la voile d'un navire. «Il n'existe pas . . . de choses ni de mots plus poétiques les uns que les autres», écrit Reverdy, «mais toutes choses peuvent devenir à l'aide des mots poésie, quand le poète parvient à mettre son empreinte dessus. La poésie n'est en rien et nulle part, c'est pourquoi elle peut être mise en tout et partout». Ainsi au moment même où l'écriture poétique paraît se rapprocher singulièrement de la prose, une barrière disparaît aussi entre ce qu'il était convenu de considérer comme le monde de la réalité prosaïque et l'univers poétique.

Et pourtant jamais peut-être la différence entre la prose et la poésie n'a été aussi fondamentale. La poésie contemporaine se distingue de la prose par son ambition d'être plus que de la littérature. La fonction du poète n'est pas en effet d'exprimer des idées, d'évoquer des sensations ou des sentiments que la prose aurait également pu traduire. Elle est de dévoiler ce que Mallarmé déjà appelait «le sens mystérieux des aspects de l'existence», cette vérité cachée, ce monde inconnu auquel nous ne pouvons parvenir par le moyen de la logique et du langage courant et dont nous pressentons plus ou moins obscurément l'existence à travers les diverses manifestations de l'inconscient et en particulier dans le rêve. La poésie devient une expérience, un moyen de connaissance et le poète, comme le mystique, apporte une révélation qui est du domaine de l'irrationnel. Ainsi s'expliquent les aspects déroutants pour

un profane de la nouvelle poésie, cette absence de cohérence logique dans les images et dans le langage même qui lui donnent souvent un caractère ésotérique.

« Voyant » donc, suivant le mot de Rimbaud, explorateur d'un monde mystérieux, le poète n'en est pas moins aussi un témoin de son temps. Dans les débuts de ce siècle, il exprime une sorte d'émerveillement devant les transformations que subit le monde et une confiance optimiste dans l'aventure de l'homme. C'est l'attitude de Valéry Larbaud ou de Cendrars par exemple. Mais dès le lendemain de la première guerre mondiale, avec le surréalisme, la société, ses contraintes et ses injustices sont mises en accusation. La dernière guerre, la défaite et la résistance trouvent un écho plus large encore dans la poésie. Elle est la voix des souffrances, des révoltes et des grandes espérances. Par là elle conquiert un public plus large qui cherche en elle à la fois un témoignage et une évasion, et aussi un moyen d'expression plus libre qui défie les contraintes du pouvoir politique. Des revues naissent en grand nombre; des poètes nouveaux apparaissent, comme Pierre Elmanuel; et la poésie devient pendant quelques années la forme la plus vivante de la littérature. Puis la guerre s'éloigne et nombre de poètes ne survivent pas aux circonstances qui les ont fait naître.

On doit cependant à cette période d'effervescence poétique née de la guerre la restauration d'un certain ordre dans le langage poétique. On a vu réapparître des formes plus traditionnelles, des rimes, des mesures régulières, non seulement chez de jeunes poètes mais même chez d'anciens surréalistes comme Aragon ou Eluard. Le mouvement de pure révolte est dépassé; les conquêtes de la poésie antérieure et en particulier du surréalisme sont assimilées et paraissent devoir se continuer désormais avec un certain retour à la tradition.

CHARLES PÉGUY

ADIEUX À LA MEUSE

(Extrait de *Jeanne d'Arc*)

Jeanne d'Arc est une œuvre de jeunesse parue en 1897. C'est un long drame qui ne fut représenté pour la première fois — et en partie seulement — qu'en 1925.

Péguy a voué une affection particulière à Jeanne d'Arc, humble paysanne de Domrémy en Lorraine, qui délivra la France de l'invasion des Anglais. Il se sent proche en effet, par ses origines et par le cœur, de cette fille du peuple qui sauva Orléans, où il est né.

Dans l'extrait que nous donnons ici, l'héroïne, appelée par la voix des saints, se dispose à quitter sa famille malgré l'opposition de ses parents et après un douloureux débat intérieur. Avant de partir, elle adresse cet adieu à la Meuse, compagne de sa vie d'enfant.

Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeure aux prés, où tu coules tout bas¹.
Meuse adieu: j'ai déjà commencé ma partance²
En des pays nouveaux où tu ne coules pas.

⁵ Voici que je m'en vais en des pays nouveaux:
Je ferai la bataille et passerai les fleuves;
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves.

Et pendant ce temps-là, Meuse ignorante et douce,

¹⁰ Tu couleras toujours, passante accoutumée³,
Dans la vallée heureuse où l'herbe vive pousse,

O Meuse inépuisable⁴ et que j'avais aimée.

Un silence

Tu couleras toujours dans l'heureuse vallée;
Où tu coulais hier, tu couleras demain.

¹⁵ Tu ne sauras jamais la bergère en allée⁵,
Qui s'amusait, enfant, à creuser de sa main
Des canaux dans la terre, — à jamais écroulés⁶.

La bergère s'en va, délaissant⁷ les moutons,
Et la fileuse⁸ va, délaissant les fuseaux⁹.

²⁰ Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.

La petite espérance s'avance entre ses deux grandes sœurs et on ne prend seulement pas garde à elle¹.
 Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel², sur le chemin raboteux³ du salut, sur la route interminable, sur la route entre ses deux sœurs la petite espérance

S'avance.

LA PETITE ESPÉRANCE

Péguy prête à Dieu une longue méditation sur cette vertu. Nous en détachons deux fragments où la pensée est présentée sous deux formes différentes : — une forme symbolique dans le premier fragment : l'espérance est une petite fille entre ses deux grandes sœurs, la foi et la charité ; — une forme simplement humaine : le bûcheron, au plus dur de son travail, pense à ses enfants et cette pensée le remplit de bonheur et de courage.

Cette œuvre est donc, dans l'esprit de Péguy, une introduction, une préparation à la période de préparation à la vie chrétienne.

Un porche, au sens propre du mot, est une construction couverte à l'entrée d'une église et destinée à l'origine à recevoir les pénitents⁴ et les nouveaux convertis. Au moyen âge, ceux qui avaient commis des fautes graves n'étaient pas admis à assister entièrement à la messe dans l'église avant d'avoir fait pénitence et obtenu leur pardon. Ils devaient rester sous le porche ainsi que les nouveaux convertis pendant la période de préparation à la vie chrétienne.

paration à l'Espérance, deuxième vertu théologale⁵. Pour lui l'espérance est la vertu par excellence. Elle est associée à des sentiments qui lui sont chers et qui reviennent souvent dans son œuvre : l'espoir obstiné⁶ en la continuité de la vie et sur un plan plus simplement humain, l'amour de l'enfance et l'affection du père pour ses enfants.

LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU

(*Jeanne d'Arc, 4^e Domrénny, II^e partie, acte III*)

.....

30 Quand nous reverrons-nous ? et nous reverrons-nous ?
 Quand verrai-je tes flots qui passent par chez nous ?
 Quand reviendrai-je ici fler encor la laine ?

Un silence

25 O Meuse inaltérable, ô Meuse que j'aimais,
 O toi qui ne sais rien de nos mensonges faux¹¹,
 Toi qui passes toujours et qui ne pars jamais,
 O toi qui ne sais pas l'émoi de la partance,
 O Meuse inaltérable¹⁰ et douce à toute enfance,
 Meuse qui ne sais rien de la souffrance humaine,

Entre ses deux grandes sœurs.

⁵ Celle qui est mariée⁴.

Et celle qui est mère⁵.

Et l'on n'a d'attention, le peuple chrétien n'a d'attention que
pour les deux grandes sœurs.

La première et dernière.

Qui vont au plus pressé⁶.

¹⁰ Au temps présent.

A l'instant momentané qui passe.

Le peuple chrétien ne voit que les deux grandes sœurs, n'a de
regard que pour les deux grandes sœurs.

Celle qui est à droite et celle qui est à gauche.

Et il ne voit quasiment⁷ pas celle qui est au milieu.

¹⁵ La petite, celle qui va encore à l'école.

Et qui marche.

Perdue dans les jupes de ses sœurs.

Et il croit volontiers que ce sont les deux grandes qui traînent
la petite par la main.

Au milieu.

²⁰ Entre elles deux.

Pour lui faire faire ce chemin raboteux du salut.

Les aveugles qui ne voient pas au contraire.

Que c'est elle au milieu qui entraîne ses grandes sœurs.

Et que sans elle elles ne seraient rien.

²⁵ Que deux femmes déjà âgées.

Deux femmes d'un certain âge⁸.

Fripées⁹ par la vie.

C'est elle, cette petite, qui entraîne tout.

.....

(Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu)

IL PENSE AVEC TENDRESSE À CE TEMPS ...

Il pense avec tendresse ...

A ce temps où il ne sera plus et où ses enfants seront.

Et quand on dira son nom dans le bourg¹, quand on parlera de lui,
quand son nom sortira, au hasard des propos², ce ne sera plus de lui
que l'on parlera, mais de ses fils.

Ensemble³ ce sera de lui et ce ne sera pas de lui, puisque ce sera de ses fils.

.....
Et il en est fier dans son cœur et comme⁴ il y pense avec tendresse.
5 Que lui-même ne sera plus lui-même mais ses fils.

Et que son nom ne sera plus son nom mais le nom de ses fils.
Qui porteront le nom honnêtement devant Dieu.
Hautelement et fièrement.
Comme lui.

10 Mieux que lui.
Et quand on dira son nom, c'est son fils qu'on appellera, c'est de son

fils qu'on parlera.
Lui il sera depuis longtemps au cimetière.
Entour de l'église⁵.

Lui, c'est-à-dire son corps.
15 Côte à côte avec ses pères et les pères de ses pères.
Aligné⁶ avec eux.

Avec son père et son grand-père qu'il a connus.

Et avec tous les autres tous ceux qu'il n'a pas connus.
Tous les hommes et toutes les femmes de sa race.

20 Tous les anciens hommes et toutes les anciennes femmes.
Ses ancêtres⁷ et ses aïeux.

.....
Il pense avec tendresse à ce temps où on n'aura pas besoin de lui.
Et où ça ira⁸ tout de même.

25 Parce qu'il y en aura d'autres.
Qui porteront la même charge.

Et qui peut-être, et qui sans doute la porteront mieux.
.....

Il pense avec tendresse au temps où on ne pensera plus guère à lui
qu'à cause de ses enfants. (Si seulement on y pense quelquefois.
Rarement.)

.....
Peut-être quelque temps encore un vieux qui se rappellera.
30 Dira.

Les deux gars. *Sévin c'est des braves gars*⁹.
Ça n'est pas étonnant.
Ils ont de qui tenir¹⁰.

Le père était un si brave homme.

³⁵ Et quelque temps les jeunes rediront de confiance¹¹:

Le vieux était un si brave homme.

Mais déjà ils n'en sauront rien.

Puis ils ne sauront plus et cela même, ce propos même se taira.

Il pense avec tendresse au temps où il ne sera plus même un propos.

⁴⁰ C'est à cela, c'est pour cela qu'il travaille, car n'est-ce pas
pour ses enfants que l'on travaille.

.....

A la pensée de ses enfants qui seront devenus hommes et femmes.

A la pensée du temps de ses enfants, du règne de ses enfants.

Sur la terre,

à leur tour,

⁴⁵ Une tendresse, une chaleur, une fierté lui monte¹².

(Mon Dieu ne serait-ce pas un orgueil.

Mais Dieu lui pardonnera.)

.....

(Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu)

PAUL CLAUDEL

SAINT LOUIS ROI DE FRANCE

Ce long poème dont nous ne donnons que quelques passages est extrait de *Feuilles de Saints* (1925) où Claudel a célébré aussi bien des saints reconnus que des personnages comme Verlaine ou Dante. Saint Louis (1215—1270) qui fut roi de France sous le nom de Louis IX, est l'un des saints auxquels Claudel voue un culte particulier. Le poète évoque¹ ici le personnage du roi au moment de la 7ème croisade. Saint Louis lutte contre le sultan d'Egypte qui s'était emparé des lieux saints; à la veille de la bataille de Mansourah (1250) où il sera battu et fait prisonnier, un de ses compagnons d'armes exprime l'enthousiasme et le dévouement que lui inspire un tel roi. Ce poème donne un bon exemple des changements de ton si caractéristiques de la poésie de Claudel qui passe d'un style presque épique à une familiarité inattendue d'où se dégage² une certaine forme d'humour.

Il n'y a pas de force au monde qui ne soit accompagnée de séduction¹.

.....

Il est doux d'être commandé par un être que l'on admire.

Il est bon d'avoir une place au jour devant ses yeux et de savoir
qu'on lui fait plaisir,

Et de savoir qu'il y a un homme capable de juger ce que nous faisons
 et de dire que c'était bien :
 5 Tel Saint Louis le plus juste des hommes² et le plus beau parmi les
 lys Capétiens³ :

.....
 Humble et fort, et ce pli au coin de la lèvre si bon, et toujours
 souriant et vermeil⁴,
 Il sait en tout ce qu'il y a à faire aussitôt et les choses s'ouvrent
 à lui comme devant le soleil⁵.
 Ah, c'est Louis, notre Roi, pas un autre, ce je ne sais quoi de hardi,
 et de jeune⁶, et de rapide, et de majestueux !
 C'est lui qui lave les pieds des pauvres et qui met sa joue royale un
 moment contre le mufler⁷ des lépreux⁸.
 10 Mais qu'un traître lève le masque⁹ ou que des brigands viennent
 l'attaquer,
 Il n'y a pas d'enfant de vingt ans plus prompt qui le soit à tirer
 l'épée¹⁰ !
 Il n'y a pas de regard plus dur que celui de cet ange terrible !
 Coule entre tes peupliers¹¹ profonde, ô Seine, et toi, Marne paisible !
 Pousse ta charnuë, laboureur, pasteur, conduis ta vache dans les prés.
 15 Et vous, tremblez, ennemis de la France, quand sur son cheval blanc
 s'élançe¹² notre Roi doré¹³ !

.....
 Qui n'aimerait un juge si beau et ce Roi qui nous défend avec son corps ?
 D'un bout de la Gaule jusqu'à l'autre il y aura toujours des
 volontaires !
 Marche devant, Roy Louys ! Je ne comprends pas toujours mais je
 sais que c'est toi qui as raison.
 C'est moi qui panserai ton cheval pendant que tu fais oraison¹⁴.
 20 Tout le monde n'a pas un roi comme nous, c'est un Ange qui porte la
 couronne !
 Dans son armure d'or pâle svelte¹⁵ et mince¹⁶ ainsi qu'un saule¹⁷ en
 automne.

Comme il est malin¹⁸ tout de même, notre Roi, et comme il sait y
 faire¹⁹ ! et je n'en reviens pas²⁰ que ce soit moi à sa droite
 qui sois en train à grands tours d'épée²¹ de montrer aux mécréants²²
 Sur l'arène de Mansourah²³ la manière dont on sait faire les hommes à
 Orléans !

.....
 (*Feuilles de Saints*)

NOTRE-DAME AUXILIATRICE¹

N.D. Auxiliatrice est l'un des poèmes liturgiques que Claudel a réunis sous le titre *Corona Benignitatis Anni Dei* — Couronne de bonté de l'année de Dieu — (1914). Ils forment « un cycle de chants naissant sous le pas des heures sacrées » (Lettre de Claudel à Gide).

Claudel a dédié² ce poème à son confesseur³ et ami, l'abbé Fontaine, curé de N. D. Auxiliatrice à Clichy, à cette époque l'une des paroisses⁴ les plus misérables de la banlieue parisienne. On remarquera cette façon de parler des choses sacrées sur un ton familier, en y mêlant les réalités matérielles de la vie quotidienne.

À M. l'abbé Fontaine

L'enfant chétif¹ qui sait qu'on n'est pas fier de lui et qu'on ne l'aime pas beaucoup,

Quand d'aventure² sur lui se pose un regard plus doux,
Devient tout rouge et se met bravement à sourire, afin de ne pas pleurer.

Ainsi dans ce monde mauvais les orphelins³ et les déshérités⁴,

⁵ Ceux qui n'ont pas d'argent, ceux qui n'ont pas de connaissance et pas d'esprit,

Comme ils se passent de tout, se passent également d'amis.

Les pauvres s'ouvrent peu, mais il n'est pas impossible de gagner leur cœur.

Il suffit de faire attention à eux et de les traiter avec un peu d'honneur.

Prends donc ce regard, ô pauvre, prends ma main, mais ne t'y fie pas.

¹⁰ Bientôt je serai avec ceux de mon espèce et ne penserai guères⁵ à toi.

Il n'y a pas d'ami sûr pour un pauvre, s'il ne trouve un plus pauvre que lui.

C'est pourquoi viens, ma sœur accablée⁶, et regarde Marie.

Pauvre femme dont le mari boit et dont les enfants ne sont pas forts⁷,

Quand on n'a pas d'argent pour le terme⁸ et qu'on désire d'être mort⁹,

¹⁵ Ah, lorsque tout vous manque et qu'on est tout de même trop malheureux¹⁰,

Viens à l'église, tais-toi, et regarde la Mère de Dieu!

Quelle que soit l'injustice contre nous et quelle que soit la misère,

Lorsque les enfants souffrent il est encore plus malheureux d'être la Mère.

Regarde Celle qui est là, sans plainte comme sans espérance,

²⁰ Comme un pauvre qui trouve un plus pauvre et tous deux se regardent en silence.

(*Corona Benignitatis Anni Dei*)

L'ANNONCE FAITE À MARIE

Bien que *l'Annonce faite à Marie* soit une pièce de théâtre, ce passage extrait de l'acte IV, scène V (première version, 1912) a paru devoir prendre place ici comme un exemple du drame claudélien. Le théâtre de Claudel est en effet bien plus poétique que proprement théâtral, au point d'ailleurs que la plupart de ses pièces comportent deux versions¹, une version intégrale destinée à la lecture et une version adaptée à la scène.

Anne Vercors, le maître du domaine de Combernon, est parti en pèlerinage en Terre Sainte. Pendant son absence sa femme est morte. Il revient au moment où sa fille préférée, Violaine, devenue lépreuse, vient de mourir. Pendant qu'on se prépare à l'ensevelir², Anne Vercors est assis au fond du jardin, par une après-midi de la fin de l'été. Tout le décor³ indiqué par le poète s'harmonise avec la fin d'une vie féconde : les arbres chargés de fruits, au loin les meules⁴ et les terres déjà labourées. Anne Vercors, d'abord assis, puis debout au milieu des siens, se recueille⁵ en ce moment solennel où il retrace⁶ la vie qu'il va quitter et se prépare à la mort.

.....
 Me voici assis, et du haut de la montagne je vois tout le pays à mes pieds.
 Et je reconnais les routes, et je compte les fermes et les villages, et je les connais par leurs noms et tous les gens qui y habitent. La plaine par cette échappée⁷ à perte de vue⁸ vers le Nord !
 Et ailleurs, se relevant, la côte autour de ce village forme comme un théâtre.

⁵ Et partout, à tout moment, Verte et rose au printemps, bleue et blonde l'été, brune l'hiver ou toute blanche sous la neige,
 Devant moi, à mon côté, autour de moi, Je ne cesse point de voir la Terre, comme un ciel fixe tout peint de couleurs changeantes.
 Celle-ci ayant une forme aussi particulière que quelq'un est toujours la avec moi présent.
¹⁰ Maintenant c'est fini.

Que de fois⁹ ne suis-je pas sorti de mon lit, allant à mon ouvrage ! Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main.

Ah ! Ah !
 Voici que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure l'étoffe.

¹⁵ Voici le soir! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains.

Les miennes sont quittes⁴. J'ai fini ma journée! J'ai semé le blé et je l'ai moissonné, et dans ce pain que j'ai fait tous mes enfants ont communifié⁵.

A présent j'ai fini.

Tout à l'heure il y avait quelqu'un avec moi.

Et maintenant la femme et l'enfant s'étant retirées,

²⁰ Je reste seul pour dire grâces⁶ devant la table desservie⁷

Toutes deux sont mortes, mais moi

Je vis, sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi!

.. ..

(*L'Annonce faite à Marie*, acte IV, scène V)

ANDRÉ GIDE

LA BRISE VAGABONDE . . .

La brise vagabonde

A caressé les fleurs.

Je t'écoute de tout mon cœur,

Chant du premier matin du monde.

⁵ Ivresse matinale,

Rayons naissants, pétales¹

tout poissés² de liqueur³ . . .

Cède sans plus attendre

Au conseil le plus tendre

¹⁰ Et laisse l'avenir

Doucement t'envahir.

Voici que se fait si furtive⁴

La tiède caresse du jour

Que l'âme la plus craintive⁵

¹⁵ S'abandonnerait à l'amour.

(*Les Nouvelles Nourritures*)

Sète, la ville natale de Paul Valéry. Il est situé au flanc d'une hauteur d'origine

Le cimetière marin qui a donné son titre au poème, c'est le vieux cimetière de nous efforçant de conserver l'enchâinement² des principaux thèmes. Nous ne donnons que celles qui nous ont paru le plus accessibles, en ment rare dans la poésie française moderne, ce poème est composé de 24 strophes souvent d'une réelle émotion lyrique. Écrit en vers de 10 syllabes, vers relative-humaine mais la pensée abstraite est accompagnée d'évocations sensorielles³ et avec Paul Valéry. C'est une longue méditation philosophique sur la destinée mes poèmes où j'ai mis quelque chose de ma propre vie. » (R. Leclercq, *Entraînés* du caractère plus personnel de son inspiration. « C'est à peu près, dit-il, le seul de Valéry le plus célèbre et l'un des plus beaux. Peut-être est-ce en partie à cause pris au sens latin : carmina = « poèmes » —. *Le Cimetière marin* est le poème de littéraire puis en 1922 dans un recueil de vers intitulé *Charmes* — le mot est Valéry a publié ce poème, fruit d'un long travail, en 1920 dans une revue

LE CIMETIERE MARIN

(*Album de vers anciens*)

O mon cher compagnon de silence!
 Nous nous sommes trouvés en pleurant
 Et là-haut, dans la lumière immense,
 De ce bois intime et murmurant;
¹⁰ Très loin, tout seuls parmi l'ombre douce
 Et puis, nous sommes morts sur la mousse,
 La lune⁵ amicale aux insensés.
 Nous partagions³ ce fruit de fées⁴
 Seuls dans la nuit verte des prairies;
⁵ Nous marchions comme des flancés
 Sans dire¹ . . . parmi les fleurs obscures;
 Nous nous sommes tenus par les mains
 Côte à côte, le long des chemins,
 Nous avons pensé des choses pures

Publié pour la première fois en 1891, puis repris en 1920 dans l'*Album de vers anciens*, ce poème est l'un des premiers de Paul Valéry — il avait à peine vingt ans quand il l'écrivit — et c'est pourquoi l'influence symboliste y est si marquée. On y retrouve ce langage musical, cette molle rêverie et cette mélancolie désenchantée¹ caractéristiques de la poésie symboliste. On remarquera aussi la simplicité presque native de ces vers qui ont quelque chose du charme de Verlaine.

LE BOIS AMICAL

PAUL VALÉRY

volcanique qui s'élève très brusquement sur cette partie par ailleurs très plate de la côte méditerranéenne. Il domine la ville et la mer. C'est là que reposent les ancêtres du poète et que lui-même a été enterré suivant sa volonté. Sa méditation se déroule donc ici dans un cadre très personnel. Les idées qu'il exprime sont d'ailleurs en étroite relation avec le paysage.

La première strophe lui est inspirée par ce paysage méridional à l'heure de midi où, dans ces régions, l'activité humaine s'arrête et où le soleil est roi.

*Μή, φίλα ψυχά, βίον ἀθάνατον σπεῦδε,
τὰν δ' ἔμπρακτον ἀντλεῖ μηχανάν (1)*

I

Ce toit tranquille², où marchent des colombes³,
Entre les pins palpites⁴, entre les tombes;
Midi le juste⁵ y compose⁶ de feux⁷
La mer, la mer, toujours recommencée⁸!
⁵ O récompense après une pensée
Qu'un long regard sur le calme des dieux⁹!

.....

Dans les strophes suivantes, le poète évoque à la fois la splendeur du paysage immobile dans la lumière et la perfection immuable de l'Être Divin. Il leur oppose la destinée de l'être humain, changeant et éphémère¹⁰, qu'il représente seul dans le cimetière désert. Sa pensée revient maintenant vers les morts.

X

Fermé, sacré¹¹, plein d'un feu sans matière¹²,
Fragment terrestre offert à la lumière,
Ce lieu me plaît, dominé de flambeaux¹³,
¹⁰ Composé d'or¹⁴, de pierre et d'arbres sombres¹⁵,
Où tant de marbre est tremblant¹⁶ sur tant d'ombres¹⁷;
La mer fidèle y dort sur mes tombeaux¹⁸!

.....

XIII

Les morts cachés sont bien¹⁹ dans cette terre
Qui les réchauffe et sèche leur mystère²⁰.
¹⁵ Midi là-haut, Midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même²¹ . . .
Tête complète et parfait diadème²²,
Je suis²³ en toi²⁴ le secret changement²⁵.

XIV

Tu n'as que moi pour contenir tes craintes²⁶ !
 Mes repentirs, mes doutes, mes contraintes²⁷ . . .
 Mais dans leur nuit toute lourde de marbres,
 Un peuple vague²⁸ aux racines des arbres
 A pris déjà ton parti lentement²⁹.

XV

Ils ont fondu³⁰ dans une absence épaisse³¹,
 L'argille³² rouge a bu la blanche espèce³³,
 Le don de vivre a passé dans les fleurs³⁴ !
 Où sont des morts les phrases familières,
 L'art personnel, les âmes singulières³⁵ ?
 La larve³⁶ flet³⁷ où³⁸ se formaient des pleurs.

.

Dans la strophe XVI, le poète a évoqué la volupté et la beauté fugitive des corps dont la mort efface même le souvenir. Il se demande maintenant si l'âme peut espérer une survie³⁹.

XVII

Et vous, grande âme, espérez-vous un songe
 Qui n'aura plus ces couleurs de mensonge⁴⁰
 Qu'aux yeux de chair l'onde et l'or⁴¹ font ici ?
 Chanterez-vous quand serez⁴² vaporeuse⁴³ ?
 Allez ! Tout fuit⁴⁴ ! Ma présence est poreuse⁴⁵,
 La sainte impatience⁴⁶ meurt aussi !

.

Par l'évocation des théories du philosophe grec Zénon d'Elée qui niait la réalité du mouvement, sa méditation a conduit le poète à penser que tout est illusion, même le mouvement. Mais soudain le paysage s'anime, le vent se lève et la mer s'agite ; à son exemple, le poète, repoussant la tentation de l'immobilité et de la mort, s'élance vers la vie et l'action.

XXII

Non, non⁴⁷ ! . . . Debout ! Dans l'ère successive⁴⁸ !
 Brisez, mon corps, cette forme pensive⁴⁹ !
 Buvez, mon sein, la naissance du vent !
 Une fraîcheur, de la mer exhalée,
 Me rend mon âme . . . O puissance sale !
 Courons à l'onde en rejailir vivant !

.

XXIV

Le vent se lève! . . . il faut tenter de vivre!
L'air immense ouvre et referme mon livre,
⁴⁵ La vague en poudre ose jaillir des rocs!
Envolez-vous, pages tout éblouies⁵⁰!
Rompez, vagues! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille⁵¹ où picoraient des focs⁵²!

(Charmes)

VALÉRY LARBAUD

ODE

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure¹ si douce,
Ton glissement² nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe! et l'angoissante musique
Qui bruit³ le long de tes couloirs⁴ de cuir doré,
⁵ Tandis que derrière les portes laquées⁵, aux loquets⁶ de cuivre
lourds,
Dorment les millionnaires.
Je parcours en chantonnant⁷ tes couloirs
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,
¹⁰ O Harmonika-Zug!
J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow⁸.
On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,
¹⁵ Étaient vêtus de peaux de moutons crues⁹ et sales . . .
(Huit heures du matin, et la belle cantatrice¹⁰
Aux yeux violets chantait dans la cabine à côté.)
Et vous, grandes glaces à travers lesquelles j'ai vu passer la
Sibérie et les Monts du Samnium¹¹,
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous une
pluie tiède!
²⁰ Prêtez-moi, ô Orient-Express¹², Sud-Brenner-Bahn, prêtez-
moi
Vos miraculeux bruits sourds et
Vos vibrantes voix de chanterelle¹³;

Jules Romains s'est senti européen bien avant que l'Europe ait pris conscience d'elle-même et n'a cessé de s'intéresser à tout ce qui la touche. La guerre de 1914 lui a donc causé un véritable déchirement. A l'Europe en péril de mort, il a dédié un recueil paru en 1916 dont nous détachons ce poème.

Une assemblée¹ de jours chante l'Europe pacifique.

J'ai vu les pommiers en fleurs dans les vallées ennemies,
Et, par le vent de Juin, les pennons², en haut des navires³,
Dardés⁴ comme les langues d'un printemps qui avait soif.

J'étais avec la foule qui regarda tout un soir
Arriver à la mer le Rhin chargé de nations,
Ses eaux charriant⁵ les frontières comme des épaves⁶.

Le pont de bateaux à Cologne⁷, je l'ai vu s'ouvrir
Pour un vapeur criard⁸ qui s'en allait vers Rotterdam.

J'étais déjà sur le pont, j'avais le pied sur les planches;
J'ai bien entendu les ais⁹ craquer dans l'eau clapotante¹⁰;
Et j'ai revu, au même instant, un autre geste illustre:
Tower Bridge en deux, dont les moitiés supplient le ciel¹¹.

«L'Europe, mon pays que j'ai voulu chanter».

JULES ROMAINS

EUROPE

(*Les Poésies de A. O. Barnabooth*)

Prêtez-moi la respiration légère et facile
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements
Si aisés, des locomotives des rapides,
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses.

Ah! il faut que ces bruits et que ce mouvement
Entrent dans mes poèmes et disent
Pour moi ma vie indigible¹⁴, ma vie
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon
Espérer éternellement des choses vagues.

Europe! je n'accepte pas
¹⁵ Que tu meures dans ce délire.
 Europe, je crie qui tu es
 Dans l'oreille de tes tueurs¹².
 Europe! Ils nous ferment la bouche;
 Mais la voix monte à travers tout
²⁰ Comme une plainte brise pierre¹³.
 Ils auront beau mener leur bruit;
 Je leur rappelle doucement
 Mille choses délicieuses.
 Ils auront beau¹⁴ pousser leur crime;
²⁵ Je reste garant¹⁵ et gardien
 De deux ou trois choses divines.

(Europe)

GUILLAUME APOLLINAIRE

NUIT RHÉNANE

La *Nuit Rhénane* est l'un des nombreux poèmes qu'Apollinaire a rapportés de Rhénanie en 1902.

C'est une poésie d'une forme encore très traditionnelle, inspirée par les Lieder rhénans que le jeune Apollinaire aimait écouter chez les villageois. La «chanson lente» du batelier¹ ne semble pas avoir été identifiée; elle a probablement été imaginée par le poète.

Ce n'est que dix ans plus tard, au moment où le poème a paru dans *Alcools*, qu'Apollinaire s'est décidé à éliminer systématiquement toute ponctuation. «Le rythme même, écrit-il, et la coupe² des vers, voilà la véritable ponctuation et il n'en est pas besoin d'une autre» (Lettre à M. H. Martineau, 1913).

Mon verre est plein d'un vin trembleur¹ comme une flamme
 Ecoutez la chanson lente d'un batelier
 Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
 Tordre² leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds
⁵ Debout chantez plus haut en dansant une ronde
 Que³ je n'entende plus le chant du batelier
 Et mettez près de moi toutes les filles blondes
 Au regard immobile aux nattes⁴ repliées⁵

Maintenant tu¹ marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des trousseaux d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angloisse de l'amour te serre le gosier²
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère³

.....

Mais pourquoi ce titre de Zone ? La Zone, à Paris, était autrefois un espace, une zone autour des fortifications⁴ où il était interdit de bâtir. Elle était devenue le refuge d'une population misérable et parfois peu recommandable qui y construisait des abris⁵ de fortune⁶. Ce titre de Zone évoque donc un mode de vie en marge de la société⁷, vie errante, sans foyer, sans occupations fixes, qui fut un peu celle d'Apolлинаire, transposée dans le monde de la bohème littéraire et artistique.

Chacun de mes poèmes est la commémoration⁸ d'un événement de ma vie... » a-t-il écrit (Lettre à M. H. Martineau, 1913). Ici c'est la fin d'un amour, la fin de sa liaison avec Marie Laurencin quelques mois plus tôt qui l'amène à faire un bilan de sa vie. Il retrouve par bribes⁹ son passé, évoqué par des détails vécus mais souvent surprenants, sur un ton tendrement ironique qui laisse percevoir sa profonde détresse.

On a parfois contesté l'originalité de Zone qui serait une imitation des *Poèmes* de New-York de Blaise Cendrars. Il est certain que dans ce poème, écrit également en 1912, et dans *La Prose du Transsibérien*, paru en 1913, Cendrars utilise les mêmes procédés et que de nombreux rapprochements sont possibles entre ces trois poèmes mais rien ne permet de conclure ce débat.

Bien que ce poème soit plus récent que les pièces « rhénanes » et que la plupart des autres poèmes puisqu'il a été écrit en 1912, Apollinaire a placé Zone en tête d'*Alcools* et c'est à dessein¹⁰. Ce poème est en effet l'illustration des théories nouvelles qu'il affirme en matière poétique. Zone marque une rupture avec la poésie traditionnelle. On remarquera non seulement la suppression de toute ponctuation mais aussi le modernisme du vocabulaire et des images, l'irrégularité de la prosodie¹¹ et l'affaiblissement de la rime réduite le plus souvent à une simple assonance. Mais c'est aussi dans la composition même du poème qu'Apollinaire a cherché une voie nouvelle : il reconstruit sa vie sous différents éclairages¹², en évoquant des souvenirs qui ne sont reliés par aucun ordre chronologique et par aucune logique apparente.

ZONE

(*Alcools*)

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y rebêter¹⁰
La voix chante toujours à en râle-mourir⁶
Ces fées aux cheveux verts qui incantent⁷ l'éte
Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille⁴
Les étincelles⁵ de ton rire dorent⁶ le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
¹⁰ Et quelquefois tu vas la regarder de près

.....

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques⁷
¹⁵ Nous regardons avec effroi les poulpes⁸ des profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur⁹
Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague¹⁰
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose¹¹
²⁰ La cétoine¹² qui dort dans le cœur de la rose
Epouvanté tu te vois dessiné dans les agates¹³ de Saint-Vit¹⁴
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours¹⁵
²⁵ Et tu recules aussi dans ta vie lentement
En montant au Hradchin¹⁶ et le soir en écoutant
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques¹⁷
Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant¹⁸

³⁰ Te voici à Rome assis sous un néflier¹⁹ du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle
et qui est laide
Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
On y loue des chambres en latin Cubicula locanda²⁰
Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

³⁵ Tu es à Paris chez le juge d'instruction
Comme un criminel on te met en état d'arrestation²¹
Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans

40 J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps
 Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais
 sangloter
 Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanée
 Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
 Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaient²² des enfants
 45 Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare²³
 Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages²⁴
 Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
 Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune
 Une famille transporte un édre²⁵ rouge comme vous transportez
 50 votre cœur
 Cet édre²⁶ et nos rêves sont aussi irréels

 Tu es debout devant le zinc²⁶ d'un bar crapuleux²⁷
 Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux
 Tu es la nuit dans un grand restaurant

 Tu es seul le matin va venir
 55 Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues
 La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive²⁸
 C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive
 Et tu bois cet alcool brillant comme ta vie
 Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie²⁹
 60 Tu marches vers Auten³⁰ tu veux aller chez toi à pied
 Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée³¹
 Ils sont des Christ inférieurs des obscures espérances³²
 Adieu Adieu
 Soleil cou coupé³³
 (Alcools)

LE JET D'EAU

Le jet d'eau est extrait de *Calligrammes* (du grec «kallos» = beauté et «gramma» = écriture) qui rassemble les poèmes écrits entre 1913 et 1916. Ce recueil fait donc suite à *Alcools*. Il a été écrit en grande partie pendant la guerre et souvent sur le front au milieu du danger. Apollinaire s'y livre à des recherches hardies, à des acrobaties, parfois peut-être aussi à des mystifications¹. Parmi ces innovations, il faut évidemment citer les «calligrammes», sortes de poèmes-dessins qui justifient le titre de l'ouvrage. Ces «calligrammes» forment des dessins variés. Les meilleurs sont ceux où le dessin garde une certaine simplicité de ligne. Celui-ci est extrait d'un poème intitulé *La colombe poignardée*² et *le jet d'eau*; nous n'en donnons que la partie qui représente le jet d'eau et, pour en faciliter la lecture, nous en reproduisons ensuite le texte dans une disposition typographique normale.

Tous les souvenirs de naguère ?
 O mes amis partis en guerre O sont Raynal Billy Dalize
 Jaillissent vers le firmament Dont les noms se mélancolisent
 Et vos regards en l'eau dormant Comme des pas dans une église
 Meurent mélancoliquement Où est Cremona qui s'engagea
 Où sont-ils Braque et Max Jacob Peut-être sont-ils morts déjà
 Derain aux yeux gris comme l'aube De souvenirs mon âme est pleine
 Le jet d'eau pleure sur ma peine

CEUX QUI SONT PARTIS À LA GUERRE AU NORD SE BATTENT MAINTENANT
 Le soir tombe O sanglante mer
 Jardins où saigne abondamment le laurier rose fleur guerrière

(Calligrammes)

Ce long poème, dont nous ne donnons ici qu'un extrait, a paru en 1913 sous la forme d'un dépliant¹ de 2 mètres de haut. Une carte avec le tracé² du Transsibérien illustrait le titre.

Sorte de biographie lyrique et épique, ce poème est la transposition poétique du premier voyage de Blaise Cendrars en Sibérie et en Mandchourie, quand il avait à peine 16 ans. Mais Rogovine a disparu et le poète est maintenant en compagnie de la « petite Jeanne de France », une pauvre petite prostituée de Montmartre, « pâle, immaculée³ » comme celles des romans de Tolstoï. Le rythme du train se mêle aux dialogues, aux paysages entrevus, aux souvenirs et aux sentiments évoqués suivant des associations imprévues.

BLAISE CENDRARS
LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEANNE
DE FRANCE

(*Calligrammes*)

Tous les souvenirs de naguère
O mes amis partis en guerre
Jaillissent¹ vers le firmament
Et vos regards en l'eau dormant
5 Meurent mélancoliquement
Où sont-ils Braque² et Max Jacob³
Derain⁴ aux yeux gris comme l'aube
Où sont Raynal⁵ Billy⁶ Dalizé⁷
Dont les noms se mélancolisent⁸
10 Comme des pas dans une église
Où est Cremoniz⁹ qui s'engagea
Peut-être sont-ils morts déjà
De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine
15 Ceux qui sont partis à la guerre
au Nord se battent maintenant
Le soir tombe O sanglante mer
Jardins où saigne abondamment le laurier rose
Fleur guerrière¹⁰

LE JET D'EAU

La Prose du Transsibérien est à rapprocher du poème d'Apollinaire, *Zone*, paru la même année (cf. p. 16). On y retrouve les mêmes thèmes, parfois les mêmes images, les mêmes procédés: suppression de la ponctuation et souvent de la rime. C'est une forme de poésie plus proche du poème en prose — ce que suggère d'ailleurs le titre de *Cendrars* — que des vers. Mais le rythme de *Cendrars* est plus nerveux et plus heurté⁴ et on y sent comme une violence contenue.

Dédiée aux musiciens

.....

Et voici mon berceau

Mon berceau

Il était toujours près du piano quand ma mère comme Madame

Bovary¹ jouait les sonates de Beethoven

J'ai passé mon enfance dans les jardins suspendus de Babylone²

⁵ Et l'école buissonnière³, dans les gares devant les trains en partance

Maintenant, j'ai fait courir tous les trains derrière moi

Bâle-Tombouctou⁴

J'ai aussi joué aux courses à Auteuil et à Longchamp⁵

Paris-New-York

¹⁰ Maintenant, j'ai fait courir tous les trains tout le long de ma vie
Madrid-Stockholm

Et j'ai perdu tous mes paris

Il n'y a plus que la Patagonie⁶, la Patagonie, qui convienne à mon immense tristesse, la Patagonie, et un voyage dans les mers du Sud

Je suis en route

¹⁵ J'ai toujours été en route

.....

Tous les visages entrevus dans les gares

Toutes les horloges

L'heure de Paris l'heure de Berlin l'heure de Saint-Pétersbourg
et l'heure de toutes les gares

Et à Oufa⁷, le visage ensanglanté du canonier

²⁰ Et le cadran bêtement lumineux de Grodno⁸

Et l'avance perpétuelle du train

Tous les matins on met les montres à l'heure⁹

Le train avance et le soleil retarde

Rien n'y fait, j'entends les cloches sonores

²⁵ Le gros bourdon¹⁰ de Notre-Dame

La cloche aigrelète¹¹ du Louvre qui sonna la Saint-Barthélemy¹²
 Les carillons rouillés¹³ de Bruges-la-Morte¹⁴
 Les sonneries électriques de la bibliothèque de New-York¹⁵
 Les campanes¹⁶ de Venise
 Et les cloches de Moscou, l'horloge de la Porte-Rouge qui me
 comptait les heures quand j'étais dans un bureau
 Et mes souvenirs
 Le train tonne¹⁷ sur les plaques tournantes¹⁸
 Le train roule
 Un gramophone grassesye¹⁹ une marche tzigane
 Et le monde, comme l'horloge du quartier juif de Prague²⁰, tourne
 éperdument à rebours.

 Je reconnais tous les pays les yeux fermés à leur odeur
 Et je reconnais tous les trains au bruit qu'ils font
 Les trains d'Europe sont à quatre temps²¹ tandis que ceux d'Asie
 sont à cinq ou à sept temps
 D'autres vont en sourdine²² sont des berceuses
 Et il y en a qui dans le bruit monotone des roues me rappellent
 la prose lourde de Maeterlinck²³
 J'ai déchiffré tous les textes confus des roues et j'ai rassemblé les
 éléments épars d'une violente beauté
 Que je possède
 Et qui me force.

 O Paris
 45 Grand foyer chaleureux²⁴ avec les tisons²⁵ entre-croisés de tes
 rues²⁶ et tes vieilles maisons qui se penchent au-dessus et se
 réchauffent
 Comme des aigüles
 Et voici des affiches, du rouge du vert multicolores comme mon
 passé bref du jaune
 Jaune la fièvre couleur des romans de la France à l'étranger²⁷.
 J'aime me frotter dans les grandes villes aux autobus en marche
 50 Ceux de la ligne Saint-Germain-Montmartre m'emportent à
 l'assaut de la Butte²⁸
 Les moteurs beuglent comme les taureaux d'or²⁹
 Les vaches du crépuscule brouent le Sacré-Cœur

O Paris

Gare centrale débarcadère³⁰ des volontés carrefour des inquiétudes.

MAX JACOB

LUEURS DANS LES TÉNÈBRES

Ce poème a paru en 1912 dans *Les œuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel, mort au couvent de Barcelone*.

Les lueurs qui viennent éclairer le poète dans sa nuit, ce sont celles de l'inspiration qu'il sent naître au contact de la nature et plus particulièrement devant les paysages de sa Bretagne natale. Sous le nom de Protagoras, dans le premier vers, c'est à lui-même qu'il s'adresse. Protagoras, célèbre sophiste grec du V^{ème} siècle avant Jésus-Christ, comme tous les sophistes, était habile à soutenir brillamment les idées apparemment les plus absurdes; il maniait les mots avec virtuosité, il «jonglait» avec eux. Dans un autre genre, la poésie de Max Jacob est aussi une jonglerie verbale, un perpétuel jeu de mots cocasse. Lassé de ce jeu, il cherche la fraîcheur d'une inspiration nouvelle dans la nature. Mais n'est-ce pas là encore une parodie et un jeu ?

Ne jingle plus, Protagoras. En toi le silence est venu !

De vous chanter, ô monts ! que n'ai-je la puissance¹ ?

Dieu, tu fis la verdure et le temps des moissons.

Poète ! n'as-tu pas quelque reconnaissance²

⁵ Envers celui qui t'a dicté cette chanson ?

Un jour bientôt luira où la vieille campagne

Bercera de la mer³ et ma flamme et ma voix,

Où je retrouverai sous tes arbres, montagne,

Dont l'ombre fit pâlir ma muse d'autrefois

¹⁰ Le rythme que je cherche et qui serait propice⁴

A l'Orphée pleurant son Eurydice.

Que m'importe vraiment la Hache des Victoires⁵ ?

Que m'importe vraiment la Kabbale⁶ et l'Histoire ?

Je suis las de parler, je suis las des romans

¹⁵ De la littérature et des vieux monuments.

Nature ! Océan glauque⁷ ! ô, bois ! landes⁸ profondes !

C'est vous que j'aime ! automne à la crinière⁹ blonde !

Pommiers moussus¹⁰ ! C'est vous que je saurais chanter

Si la Muse à ma plume apprenait à marcher !

²⁰ Mais non ! Le feu s'éteint ! et ton aile pâlit.

La campagne s'efface ! l'inspiration recule¹¹.

(*Les Amis inconnus*)

Que voulez-vous que je fasse du monde
Puisque si tôt il m'en faudra partir.
Le temps d'un peu saluer à la ronde,
De regarder ce qui reste à finir,
Et leur jeunesse où nous ne serons pas
Et c'est déjà l'affaire de nos âmes.
Le corps sera mort de son embarras.

JULES SUPERVIELLE

(*Poèmes de Morven le Gaélique*)

.....
Une volée de pigeons sur un pommier,
une volée de chasseurs, il n'y a plus de pigeons,
une volée de voleurs, il n'y a plus de pommes,
il ne reste qu'un chapeau d'ivrogne!
pendu à la plus basse branche.
Bon métier que celui de marchand de chapeaux,
marchand de chapeaux d'ivrognes.
On en trouve partout dans les fossés
sur les prés, sur les arbres.

Extrait des *Poèmes de Morven le Gaélique*, un recueil posthume qui n'a paru qu'en 1950, ce poème, dont nous ne donnons que les premiers vers, illustre bien l'un des aspects de la poésie de Max Jacob qui n'est souvent qu'une fantaisie amusante, une suite de jeux de mots et de calembours¹ dans lesquels il ne faut pas chercher autre chose qu'un comique un peu « loufoque² », hors de toute signification rationnelle.

(fragment)

CHAPEAU

(*Les œuvres burlesques et mystiques de Frère Matoré*)

Poète, tu n'es plus, à toi-même réduit,
Qu'un rustre¹² grammairien, retraceur de virgules¹³!
Et vous, mauvais démons qui me livrez la guerre,
Votre tâche est finie car l'homme de naguère¹⁴,
Le pédant, repartait. Je suis encore vaincu!

LOURDE

- Comme la Terre est lourde à porter ! L'on dirait
Que chaque homme a son poids sur le dos.
Les morts, comme fardeau,
N'ont que deux doigts de terre,
5 Les vivants, eux, la sphère.
Atlas, ô commune misère,
Atlas, nous sommes tes enfants,
Nous sommes innombrables,
Toute seule est la Terre
10 Et pourtant et pourtant
Il faut bien que chacun la porte sur le dos,
Et même quand il dort, encore ce fardeau
Qui le fait soupirer au fond de son sommeil,
Sous une charge sans pareille !
15 Plus lourde que jamais, la Terre en temps de guerre,
Elle saigne¹ en Europe et dans le Pacifique²,
Nous l'entendons gémir sur nos épaules lasses
Poussant d'horribles cris
Qui dévorent l'espace.
20 Mais il faut la porter toujours un peu plus loin
Pour la faire passer d'aujourd'hui à demain.
(1939—1945)

OUBLIEUSE MÉMOIRE

I

- Pâle soleil d'oubli, lune de la mémoire,
Que draines-tu¹ au fond de tes sourdes² contrées ?
Est-ce donc là ce peu que tu donnes à boire,
Ces gouttes d'eau, le vin³ que je te confiai⁴ ?
5 Que vas-tu faire encor⁵ de ce beau jour d'été
Toi qui me⁶ changes tout quand tu ne l'as gâté ?
Soit⁷, ne me les⁸ rends point tels que je te les⁸ donne
Cet air si précieux, ni ces chères personnes.
Que modèlent mes jours ta lumière et tes mains⁹,
10 Refais par-dessus moi¹⁰ les voies du lendemain¹¹,

Un jour, quand nous dirons : « C'était le temps du soleil,
 Vous souvenez-vous, il éclairait la moindre ramille¹,
 Et aussi bien la femme âgée que la jeune fille étonnée,
 Il savait donner leur couleur aux objets dès qu'il se posait.
 5 Il suivait le cheval coureur² et s'arrêtait avec lui,
 C'était le temps inoubliable où nous étions sur la Terre,
 Où cela faisait du bruit de laisser tomber quelque chose,
 Nous regardions alentour³ avec nos yeux connaisseurs,
 Nos oreilles comprenaient toutes les nuances de l'air
 10 Et lorsque le pas de l'ami s'avangait nous le savions,
 Nous ramassions aussi bien leur qu'un caillou⁴ poli,
 Le temps où nous ne pouvions attraper la fumée,
 Ah ! c'est tout ce que nos mains sauraient saisir maintenant. »

LE REGRET DE LA TERRE

(*Oubliouse Mémoire*)

.....

Regarde, sous mes yeux tout change de couleur
 Et le plaisir se brise en morceaux de douleur,
 Je n'ose plus ouvrir mes secrètes armoires
 Que vient bouleverser¹⁴ ma confuse mémoire.
 Je lui donne une branche elle en fait un oiseau
 20 Je lui donne un visage elle en fait un museau,
 Et si c'est un museau elle en fait une abeille.
 Je te voulais sur terre, en l'air tu m'émerveillais¹⁵ !
 Je te sors de ton lit, te voilà déjà loin,
 Je te cache en un coin et tu pousSES la porte,
 25 Je te serrais en moi tu n'es plus qu'une morte,
 Je te voulais silence et tu chantes sans fin.
 Qu'as-tu fait de la tour qu'un jour je te donnai
 Et qu'a fait de l'amour ton cœur désordonné¹⁶ ?

II

Et mène-moi le cœur dans les champs de vertige¹²
 Où l'herbe n'est plus l'herbe et doute sur sa tige¹³,
 Mais de quoi me plaignais-je, ô légère mémoire,
 Qui avait soif ? Quelqu'un ne voulait-il pas boire ?

MORTEFONTAINE, SUITE NERVALIENNE

Composé de plusieurs parties différentes, ce long poème, dont nous ne donnons qu'un extrait, a son unité, comme une suite musicale, dans le thème qu'il développe: le souvenir de Gérard de Nerval, d'où le titre «*suite nervalienne*». Ces vers unissent dans un même hommage le poète et le pays qu'il a tant aimé, le Valois, pays de l'Ile de France au nord de Paris. Le poème fut écrit en 1945—46. A cette époque, Carco vient d'acquérir une maison de campagne non loin de Mortefontaine où Gérard de Nerval a passé une partie de son enfance. Il y retrouve le souvenir de ce poète qu'il a toujours considéré comme un de ses maîtres et les paysages que Gérard de Nerval a évoqués dans le conte de *Sylvie* (*les Filles du feu*, 1854).

«Cette chanson d'amour qui toujours recommence».

Gérard de Nerval¹

C'est le pays de Gérard de Nerval

Avec ses bois, ses sources, ses prairies,

Ses horizons chargés de rêverie

Où le cerf brame² et fait, de val en val,

⁵ Comme un caillou ricoche³ au clair de lune,

Sur l'eau qui dort, retentir tantôt l'une,

Tantôt l'autre des voix que l'écho multiplie.

Comme aux beaux jours de l'aimable Sylvie⁴,

Près des étangs se tenant par la main,

¹⁰ On voit tourner, sous la paix des feuillages,

Telles qu'hier et telles que demain,

Les jeunes sœurs de ces fillettes sages

Qui sont, hélas! mortes depuis longtemps

Sans qu'on en ait oublié les visages

¹⁵ Ni les yeux purs ni les jeux innocents.

On tire encore à l'arc dans le village⁵.

Mortefontaine, est-il⁶ un nom plus doux ?

Mais on entend gémir la tourterelle⁷

Au lent refrain que chante la plus belle:

²⁰ «Beau chevalier, quand nous reviendrez-vous⁸ ?»

.....

(Mortefontaine)

Vents, terminé en 1945, fut écrit en Amérique pendant la dernière guerre. Saint-John Perse, retiré de la vie active, sent avec force la nécessité d'un renouvellement de la pensée et de la civilisation humaines. Le vent représente ici le principe de vie qui, au milieu des bouleversements de la guerre, va édifier un monde nouveau. Il balaye, comme la paille stérile, tout ce qui, dans le monde, est mort.

I, 1

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,
De très grands vents en liesset¹ par le monde, qui n'avaient
d'aïr² ni de gîte³,
Qui n'avaient gardé⁴ ni mesure⁵, et nous laissaient, hommes de paille⁶,
En l'an de paille⁶ sur leur erre⁷. . . Ah ! oui, de très grands
vents sur toutes faces de vivants !

.
5 Car tout un siècle⁸ s'ébrouait⁹ dans la sécheresse de sa paille,
parmi d'étranges désinences¹⁰ : à bout¹¹ de cosses¹², de siliques¹³,
à bout de choses trémissantes¹⁴,
Comme un grand arbre sous ses hardes¹⁵ et ses haillons de l'autre¹⁶
hiver, portant livré¹⁷ de l'année morte ;
Comme un grand arbre tressaillant dans ses crécelles¹⁸ de bois
mort et ses corolles de terre cuite¹⁹ —
Très grand arbre mendiant qui a fripé²⁰ son patrimoine²¹, face
brûlée d'amour et de violence où le désir encore va chanter.
.
Le poète qui « marche dans le vent » avec les « hommes vivants », veut donner
une poésie nouvelle au monde qui se prépare. Le vent l'emporte d'abord vers
l'Ouest. Il salue l'Amérique :

II, 1

. . . Des terres neuves²², par là-bas, dans un très haut parfum d'humus
et de feuillages,
10 Des terres neuves, par là-bas, sous l'allongement des ombres,
les plus vastes²³ de ce monde,
Toute la terre aux arbres, par là-bas, sur fond de vignes noires,
comme une Bible²⁴ d'ombre et de fraîcheur dans le déroulement
des plus beaux textes de ce monde.

Et c'est naissance encore de prodiges, fraîcheur et source de
fraîcheur au front de l'homme mémorable²⁵.

Et c'est un goût de choses antérieures²⁶, comme aux grands
Titres préalables l'évocation des sources²⁷ et des gloses²⁸,
Comme aux grands Livres de Mécènes les grandes pages liminaires²⁹ —
la dédicace au Prince, et l'Avant-dire³⁰, et le Propos du Préfacier.

¹⁵ ... Des terres neuves, par là-haut, comme un parfum puissant
de grandes femmes mûrissantes,

Des terres neuves, par là-haut, sous la montée des hommes de
tout âge, chantant l'insigne³¹ mésalliance³²,

Toute la terre aux arbres, par là-haut, dans le balancement de
ses plus beaux ombrages, ouvrant sa tresse la plus noire³³ et
l'ornement grandiose de sa plume³⁴, comme un parfum de chair
nubile³⁵ et forte au lit des plus beaux êtres de ce monde.

Et c'est une fraîcheur d'eaux libres et d'ombrages, pour la
montée des hommes de tout âge, chantant l'insigne mésalliance,

Et c'est une fraîcheur de terres en bas âge³⁶, comme un parfum
des choses de toujours³⁷, de ce côté des choses de toujours,

²⁰ Et comme un songe prénuptial³⁸ où l'homme encore tient son rang,
à la lisière³⁹ d'un autre âge, interprétant⁴⁰ la feuille noire et les
arborescences du silence⁴¹ dans de plus vastes syllabaires⁴².

Toute la terre nouvelle par là-haut, sous son blason d'orage⁴³,
portant cimier de filles blondes et l'empennage du Sachem⁴⁴,

Toute la terre nubile⁴⁵ et forte, au pas de l'Etranger, ouvrant
sa fable⁴⁶ de grandeur aux songes et fastes⁴⁷ d'un autre âge,

Et la terre à longs traits, sur ses plus longues laisses⁴⁸,
courant, de mer à mer, à de plus hautes écritures, dans le
déroulement lointain des plus beaux textes de ce monde.

Là nous allions, la face en Ouest, au grondement des eaux
nouvelles...

Le long voyage du poète à travers l'Amérique le mènera jusqu'au Pacifique
et aux plus lointaines îles de l'Océan Pacifique. Aventurier de l'âme, il y cher-
chera non pas le cuivre, ni l'or vierge, ni les houilles, ni les naphtes, comme les
conquêteurs de jadis, mais le principe de vie et de renouveau, l'inspiration divine.

Il imagine enfin son retour vers une Europe renouvelée où le poète prendrait
sa place d'animateur et de guide spirituel.

25 « . . . Nous avions rendez-vous avec la fin d'un âge. Et nous voici, les lèvres closes, parmi vous. Et le Vent avec nous — ivre d'un principe amer et fort comme le vin de lierre;

.....
 L'aile stridente⁴⁹, sur nos ruines, vire⁵⁰ déjà l'heure nouvelle⁵¹.
 Et c'est un sifflement nouveau ! . . . Que nul ne songe, que nul ne songe à désertier les hommes de sa race !
 Toutes les herbes d'Asie à la semelle blanche du lettré ne sauraient nous distraire⁵² de cette activité nouvelle⁵³; ni un parfum de fraise et d'aube⁵⁴ dans la nuit verte⁵⁵ des Florides⁵⁶ . . . »
 — Et vous, hommes du nombre et de la masse⁵⁷, ne pesez pas les hommes de ma race. Ils ont vécu plus haut⁵⁹ que vous dans les abîmes⁶⁰ de l'opprobre⁶¹.
 Ils sont l'épine⁶² à votre chair, la pointe même au glaive⁶³ de l'esprit. L'abeille du langage est sur leur front,
 Et sur la lourde phrase humaine, pètrie de tant d'idiomes, ils sont seuls à manier la fronde de l'accent⁶⁴.

« Et c'est temps de bâtir sur la terre des hommes.
 Et c'est regain⁶⁵ nouveau sur la terre des femmes.
 De grandes œuvres déjà tressaillent⁶⁶ dans vos seigles⁶⁷ et l'empennage⁶⁸ de vos blés⁶⁷.
 Ouvrez vos porches⁶⁹ à l'An neut ! . . . Un monde à naître sous vos pas ! hors de coutume et de saison⁷⁰ ! . . . »

« Et le poète est avec vous. Ses pensées parmi vous comme des tours de guet. Qu'il tienne jusqu'au soir, qu'il tienne son regard sur la chance⁷¹ de l'homme !
 Je peuplerai⁷² pour vous l'abîme de ses yeux. Et les songes qu'il osa, vous en ferez des actes. Et à la tresse de son chant⁷³ vous tresserez⁷⁴ le geste qu'il n'achève . . .
 O traîcheur, ô traîcheur retrouvée parmi les sources du langage ! . . . Le vin nouveau n'est pas plus vrai, le lin nouveau n'est pas plus frais.

... Et vous aviez si peu de temps pour naître
à cet instant!»

La fin du poème évoque la grande œuvre qui vient de s'accomplir et résume le sens général du poème.

6.

... C'étaient de très grands vents sur la terre des
hommes — de très grands vents à l'œuvre parmi nous,
Qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous
chantaient l'honneur de vivre⁷⁵, ah! nous chantaient et nous
chantaient au plus haut faite du péril,

⁴⁰ Et sur les flûtes sauvages du malheur⁷⁶ nous conduisaient,
hommes nouveaux⁷⁷, à nos façons nouvelles.

C'étaient de très grandes forces au travail, sur la
chaussée⁷⁸ des hommes — de très grandes forces à la peine
Qui nous tenaient hors de coutume et nous tenaient hors
de saison, parmi les hommes coutumiers, parmi les hommes
saisonniers,

Et sur la pierre sauvage du malheur⁷⁹ nous restituaient
la terre vendangée pour de nouvelles épousailles⁸⁰.

Et de ce même mouvement de grandes houles⁸¹ en croissance,
qui nous prenaient un soir à telles houles de haute terre,
à telles houles de haute mer,

⁴⁵ Et nous haussaient, hommes nouveaux, au plus haut faite
de l'instant, elles nous versaient un soir à telles rives,
nous laissant,

Et la terre avec nous, et la feuille, et le glaive — et
le monde⁸² où frayait⁸³ une abeille⁸⁴ nouvelle ...

.....

O vous que rafraîchit l'orage, la force vive et l'idée
neuve rafraîchiront votre couche de vivants ...

Repris⁸⁵ aux dieux votre visage, au feu des forges votre
éclat, vous entendrez, et l'An qui passe⁸⁶, l'acclamation⁸⁷ des
choses à renaître⁸⁸ sur les débris d'élytres, de coquilles⁸⁹.

.....

Chante, douceur, à la dernière palpitation du soir et de
la brise, comme un apaisement de bêtes exaucées⁹⁰.

(*La Balle au bond*)

Le soir, il promène, à travers la pluie et le danger nocturne,
 son ombre informe et tout ce qui l'a fait amer.
 À la première rencontre, il tremble — où se réfugier contre
 le désespoir ?
 Une foule rôde² dans le vent qui torture³ les branches, et le
 Maître du ciel le suit d'un œil terrible.
 Une enseigné⁴ grince⁵ — la peur. Une porte bouge et le volet
 d'en haut claqué⁶ contre le mur; il court et les ailes qui
 emportaient l'ange noir l'abandonnent.
 Et puis, dans les couloirs sans fin, dans les champs désolés⁷
 de la nuit, dans les limites sombres où se heurte l'esprit,
 les voix imprévues traversent les cloisons, les idées mal bâties
 chancelent⁸, les cloches de la mort équivoque⁹ résonnent.

UN HOMME FINI!

PIERRE REVERDY

(*Vents*)

Quand la violence eut renouvelé le lit des hommes sur la
 terre,
 Un très vieil arbre, à sec de feuilles⁹³, reprit le fil⁹⁴
 de ses maximes⁹⁵ . . .
 Et un autre arbre de haut rang montait déjà des grandes
 Indes souterraines⁹⁶,
 Avec sa feuille magnétique⁹⁷ et son chargement de fruits
 nouveaux.

7

Et c'est la fin ce soir du très grand vent. La nuit s'évante
 à d'autres cimes. Et la terre au lointain nous raconte
 ses mers.

 Et nos poèmes encore s'en vont sur la route des hommes,
 portant semence et fruit dans la lignée⁹¹ des hommes d'un
 autre âge —
 Une race nouvelle parmi les hommes de ma race, une race
 nouvelle parmi les filles de ma race, et mon cri de vivant sur
 la chausmée des hommes, de proche en proche, et
 d'homme en homme,
 Jusqu'aux rives lointaines où déserte la mort⁹²! . . .

CHEMIN TOURNANT

Ce poème a paru en 1929 dans un recueil intitulé «*Sources du Vent*». Depuis trois ans le poète a quitté Paris pour se réfugier près de Solesmes dans la solitude où il cherche une vie intérieure plus intense et plus riche. Ce «Chemin Tournant» semble donc représenter un tournant¹ dans la vie du poète.

Les huit premiers vers peignent, avec la tombée de la nuit, les impressions de dégoût et de découragement que laisse au poète la vie qu'il a menée jusqu'à sa retraite. Après le tournant, c'est l'aube, la recherche de nouvelles raisons de foi et d'espoir. Les quatre derniers vers sont un retour mélancolique sur les années agitées de vie parisienne que le poète considère comme des années perdues.

Il y a un terrible gris de poussière dans le temps
Un vent du Sud avec de fortes ailes
Les échos sourds de l'eau dans le soir chavirant¹
Et dans la nuit mouillée qui jaillit du tournant
des voix rugueuses² qui se plaignent
⁵ Un goût de cendre³ sur la langue
Un bruit d'orgue⁴ dans les sentiers
Le navire du cœur qui tangué⁵
Tous les désastres du métier⁶

Quand les feux du désert s'éteignent un à un⁷
¹⁰ Quand les yeux sont mouillés comme des brins d'herbe
Quand la rosée⁸ descend les pieds nus sur les feuilles
Le matin à peine levé⁹
Il y a quelqu'un qui cherche
Une adresse perdue dans le chemin caché¹⁰
¹⁵ Les astres dérouillés¹¹ et les fleurs dégringolent¹²
A travers les branches cassées
Et le ruisseau obscur essuie ses lèvres molles à peine décollées¹³
Quand le pas du marcheur sur le cadran qui compte
règle le mouvement¹⁴ et pousse l'horizon¹⁵
²⁰ Tous les cris¹⁶ sont passés¹⁷ tous les temps se rencontrent¹⁸
Et moi je marche au ciel¹⁹ les yeux dans les rayons
Il y a du bruit pour rien et des noms dans ma tête
Des visages vivants
Tout ce qui s'est passé au monde
Et cette fête²⁰
Où j'ai perdu mon temps.

(*Sources du Vent*)

Ce poème est un parfait exemple du procédé favori des surréalistes. Il semble que ce soit la transcription d'un rêve. Les images s'enchaînent sans aucun lien logique. Le lecteur ne doit pas chercher un sens — même symbolique — à ces vers mais se laisser porter seulement par cette succession d'images inattendues ou fantastiques.

A Paris la tour Saint-Jacques¹ chancelante
Pareille à un tournesol²
Du front vient quelquefois heurter la Seine et son ombre
glisse imperceptiblement³ parmi les remorqueurs⁴
A ce moment sur la pointe des pieds dans mon sommeil
Je me dirige vers la chambre où je suis étendu
Et j'y mets le feu
Pour que rien ne subsiste de ce consentement⁵ qu'on m'a
arraché
Les meubles font alors place à des animaux de même taille qui
me regardent fraternellement
Lions dans les crinières desquels achèvent de se consumer⁶ les
chaises
Squales⁷ dont le ventre blanc s'incorpore⁸ le dernier frisson des
draps

.....
Je me vois brûler à mon tour je vois cette cachette⁹ solennelle
de riens¹⁰
Qui fut mon corps
Fouillée¹¹ par les becs patients des ibis¹² du feu
Lorsque tout est fini j'entre invisible dans l'arche
Sans prendre garde aux passants de la vie qui font sonner très
loin leurs pas trainants
.....

(*Le revolver à cheveux blancs*)

PAUL ELUARD

LA MORT, L'AMOUR, LA VIE

Ce poème, paru en 1951, est le récit très intime de l'itinéraire¹ spirituel du poète dans les dernières années de sa vie. On y retrouve tous les thèmes essentiels de son œuvre.

Dans les deux premières strophes (la mort), il tente de dire la douleur qui l'a frappé devant la mort de sa femme, Nush, survenue brutalement en novembre 1946.

Les deux strophes suivantes (l'amour) évoquent l'apparition d'une jeune femme, Dominique, qu'il a connue lors d'un voyage au Mexique en 1949 et qui partagea et enchantait les dernières années de sa vie.

Mais Dominique ne lui a pas seulement rendu la joie de vivre; elle lui a aussi redonné le sens de la fraternité humaine. «C'est à partir de toi que j'ai dit oui au monde», écrit-il dans un poème de la même époque (*Dominique aujourd'hui présente*). Les deux dernières strophes (la vie) sont donc un hymne à la gloire d'une humanité fraternelle et pacifique, car vivre, c'est «se perdre afin de retrouver les hommes», dit Eluard dans un autre poème intitulé: *«De l'horizon d'un homme à l'horizon de tous»*.

- J'ai cru pouvoir briser la profondeur l'immensité¹
Par mon chagrin tout nu sans contact sans écho²
Je me suis étendu³ dans ma prison⁴ aux portes vierges⁵
Comme un mort raisonnable qui a su mourir⁶
⁵ Un mort non couronné sinon de son néant⁷
Je me suis étendu sur les vagues absurdes⁸
Du poison⁹ absorbé par amour de la cendre
La solitude m'a semblé plus vive¹⁰ que le sang
Je voulais désunir la vie¹¹
¹⁰ Je voulais partager la mort avec la mort¹²
Rendre mon cœur au vide et le vide à la vie¹³
Tout effacer qu'il n'y ait rien ni vitre ni buée¹⁴
Ni rien devant ni rien derrière rien entier¹⁵
J'avais éliminé¹⁶ le glaçon des mains jointes¹⁷
¹⁵ J'avais éliminé l'hivernale ossature¹⁸
Du vœu de vivre¹⁹ qui s'annule²⁰.

* *

- Tu es venue le feu s'est alors ranimé
L'ombre a cédé²¹ le froid d'en bas s'est étoilé²²
Et la terre s'est recouverte
²⁰ De ta chair claire²³ et je me suis senti léger
Tu es venue la solitude était vaincue
J'avais un guide sur la terre je savais
Me diriger je me savais démesuré²⁴
J'avais gagné de l'espace et du temps
²⁵ J'allais vers toi j'allais sans fin vers la lumière
La vie avait un corps l'espoir tendait sa voile

(Le Phénix)

Une vie la vie à se partager.
 Des yeux attentifs
 Une main tendue une main ouverte
 Un cœur généreux
 Désir à combler faim à satisfaire
 Il y a toujours un rêve qui veille
 Une fenêtre éclairée
 Au bout du chagrin une fenêtre ouverte
 Puisque je l'affirme
 Il y a toujours puisque je le dis
 La nuit n'est jamais complète

ET UN SOURIRE

(Le Phénix)

Celle de tous les temps.
 Celle de tous les hommes
 Et la nature et leur patrie
 Qui réinventeront les hommes
 Qui réinventeront³⁶ le feu
 Ont des enfants sans feu ni lieu³⁵
 Ont des enfants qui deviendront pères des hommes
 Pour se comprendre pour s'aimer
 Les hommes sont faits pour s'entendre
 Et les routes toujours se croisent
 Et les murs des maisons ont une peau commune³⁴
 La forêt donne aux arbres la sécurité
 La mer est dans les yeux du ciel ou de la nuit
 Rien n'est simple³² ni singulier³³
 La moisson la vendange ont des témoins sans nombre
 Et le blé fait son nid³⁰ dans une houle énorme³¹
 Les champs sont labourés les usines rayonnent²⁹
 * *
 Et j'adorais l'amour comme à mes premiers jours.
 Le repos ébloui remplacait la fatigue
 Ta bouche était mouillée des premières rosées
 Les rayons²⁶ de tes bras entr'ouvraient²⁷ le brouillard²⁸
 Promettait à l'aurore des regards confiants
 Le sommeil ruisselait²⁵ de rêves et la nuit

VINGT ANS APRÈS

Ce poème a été écrit en octobre 1939: la seconde guerre mondiale vient de commencer et Aragon, qui a déjà pris part à la guerre de 1914, est mobilisé pour la deuxième fois. Entre la libération¹ des combattants² en 1919 après la première guerre mondiale et la mobilisation de 1939, vingt ans se sont écoulés.

Le temps a retrouvé son charroi¹ monotone
Et rattelé² ses bœufs lents et roux c'est l'automne
Le ciel creuse des trous entre les feuilles d'or
Octobre électroscope³ a frémi mais s'endort

⁵ Jours carolingiens⁴ Nous sommes des rois lâches
Nos rêves se sont mis au pas mou de nos vaches
A peine savons-nous qu'on meurt au bout des champs
Et ce que l'aube fait l'ignore le couchant⁵.

Nous errons à travers des demeures vidées⁶
¹⁰ Sans chaînes sans draps blancs sans plaintes sans idées
Spectres du plein midi revenants du plein jour
Fantômes d'une vie où l'on parlait d'amour⁷

Nous reprenons après vingt ans nos habitudes
Au vestiaire de l'oubli⁸ Mille Latudes⁹
¹⁵ Refont les gestes d'autrefois dans leur cachot¹⁰
Et semble-t-il ça ne leur fait ni froid ni chaud¹¹

L'ère¹² des phrases mécaniques recommence
L'homme dépose enfin l'orgueil¹³ et la romance
Qui traîne sur sa lèvre est un air idiot
²⁰ Qu'il a trop entendu grâce à la radio

Vingt ans L'espace à peine d'une enfance et n'est-ce
Pas sa pénitence atroce pour notre aïnesse¹⁴
Que de revoir après vingt ans les tout petits
D'alors les innocents avec nous repartis¹⁵

²⁵ Vingt ans après¹⁶ Titre ironique où notre vie
S'inscrit¹⁷ toute entière et le songe dévie¹⁸
Sur ces trois mots moqueurs¹⁹ d'Alexandre Dumas
Père²⁰ avec l'ombre de celle que tu aimas

Il n'en est qu'une la plus belle la plus douce
³⁰ Elle seule surnage²¹ ainsi qu'octobre rousse

Ce poème a été écrit en juillet 1940, aussitôt après l'armistice. Sous ce titre symbolique, Aragon évoque deux périodes de la dernière guerre qu'il a vécues : « Les lilas », mai 1940. Le 10 mai, saison des lilas en fleurs, les armées allemandes ont envahi la Hollande et la Belgique. Les troupes françaises pénétrèrent en Belgique à leur rencontre, au milieu de l'enthousiasme des populations. C'est le départ triomphal pour une guerre qu'on espérait victorieuse : « l'illusion tragique ». « Les roses », juin 1940. Les blindés allemands pénétrèrent en France ; Paris est occupé le 14 juin. À travers la France fleurie de roses, c'est la détournée de l'armée française et l'exode² des populations civiles.

O mois des floraisons mois des métamorphoses¹
 Mai qui fut sans nuage² et juin poignardé³
 Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
 Ni ceux que le printemps dans ses plis a gardés
 Je n'oublierai jamais l'illusion tragique⁴ les cris la foule et le soleil

LES LILAS ET LES ROSES

(*le Crève-Cœur*)

Elle seule l'anglaise et l'espoir²² mon amour
 Et j'attends qu'elle écrive et je compte les jours
 Tu n'as de l'existence eu que la moitié mûre
 O ma femme les ans réfléchis qui nous furent
 Partimonieusement comptés²³ mais heureux
 Où les gens qui parlaient de nous disaient l'un deux
 Va tu n'as rien perdu de ce mauvais jeune homme
 Qui s'efface au lointain comme un signe ou mieux comme
 Une lettre tracée²⁴ au bord de l'Océan
 Tu ne l'as pas connu cette ombre ce néant²⁵
 Un homme change ainsi qu'au ciel font les nuages
 Tu passais tendrement la main sur mon visage
 Et sur l'air soucieux que mon front avait pris
 T'attardant à l'endroit où les cheveux sont gris
 O mon amour ô mon amour toi seule existe
 À cette heure pour moi du crépuscule triste
 Où je perds à la fois le fil²⁶ de mon poème
 Et celui de ma vie et la joie et la voix
 Parce que j'ai voulu te redire Je t'aime
 Et que ce mot fait mal quand il est dit sans toi

Les chars⁵ chargés d'amour les dons de la Belgique
L'air qui tremble et⁶ la route à ce bourdon d'abeilles⁷
Le triomphe imprudent qui prime la querelle⁸
¹⁰ Le sang que préfigure⁹ en carmin le baiser¹⁰
Et ceux qui vont mourir debout dans les tourelles¹¹
Entourés de lilas par un peuple grisé¹²

Je n'oublierai jamais les jardins de la France¹³
Semblables aux missels¹⁴ des siècles disparus
¹⁵ Ni le trouble des soirs l'énigme du silence¹⁵
Les roses tout le long du chemin parcouru
Le démenti¹⁶ des fleurs au vent de la panique
Aux soldats qui passaient sur l'aile de la peur
Aux vélos délirants¹⁷ aux canons ironiques¹⁸
²⁰ Au pitoyable accoutrement¹⁹ des faux campeurs²⁰

Mais je ne sais pourquoi ce tourbillon d'images
Me ramène toujours au même point d'arrêt
A Sainte Marthe²¹ Un général De noirs ramages²²
Une villa normande au bord de la forêt
²⁵ Tout se tait L'ennemi dans l'ombre se repose
On nous a dit ce soir que Paris s'est rendu
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses
Et ni les deux amours que nous avons perdus²³
Bouquets du premier jour lilas lilas des Flandres
³⁰ Douceur de l'ombre dont²⁴ la mort farde les joues²⁵
Et vous bouquets de la retraite roses tendres
Couleur de l'incendie²⁶ au loin roses d'Anjou

(le Crève-cœur)

ROBERT DESNOS

Sous le titre *Les portes battantes* ont été réunis un certain nombre de poèmes écrits en 1936. *Les hommes sur la terre* et *10 juin 1936* sont parmi eux.

En 1936, Robert Desnos avait entrepris d'écrire un poème par jour. Cette expérience a duré un an; elle n'était pas sans analogie avec l'automatisme verbal de l'époque surréaliste mais la succession des images n'est plus si insolite et si heurtée; elles s'enchaînent tout naturellement, simples et familières.

LES HOMMES SUR LA TERRE

Nous étions quatre autour d'une table
Buvant du vin rouge et chantant
Quand nous en avions envie.

Une giroflée¹ flétrie² dans un jardin à l'abandon³
 5 Le souvenir d'une robe au détour⁴ d'une allée
 Une persienne⁵ battant la façade.
 Le premier dit : « Le monde est vaste et le vin est bon
 Vaste est mon cœur et bon mon sang
 Pourquoi mes mains et mon cœur sont-ils vides ? »
 10 Un soir d'été le chant des rameurs⁶ sur une rivière
 Le reflet des grands peupliers
 Et la sirène d'un remorqueur demandant l'écluse.
 Le second dit : « J'ai rencontré une fontaine
 L'eau était fraîche et parfumée
 15 Je ne sais plus où elle est et tous quatre nous mourrons. »
 Que les ruisseaux sont beaux dans les villes
 Par un matin d'Avril
 Quand ils charrient⁸ des arcs-en-ciel⁹.
 Le troisième dit : « Nous sommes nés depuis peu
 20 Et déjà nous avons pas mal de souvenirs
 Mais je veux les oublier. »
 Un escalier plein d'ombre
 Une porte mal fermée
 Une femme surprise nue.
 25 Le quatrième dit : « Quels souvenirs ?
 Cet instant est un bivouac¹⁰
 O mes amis nous allons nous séparer. »
 La nuit tombe sur un carrefour
 La première lumière dans la campagne
 30 L'odeur des herbes qui brûlent.
 Nous nous quittons tous les quatre
 Lequel étais-je et qu'ai-je dit ?
 C'était un jour du temps passé.
 La croupe¹¹ luisante d'un cheval
 35 Le cri d'un oiseau dans la nuit
 Le clapotis¹² des fleuves sous les ponts.
 L'un des quatre est mort
 Deux autres ne valent guère mieux

Mais je suis bien vivant et je crois que c'est pour longtemps

⁴⁰ Les collines couvertes de thym¹³

La vieille cour moussue

L'ancienne rue qui conduisait aux forêts

O vie, ô hommes, amitiés renaissantes

Et tout le sang du monde circulant dans des veines

⁴⁵ Dans des veines différentes mais des veines d'hommes,
d'hommes sur la terre.

(Les portes battantes)

10 JUIN 1936

Au détour du chemin,

Il étendit la main,

Devant le beau matin.

Le ciel était si clair

⁵ Que les nuages dans l'air

Ressemblaient à l'écume de la mer.

Et la fleur des pommiers

Blanchissait dans les prés

Où séchait le linge lavé.

¹⁰ La source qui chantait,

Chantait la vie qui passait

Au long des prés, au long des haies.

Et la forêt à l'horizon

Où verdissait le gazon¹,

¹⁵ Comme une cloche était pleine de sons.

La vie était si belle,

Elle entraînait si bien dans ses prunelles²

Dans son cœur et dans ses oreilles,

Qu'il éclata de rire:

²⁰ Il rit au monde et aux soupirs

Du vent dans les arbres en fleur.

Il rit à l'odeur de la terre,

Il rit au linge des lavandières³,

Il rit aux nuages passant dans l'air.

25 Comme il riait au haut de la colline,
 Parut la fille de belle mine
 Qui venait de la maison voisine.
 Et la fille rit aussi
 Et quand son rire s'évanouit
 30 Les oiseaux chantaient à nouveau.
 Elle rit de le voir rire
 Et les colombes qui se mirent⁴
 Dans le bassin aux calmes eaux
 Écoutèrent son rire
 35 Dans l'air s'évanouir.
 Jamais plus ils ne se revirent.
 Elle passa souvent sur le chemin
 Où l'homme tendit la main
 A la lumière du matin.
 40 Maintes fois elle se souvint de lui
 Et dans l'eau profonde du puits
 C'est son visage qu'elle revit.
 Les ans passèrent un à un
 En pâlisant comme au matin
 45 Les cartes qu'un joueur tient dans sa main.
 Tous deux pourrissent dans la terre,
 Mordus par les vers sincères.
 La terre emplit leurs bouches pour les faire taire.
 50 Peut-être s'appelleraient-ils dans la nuit,
 Si la mort n'avait horreur du bruit :
 Le chemin reste et le temps fuit.
 Mais chaque jour le beau matin
 Comme un œuf tombe dans la main
 Du passant sur le chemin.
 55 Chaque jour le ciel est si clair
 Que les nuages dans l'air
 Sont comme l'écume sur la mer.
 Morts ! Epaves⁵ sombrees dans la terre,
 Nous ignorons vos misères
 60 Chantées par les solitaires.

Nous nageons, nous vivons,
Dans l'air pur de chaque saison.
La vie est belle et l'air est bon.

(*Les portes battantes*)

HENRI MICHAUX

ECCE HOMO

Ce poème, extrait d'un recueil intitulé *Epreuves, Exorcismes* et paru en 1945, a été écrit pendant la dernière guerre. Michaux déteste¹ ce monde en proie à la plus absurde des furies et juge l'homme sans illusions.

J'ai vu l'homme.

.....

Je n'ai pas vu l'homme répandant autour de lui l'heureuse
conscience de la vie. Mais j'ai vu l'homme comme un bon bimotoeur²
de combat répandant la terreur et les maux atroces³.

Il avait, quand je le connus, à peu près cent mille ans et
faisait aisément le tour de la Terre. Il n'avait pas encore appris
à être bon voisin.

Il⁴ courait⁵ parmi eux⁶ des vérités⁷ locales, des vérités⁷ nationales.
Mais l'homme vrai je ne l'ai pas rencontré.

⁵ Toutefois excellent en réflexes⁸ et en somme⁹ presque innocent¹⁰ :
l'un allume une cigarette; l'autre allume un pétrolier¹¹.

Je n'ai pas vu l'homme circulant dans la plaine et les plateaux¹²
de son être intérieur, mais je l'ai vu faisant travailler des
atomes et de la vapeur d'eau; bombardant des morceaux d'atomes
qui n'existaient peut-être même pas, regardant
avec des lunettes son estomac, sa vessie¹³, les os de son corps et se
cherchant en petits morceaux, en réflexes de chien¹⁴.

Je n'ai pas entendu le chant de l'homme, le chant de la contemplation
des mondes, le chant de la sphère¹⁵, le chant de
l'immensité, le chant de l'éternelle attente.

Mais j'ai entendu son chant comme une dérision¹⁶...

(*Epreuves, Exorcismes*)

JACQUES PRÉVERT

LA GRASSE MATINÉE

Le titre donne déjà le ton du poème qui est d'une cruelle ironie comme souvent chez Prévert. «Faire la grasse matinée», c'est dormir tard le matin et cette

expression évoque l'idée d'un bon petit déjeuner pris au lit paresseusement et confortablement. Le sort de l'homme qui erre dans la rue à six heures du matin, sans avoir mangé depuis trois jours n'en paraît par contraste que plus douloureux.

Il est terrible
 le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain¹
 Il est terrible ce bruit
 quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim
 elle est terrible aussi la tête de l'homme
 la tête de l'homme qui a faim
 quand il se regarde à six heures du matin
 dans la glace du grand magasin
 une tête couleur de poussière²
 ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde
 dans la vitrine de chez Potin³
 il s'en fout⁴ de sa tête l'homme
 il n'y pense pas
 il songe
 15 il imagine une autre tête
 une tête de veau par exemple
 avec une sauce de vinaigre
 ou une tête de n'importe quoi qui se mange
 et il remue doucement la mâchoire⁵
 doucement
 20 et il grince des dents⁶ doucement
 car le monde se paye sa tête⁷
 et il ne peut rien contre ce monde
 et il compte sur ses doigts un deux trois
 25 un deux trois
 cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé
 et il a beau se répéter⁸ depuis trois jours
 Ça ne peut pas durer
 30 Ça dure
 trois jours
 trois nuits
 sans manger
 et derrière ces vitres
 ces pâtes⁹ ces bouteilles ces conserves
 35 poissons morts protégés par les boîtes

boîtes protégées par les vitres
 vitres protégées par les flics¹⁰
 flics protégés par la crainte
 que de barricades¹¹ pour six malheureuses sardines . . .
 40 Un peu plus loin le bistro¹²
 café-crème et croissants chauds¹³
 l'homme titube¹⁴
 et dans l'intérieur de sa tête
 un brouillard de mots
 45 un brouillard de mots
 sardines à manger
 œuf dur café-crème
 café arrosé rhum¹⁵
 café-crème
 50 café-crème
 café-crime arrosé sang¹⁶ ! . . .
 Un homme très estimé dans son quartier
 a été égorgé en plein jour
 l'assassin le vagabond lui a volé
 55 deux francs
 soit un café arrosé¹⁷
 zéro franc soixante-dix
 deux tartines beurrées
 et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon.
 60 Il est terrible
 le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain
 il est terrible ce bruit
 quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

(Paroles)

FAMILIALE

Le titre est la seule difficulté de ce poème. C'est un adjectif employé au féminin comme nom. Le mot dans cet emploi a été créé par Prévert, probablement par analogie avec «Pastorale». Une «Pastorale» est à l'origine une poésie ou une pièce qui peint le monde des bergers et des champs de façon tout idéalisée et conventionnelle. Sous le titre de «Familiale», Prévert va donc évoquer la vie familiale mais au lieu du tableau enchanteur que ce titre semble annoncer par ironie, il nous donne, sur un ton apparemment uni et paisible, une satire féroce.

Deserts¹, gonflés² de pluie et silencieux;
Les bois étaient tout recouverts de brumes basses,

forêts traversé de vols et de cris d'oiseaux.
qu'il recrée en évoquant ce paysage nostalgique de brumes, de marais³ et de
confidents, août 1960). C'est le monde merveilleux de son enfance en Solagne,
la nature, la moins domestiquée⁴, le goût de la solitude surtout». (*Lettre aux*
tains. Ils incarnent, précise le poète lui-même, «le frémissement de ses sens dans
— ce sont des oiseaux migrateurs qui partent à l'automne pour des pays loin-
Les Enfants de Septembre — que le poète appelle aussi les Enfants Sauvages
recueilli aussitôt des éloges enthousiastes.
poèmes de Patrice de la Tour du Pin, a paru pour la première fois en 1931 et a
Ce célèbre fragment de la *Quête de Joie*, le premier et peut-être le plus beau des

ENFANTS DE SEPTEMBRE PATRICE DE LA TOUR DU PIN

(Paroles)

La vie avec le cimetière.
Les affaires les affaires et les affaires
Les affaires la guerre le tricot la guerre
La vie continue la vie avec le tricot la guerre les affaires
20 Ils trouvent ça naturel le père et la mère
Le père et la mère vont au cimetière
Le fils est tué il ne continue plus
Le père continue il fait des affaires
La guerre continue la mère continue elle tricote
15 Il fera des affaires avec son père
Quand il aura fini la guerre
Le fils sa mère fait du tricot son père des affaires lui la guerre
Il ne trouve rien absolument rien le fils
Qu'est-ce qu'il trouve le fils ?
10 Et le fils et le fils
Il trouve ça tout naturel le père
Lui des affaires
Son fils la guerre
Sa femme fait du tricot
5 Il fait des affaires ?
Et le père qu'est-ce-qu'il fait le père ?
Elle trouve ça tout naturel la mère ?
Le fils fait la guerre
La mère fait du tricot¹

Longtemps avait soufflé ce vent du nord où passent
Les Enfants Sauvages, fuyant vers d'autres cieux,
⁵ Par grands voiliers³, le soir, et très haut dans l'espace.

J'avais senti siffler leurs ailes dans la nuit,
Lorsqu'ils avaient baissé pour chercher les ravines⁴
Où tout le jour, peut-être, ils resteront enfouis;
Et cet appel inconsolé⁵ de sauvagine⁶
¹⁰ Triste, sur les marais que les oiseaux ont fuis.

Après avoir surpris le dégel de ma chambre,
A l'aube, je gagnai⁷ la lisière⁸ des bois;
Par une bonne lune de brouillard et d'ambre,
Je relevai⁹ la trace, incertaine parfois,
¹⁵ Sur le bord d'un layon¹⁰, d'un enfant de septembre.

Les pas étaient légers et tendres¹¹, mais brouillés,
Ils se croisaient d'abord au milieu des ornières¹²
Où dans l'ombre tranquille, il¹³ avait essayé
De boire, pour¹⁴ reprendre ses jeux solitaires
²⁰ Très tard, après le long crépuscule mouillé¹⁵.

Et puis, ils se perdaient plus loin parmi les hêtres¹⁶
Où son pied ne marquait qu'à peine sur le sol;
Je me suis dit: il va s'en retourner peut-être
A l'aube, pour chercher ses compagnons de vol,
²⁵ En tremblant de la peur qu'ils aient pu disparaître.

Il va certainement venir dans ces parages¹⁷
A la demi-clarté qui monte à l'orient,
Avec les grandes bandes d'oiseaux de passage,
Et les cerfs inquiets qui cherchent dans le vent
³⁰ L'heure d'abandonner le calme des gagnages¹⁸.

Le jour glacial s'était levé sur les marais;
Je restais accroupi¹⁹ dans l'attente illusoire²⁰
Regardant défilier la faune²¹ qui rentrait
Dans l'ombre, les chevreuils peureux qui venaient boire
³⁵ Et les corbeaux criards²² aux cimes des forêts.

Et je me dis: Je suis un enfant de Septembre,
Moi-même, par le cœur, la fièvre et l'esprit,
Et la brûlante volupté de tous mes membres,

Ces vers sont extraits de *Babel*, paru en 1952. Emmanuel considère *Babel* comme son livre. Il a voulu tenter, selon ses propres paroles, «une épopée spirituelle de l'histoire humaine». Dans ce fragment, Emmanuel imagine la création de l'homme. Dieu qui prend ici la parole et dont le poète interprète les intentions, est représenté par le potier², de sorte que chaque détail matériel est en même temps symbole.

ON LIT AU LIVRE DE LA GENÈSE¹

PIERRE EMMANUEL

(*La Quête de Joie*)

Et le désir que j'ai de courir dans la nuit
 Sauvage, ayant quitté l'étouffement³ des chambres.
 Il va certainement me traiter comme un frère,
 Peut-être me donner un nom parmi les siens;
 Mes yeux le complèteraient d'amicales lumières
 S'il ne prenait pas peur, en me voyant soudain
 Les bras ouverts, courir vers lui dans la clartière.
 Farouche⁴, il s'enfuit comme un oiseau blessé,
 Je le suivrai jusqu'à ce qu'il demande grâce,
 Jusqu'à ce qu'il s'arrête en plein ciel, épuisé,
 Traqué⁵ jusqu'à la mort, vaincu, les ailes basses,
 Et les yeux résignés à mourir, abaissés.
 Alors, je le prendrai dans mes bras, endormi,
 Je le caresserai sur la pente des ailes,
 Et je ramènerai son petit corps, parmi
 Les roseaux, rêvant⁶ à des choses irrationnelles,
 Réchauffé⁷ tout le temps par mon sourire ami . . .
 Mais les bois étaient recouverts de brumes basses
 Et le vent commençait à remonter au nord,
 Abandonnant tous ceux dont les ailes sont lassées,
 Tous ceux qui sont perdus et tous ceux qui sont morts,
 Qui vont par d'autres voies en de mêmes espaces!
 Et je me suis dit: Ce n'est pas dans ces pauvres landes
 Que les Enfants de Septembre vont s'arrêter;
 Un seul qui se serait écarté de sa bande
 Aurait-il, en un soir, compris l'atrocité⁸?
 De ces marais déserts et privés de légende⁹?

J'ai fait l'homme d'une boue¹ qui ne tient pas, d'une terre qui éclate²
au four.

Ni mon sang ne parvient à la lier³, ni mon soleil à la cuire.

Une gageure⁴ contre moi-même — un défi qui fait battre⁵ enfin

Je ne sais quoi⁶ d'inachevé⁷ dans mon éternité trop parfaite.

⁵ Le monde une fois pour toutes⁸ créé, il se répète à jamais⁹ sans moi

Et reprend sempiternellement¹⁰ le cours de la première semaine.

Mais cette chose vivante qui devient¹¹, qui n'est jamais la même, qui
tient

L'éternité sous le coup¹² de la mort et la mort constamment en haleine¹³,

C'est en elle que j'ai mis mon cœur, elle que je veux et qui me manque

¹⁰ Et trompant toujours mon désir me rend le goût de l'éternité¹⁴.

*

J'ai cherché le limon¹⁵ le plus grossier, la terre nourricière¹⁶ d'épines

Epuisée par les racines des âges, impuissante à digérer¹⁷ l'eau du ciel.

Cette argile qui se défait¹⁸ aussitôt que je l'ai modelée

Je la mets au four par surprise¹⁹ avant qu'elle soit affaissée²⁰ tout à fait.

¹⁵ Mais je ne défourne²¹ que des tessons²² bons à servir aux chiens d'écuelle²³

Ou parfois un vase gauchi²⁴ dont je ne tire qu'un mince honneur.

Cependant, faute de mieux, c'est à lui que je confie l'eau vive²⁵

Qu'il retient mal et qu'il rancit²⁶, mais qui du moins ne se perd pas en
entier.

.....

Autant d'argile qu'il en faudra gâcher²⁷! Autant de sang qu'il sera
nécessaire

²⁰ Pour lier cet effritement²⁸ continu!

De toute l'éternité s'il le faut, je ne quitterai pas le tour.

Voici enfin ce que j'ai désiré, cette obstination à ne pas être²⁹,

Cette chose qui se hait si fort que je ne tire jamais de mon cœur

Assez d'amour pour trouver grâce devant elle,

²⁵ Pour qu'elle accepte de s'aimer et non d'être aimée seulement ...

(Babel)

Péguy, né à Orléans en 1873 d'une famille de vignerons et de bûcherons, a dit de lui-même : « Je suis peuple ». Il possède en effet les vertus paysannes de ses ancêtres mais aussi tout ce qu'une haute culture intellectuelle peut y ajouter d'enrichissement.

Malgré la pauvreté de sa famille, des bourses lui permirent de faire des études universitaires brillantes. Cependant il abandonna l'enseignement pour consacrer son talent à l'expression de ses idées sociales et politiques. Jusqu'à sa mort en 1914, où il tombe à la bataille de la Marne, sa vie n'est qu'un combat passionné et souvent solitaire¹. Il devient d'abord codirecteur d'une librairie socialiste. Mais vers 1900, il se sépare de ses amis socialistes et fonde ses célèbres *Cahiers de la Quinzaine* où il pourra, sans compromis et en toute indépendance, mener son combat. En même temps, il revient peu à peu à la foi catholique, une foi en même temps mystique et naïve.

À côté de ses écrits philosophiques et politiques, Péguy a laissé une œuvre poétique immense : *Jeanne d'Arc* (1897), *le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu* (1911), *la Tapisserie de Sainte Geneviève* (1912) et *la Tapisserie de Notre-Dame* (1913), enfin *Eve* (1913), œuvre immense de 2.000 strophes de quatre vers.

Péguy a parfois employé le vers régulier, mais sa forme habituelle est une prose rythmée qui se rapproche du vers libre. Les points, qui n'ont pas la valeur d'une ponctuation, marquent la fin de chaque vers. Péguy a puisé abondamment dans la langue populaire dont il aime la simplicité et l'énergie. Il lui emprunte de nombreuses tournures, des archaïsmes, des expressions savoureuses et rustiques². Il imite, et même exagère, les lenteurs et les redites³ du langage parlé : les mêmes mots, les mêmes expressions reviennent inlassablement⁴ ; les mêmes thèmes sont repris, chaque fois enrichis, jusqu'à leur plein épanouissement. C'est une sorte de litanie qui crée à la longue une véritable incantation⁵.

Presque méconnu de son vivant, Péguy a exercé un grand ascendant⁶ spirituel sur certains esprits qui ont été marqués par sa mystique solitaire qui est seul ; où l'on est seul.
¹ solitaire qui est seul ; où l'on est seul.
² des expressions rustiques (latin : rusticus) empruntées au langage paysan.
³ une redite répétition, souvent sous une forme différente.
⁴ inlassablement sans cesse.
⁵ une incantation musicale douce à l'oreille et qui charme comme par magie.
⁶ un ascendant grande influence morale à laquelle on ne peut guère se soustraire.

socialiste et chrétienne à la fois. Comme poète, on lui a reproché ses longueurs parfois fastidieuses⁷; mais il n'en reste pas moins, par ses plus belles réussites, l'un des grands poètes lyriques français.

ADIEUX À LA MEUSE

Texte:

Page 1: 1 Presque sans bruit. A rapprocher de «parler bas» — 2 Vieux mot pour «départ»; il ne s'emploie plus dans ce sens — 3 La Meuse qui ne cesse jamais de passer; c'est une *passante accoutumée*, habituelle de cette vallée — 4 *inépuisable* qu'on ne peut épuiser (*ausschöpfen*) — 5 Ellipse: que la bergère s'en est allée (est partie) — 6 *à jamais écroulés* tombés en ruine pour toujours — 7 *délaisser* abandonner — 8 *la fileuse* Spinnerin — 9 *le fuseau* Spindel.

Page 2: 10 *inaltérable* qui ne peut pas être changé — 11 Ce n'est pas un pléonasme: *faux* signifie ici «fait sciemment, avec l'intention de tromper». Jeanne a menti à ses parents afin de pouvoir partir et elle en garde un remords.

LE PORCHE DU MYSTÈRE DE LA DEUXIÈME VERTU

1 *le pénitent* personne qui confesse ses péchés — 2 *le converti* nouveau fidèle d'une religion — 3 *la vertu théologale* Kardinaltugend — 4 *obstiné*, e qui durera toujours, qui ne cessera jamais.

LA PETITE ESPÉRANCE

1 Dans le langage familier = on ne la remarque pas — 2 Qui se rapporte à la chair: donc le chemin que nous devons parcourir de notre vivant — 3 *raboteux*, se inégal, difficile.

Page 3: 4 La Foi parce qu'elle est union avec Dieu — 5 La Charité qui donne son amour et ses soins à tous ceux qui souffrent — 6 Expression familière: agissent de façon à satisfaire aux nécessités les plus pressantes à un moment donné — 7 *quasiment* presque — 8 *d'un certain âge* déjà âgé — 9 *fripé*, e flétri, usé.

IL PENSE AVEC TENDRESSE À CE TEMPS ...

1 *le bourg* [bu:r] gros village où se tiennent les marchés — 2 *au hasard des propos* quand par hasard son nom viendra dans la conversation.

⁷ *fastidieux*, se ennuyeux par la longueur ou la répétition.

Page 4: 3 A la fois — 4 comme adverbe exclamatif — 5 Aux environs de l'église — 6 aligner ranger en ligne — 7 les ancêtres = les aïeux les personnes qui ont vécu dans les siècles passés et dont on descend; les aïeuls, les aïeules sont les grands-parents — 8 Expression familière = Tout se passera bien — 9 Tourneur populaire pour: «Ce sont de braves...»; gars = garçons, hommes; brave = honnête et bon — 10 *tient de quelqu'un* lui ressemble. Donc ici: «Ils ont dans la famille quelqu'un à qui ils peuvent ressembler.»

Page 5: 11 D'après l'opinion de quelqu'un à qui l'on fait confiance, mais sans l'avoir vérifié par soi-même — 12 *lui monte* monte en lui.

PAUL CLAUDEL (1868—1955)

Peu de carrières furent aussi brillantes que celle de Paul Claudel. Né à Villeneuve-sur-Fère (Aisne) d'une famille de petite bourgeoisie, il fait des études supérieures à la Faculté de Droit de Paris et à l'Ecole des Sciences Politiques¹. Dès cette époque il s'intéresse à la poésie: Rimbaud lui révèle² le surnaturel et exerce sur lui une grande influence littéraire. Le 25 décembre 1886 se place l'événement qui domine toute la vie de Claudel: sa conversion religieuse; mais ce n'est qu'après quatre ans de combats spirituels qu'il est acquis sans réserves à la religion catholique. En 1890 il est reçu premier au concours³ des Affaires Etrangères⁴ et commence une longue carrière diplomatique. Il passe des années en Chine puis occupe divers postes (Prague, Hambourg, Rome, Rio de Janeiro, Copenhague). En 1921, il devient Ambassadeur de France au Japon, puis à Washington et enfin à Bruxelles. Il prend sa retraite en 1935 et l'Académie française l'accueille triomphalement en 1946. Il meurt chargé d'honneurs en 1955.

Claudel occupe une place éminente par son œuvre poétique, (*Cinq grandes Odes*, 1910 — *la Cantate à trois voix*, 1913 — *Corona Benignitatis Anni Dei*, 1914) et peut-être plus encore par son théâtre (notamment *L'Annonce faite à Marie*, 1912 et *Le Soulier de satin*, 1928).

¹ Ecole, à Paris, qui formait une grande partie des cadres supérieurs de la haute administration et de la banque.
² révéler faire connaître, faire découvrir.
³ le concours examen en vue de choisir un nombre déterminé de candidats; pour réussir, il faut donc se classer dans un certain rang.
⁴ Concours très difficile par lequel étaient recrutés les hauts fonctionnaires du Ministère des Affaires Etrangères.

Dans cette œuvre, qui est monumentale, Claudel a eu l'ambition⁵ de comprendre tout l'univers depuis sa création. Par là il ouvre la voie à une conception cosmique de la poésie. Il a le sentiment profond de l'étroite dépendance des choses et des êtres entre eux et il en résulte tout un monde de comparaisons et de symboles qui rendent sensible l'harmonie entre les formes matérielles et les réalités spirituelles. Mais l'originalité de Claudel est d'avoir voulu, en prenant possession du monde, le consacrer à Dieu. La poésie est essentiellement, pour lui, un acte religieux.

Il a rejeté les formes traditionnelles de la poésie. Dans son *Art poétique*, il condamne à la fois la rime et les différents mètres⁶ en usage, peu favorables au jaillissement⁷ spontané de l'inspiration. Au vers traditionnel, il a substitué le «verset⁸ claudélien» plus ample, qui ne répond à aucune règle mais dont le rythme se moule⁹ sur le mouvement même de la pensée.

Sa langue est d'une grande variété d'expression. Les mots qu'il emploie sont «les mots de tous les jours» (*Cinq grandes Odes*). Mais ils sont toujours exactement adaptés à la réalité qu'ils peignent. Claudel attachait à leur choix une importance extrême : pour lui, nommer une chose, c'est participer à sa création. Le poète, en ce sens, se considère comme le ministre¹⁰ de Dieu qui a nommé chaque chose en la créant.

Par son orgueil, son intolérance, ses excès, Claudel suscite bien des réserves et beaucoup de poètes nous sont peut-être plus proches, mais on ne peut lui dénier¹¹ une sorte de génie baroque qui, par la puissance exubérante¹² de son verbe et l'ampleur de sa vision du monde, domine de haut la littérature de ce siècle.

⁵ une ambition désir passionné d'atteindre quelque chose de difficilement accessible.

⁶ le mètre dans la poésie grecque ou latine, le vers est composé d'éléments rythmiques appelés mètres ou pieds (hexamètre = vers de 6 pieds). Dans la poésie française le mètre désigne la mesure des vers réguliers, c'est-à-dire le nombre de leurs syllabes.

⁷ le jaillissement action de jaillir, de sortir avec force (liquide) et souvent soudainement (lumière, idée, inspiration).

⁸ le verset au sens propre, petit paragraphe dans la Bible ; dans la poésie moderne, ce mot désigne un vers libre assez long.

⁹ se mouler s'adapter exactement, épouser.

¹⁰ le ministre synonyme noble de prêtre.

¹¹ dénier refuser.

¹² exubérant, e surabondant.

Introduction :

Page 5 : 1 *évoquer quelqu'un* rappeler le souvenir de quelqu'un — 2 se *dégager* sich ergeben.

Texte :

1 *la séduction* charme, attrait, fascination.

Page 6 : 2 Cette vertu de justice est la plus célèbre parmi celles de Saint Louis — 3 La fleur de lys était en France l'emblème de la royauté — 4 Couleur d'un rouge vif, signe de santé qui s'associe aussi à l'idée de joie — 5 Se soumettent à sa volonté, comme si les obstacles s'écartaient devant lui — 6 Saint Louis a 35 ans. Il est jeune par l'âge, mais aussi par les qualités qu'il incarne : grâce et force corporelle, vivacité, hardiesse, courage — 7 Ne se dit que de l'extrémité du museau d'un quadrupède. Son emploi ici est destiné à montrer que le visage rongé par la lèpre n'a plus rien d'humain. Les rois de France passaient pour avoir le pouvoir de guérir certaines maladies de la peau en touchant les malades — 7a *le museau* Maul — 7b *un quadrupède* animal qui a quatre pieds — 7c *ronger* anftressen — 8 *le lépreux* malade atteint de la lèpre (Lepra) — 9 Exprime une supposition : « si un traître... ». Saint Louis avait combattu et vaincu les nobles révoltés, notamment le Comte de Marche soutenu par les Anglais — 10 = qui soit plus prompt à tirer l'épée — 11 *le peuplier* Pappel — 12 *s'élancer* se jeter en avant avec élan — 13 Saint Louis avait de longs cheveux blonds et portait une « armure d'or pâle » — 13a *une armure* vêtements métalliques qui protégeaient le corps des chevaliers contre les attaques de leurs ennemis — 14 *je panserai* soignerai — *tu fais oraison* tu es en prière. L'opposition entre ces deux termes marque les rôles différents du roi et de son compagnon : à l'un la vie spirituelle, à l'autre les soins matériels les plus humbles, ennoblis par le sentiment élevé qui les inspire — 15 *svelle* mince (avec une nuance de souplesse ou de grâce) — 16 Saint Louis était en effet grand et mince — 17 *le saule* Weide (Baum) — 18 *matin, igne* Familier : ici, habile, d'une intelligence fine — 19 Expression populaire = il sait agir habilement. Sous une forme familière, Claudel souligne le fait que Saint Louis, tout en étant un saint, a su être aussi, à l'occasion, un habile politique = je suis extrêmement surpris (il ne se croyait pas digne d'un tel honneur) — 21 *à grands tours d'épée* à grands coups d'épée — 22 Ceux qui n'ont pas la foi chrétienne, ici les

musulmans — 23 C'est un champ de bataille sablonneux comme les arènes romaines, puisque Mansourah (ou Mansura) est situé dans les sables du delta du Nil.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE

Page 7: 1 Qui donne du secours. On dit plus communément: Notre-Dame du Bon Secours.

Introduction:

2 *dédier* offrir en hommage — 3 *le confesseur* prêtre qui entend les péchés de quelqu'un — 4 *la paroisse* Pfarrgemeinde

Texte:

1 *chétif, ve* faible, maladif — 2 *d'aventure* par hasard — 3 *un orphelin* enfant qui a perdu ses parents — 4 *les déshérités* m. die Enterbten — 5 Pour «guère». L's final est autorisé en poésie — 6 *accablé* niedergeschlagen — 7 = N'ont pas de santé — 8 *le terme* la date fixée pour le paiement du loyer; par extension le loyer lui-même — 9 Construction assez rare aujourd'hui, avec «de» + infinitif, pour exprimer un désir qui ne s'est pas réalisé ou dont la réalisation apparaît incertaine; *désirer* se construit normalement avec l'infinitif seul — 10 Tournure populaire qui exprime l'excès dans le malheur; c'est ainsi que s'exprimerait la pauvre femme.

L'ANNONCE FAITE À MARIE

Introduction:

Page 8: 1 *la version* Fassung — 2 *ensevelir* envelopper un mort dans un drap, enterrer — 3 *le décor* [dekɔ:r] cadre — 4 *la meule* tas de foin, de blé — 5 *se recueillir* rentrer en soi-même pour méditer sans se laisser distraire par le monde extérieur — 6 *retracer* rappeler

Texte:

1 *une échappée* petit espace libre par lequel on peut voir au loin — 2 *à perte de vue* aussi loin que la vue peut atteindre — 3 *que de fois* combien de fois.

Page 9: 4 Libérées d'une obligation, parce qu'elles ont accompli leur part de travail. (Anne Vercors a confié son domaine à son gendre, Jacques Hury) — 5 Le pain a ici une valeur de symbole: il représente la vie de l'âme en même temps que celle du corps. A l'acte I, avant de

partir en pèlerinage, Anne Vercors a partagé une dernière fois le pain avec ses enfants, comme pour communier avec eux — 6 *dire grâces* remercier Dieu — 7 Cette table desservie, c'est la vie qui va bientôt se terminer.

«Tu ne t'étonnes peut-être pas assez de vivre...»
(*Les Nouvelles Nourritures*)

ANDRÉ GIDE

(1869—1951)

André Gide a surtout sa place dans cette tradition des «moralistes» français qui a été si riche depuis Montaigne, et cependant toute une partie de son œuvre est authentiquement lyrique et sa langue est l'une des plus musicales de la littérature française — même si dans sa maturité elle est devenue plus dépouillée¹ et plus sèche. On ne peut donc pas ignorer cet aspect de Gide, bien qu'il soit resté à l'écart² des grands courants de la poésie contemporaine. On se bornera à le considérer ici comme poète, sans aborder³ le reste de son œuvre et de sa pensée. Né à Paris en 1869 dans une famille de la grande bourgeoisie protestante, Gide a eu la chance de pouvoir se consacrer aux lettres sans souci d'argent. Ami de Mallarmé et de Paul Valéry, il fait ses débuts dans la littérature par des œuvres d'inspiration symboliste, *les Cahiers*, puis *les Poésies d'André Valier* (1891—1892). Mais en 1893, à 24 ans, il commence à se libérer de l'éducation puritaine qu'il a reçue et s'embarque⁴ pour l'Afrique du Nord où il a la révélation de toutes les joies sensuelles. C'est après ce voyage capital, d'où il revient transformé, qu'il publie, en 1897, *les Nourritures terrestres*. Cette œuvre complexe, écrite sur un mode lyrique et passionné, est un manifeste en faveur d'une éthique nouvelle, mais c'est aussi — et c'est le seul aspect de l'œuvre que l'on retiendra ici — un poème qui célèbre avec ferveur la multiple splendeur du monde et qui exhorte⁵ à la joie. On retrouve par endroits⁶ la même exaltation lyrique dans *les Nouvelles Nourritures* parues en 1934 et d'où est extraite cette «chanson».

¹ *dépouillé*, e (style) sans ornement.

² *à l'écart* de loin de, hors de.

³ *aborder* en venir à parler de quelque chose.

⁴ *s'embarquer* monter dans un navire pour partir.

⁵ *exhorter* encourager avec insistance.

⁶ *par endroits* par-ci, par-là.

Texte :

Page 9: 1 *le pétale* Blumenblatt — 2 *poissé* gluant (= qui colle) — 3 *la liqueur* liquide sucré — 4 *furtif, ve* secret, de façon à échapper aux regards — 5 *craintif, ve* timide, sujet à la crainte.

PAUL VALÉRY

(1871 — 1945)

Né en 1871 d'un père corse et d'une mère italienne, Paul Valéry a passé sa jeunesse à Sète puis à Montpellier, sur les bords de cette Méditerranée dont les paysages, la lumière et l'héritage culturel ont marqué son esprit et son œuvre. Très jeune, il découvre la poésie symboliste et se lie d'amitié avec des écrivains, notamment Mallarmé et André Gide. Bientôt il commence lui-même à écrire des vers dans lesquels l'influence de ses maîtres reste souvent apparente. Mais brusquement, à 21 ans, il renonce, définitivement croit-il, à la création poétique et son silence en effet durera plus de vingt ans.

Après avoir terminé ses études de droit, il se fixe à Paris, entre d'abord comme rédacteur au Ministère de la Guerre, puis devient bientôt secrétaire particulier d'un grand homme d'affaire. Ces fonctions lui laissent de larges loisirs pour son travail personnel. C'est à la rigueur de la pensée abstraite qu'il s'exerce désormais : les mathématiques où il voit un «exercice de l'intellect» et surtout la méditation philosophique. Un peu comme Descartes, il s'efforce de faire table rase et d'élaborer une méthode pour rebâtir, en commençant par la base, tout l'édifice de la pensée.

C'est par un hasard qu'il revient à la poésie : André Gide lui ayant suggéré en 1912 de réunir en un volume ses vers de jeunesse (*Album de vers anciens*), il entreprend de les compléter par un dernier poème qui devient quatre années plus tard *La jeune Parque* (1917). Il a déjà 46 ans mais il a maintenant trouvé une voie absolument originale, celle d'une poésie savante, d'une forme stricte et pourtant musicale, presque classique parfois, qui traduit des idées plutôt que des sentiments à travers le symbolisme souvent difficile des images. Le succès du poème est aussitôt éclatant. Au cours des cinq années qui suivent, Valéry compose d'autres poèmes réunis sous le titre *Charmes* (1922). Avec ce recueil s'achève sa carrière poétique.

Valéry va maintenant compléter une œuvre en prose aussi importante et brillante que son œuvre poétique : des dialogues «platoniciens»

Page 11 : 1 Pindare, *Pythiques*, III, vers 109 et 110 : « N'aspire pas, ô mon âme, à la vie éternelle, mais épuise tout le champ du possible . . . » — 2 Image qui désigne la mer par temps calme et vue de haut. Les toits des régions méditerranéennes sont des toits de tuiles plats — 3 Bateaux de pêcheurs, au loin, dont les voiles blanches évoquent cette image d'oiseau — 4 Le cœur *palpite* quand il bat trop vite. Ici les vagues courtes de la Méditerranée font songer aux palpitations d'un être vivant — 5 Midi, l'heure qui divise le jour en deux parties égales et où le soleil, au plus haut point de sa course, semble immobile et parvenu à un point d'équilibre, symbolise l'harmonie et la toute-puissance de l'Être Divin — 6 Valéry lui-même nous explique ce qu'il faut entendre

Texte :

1 *sensoriel*, le qui se rapporte aux sens — 2 *un enchaînement* lien qui réunit les thèmes successifs.

Introduction :

LE CIMETIÈRE MARIN

1 Emploi rare du verbe *dire*, sans complètement avec le sens de parler — 2 Qu'on ne voit pas — 3 *nous partageons* nous jouissons (de ce fruit) — 4 *la fêerie* [feri] spectacle très beau, merveilleux, presque surnaturel — 5 C'est la lune qui est ce fruit de fêtes — 6 Rêveurs, poètes que l'opinion commune considère souvent comme *insensés*, privés de raison. L'éclatage un peu irréel de la lune favorise la rêverie poétique — 7 *la mousse* Moos.

Texte :

Page 10 : 1 *désenchanté* sans illusion.

Introduction :

LE BOIS AMICAL

1ère marin. Malgré le caractère difficile de sa poésie, et ses obscurités parfois, Paul Valéry a connu une gloire littéraire rare pour un poète. Chargé d'hommes, il était devenu vers la fin de sa vie une sorte de personnage officiel et, quand il mourut en 1945, la France lui fit des funérailles nationales avant de l'enterrer suivant sa volonté à Sète dans le Cimetière marin.

(*l'Âme et la Danse*, 1923 — *Eupalinos* 1923), des études littéraires, philosophiques ou quasi politiques (*Variété* 5 vol, 1924-44 — *Regards sur le monde actuel*, 1931).

par là: «J'entends par composition un ordre de choses visibles et la transformation lente de cet ordre qui constitue tout le spectacle d'une journée.» (*Inspirations méditerranéennes*) — 7 de au moyen de (*feux*) — Le soleil fait miroiter les vagues et la mer scintille de mille feux — 8 C'est le mouvement de la mer qui recommence sans cesse — 9 Ce paysage éblouissant et presque immobile représente pour le poète la perfection, l'éternité, le calme de l'Etre Suprême qui ne connaît ni désir, ni inquiétude (*le calme des dieux*). Pour Valéry, ce *long regard*, cette contemplation, est un repos, une *récompense*, après la pensée qui est effort, doute, inquiétude. Il a l'impression de participer à la parfaite sérénité de l'Etre absolu — 10 *éphémère* étymologiquement: qui ne dure qu'un jour; par extension, qui dure très peu de temps — 11 *Ferme, sacré*... se rapporte à ce lieu qui désigne le cimetière — 12 La chaleur brûlante du soleil semble un feu, bien que rien, aucune matière ne brûle — 13 les cyprès [*sipre*] — 14 *composé* de lumière — 15 Les cimetières français sont souvent, surtout dans le Midi, plantés de cyprès dont le feuillage est sombre et dont l'ombre est épaisse — 16 Les tombes sont presque toujours, en France, recouvertes d'une grande dalle de pierre qui est souvent en marbre. La pierre brûlante sous le soleil de midi paraît trembler dans l'air chaud qui monte — 17 Les ombres des morts — 18 Valéry compare la mer à un chien de berger, un chien *fidèle*, qui *dort* à côté du troupeau pour veiller *sur* lui au besoin et le troupeau, pour le poète, ce sont les tombes du cimetière et plus particulièrement celles de sa famille — 19 Les morts sont bien parce qu'ils participent à la sérénité de l'Etre parfait — 20 Tandis que le corps se fond dans la terre, la partie mystérieuse de l'homme, l'âme, disparaît comme si elle s'était desséchée, évaporée — 20 a *se dessécher* devenir sec, perdre la vie — 21 *Midi le juste*, Midi immobile, symbole d'absolu et d'éternité, représente l'Etre suprême qui, possédant toutes les perfections, se suffit à soi-même et jouit de sa propre perfection — 22 Le poète s'adresse directement à l'Etre suprême qui apparaît maintenant sous une forme concrète dans deux images qui expriment sa perfection absolue — 23 du verbe *être* — 24 L'Etre suprême se confond avec l'Univers — 25 L'homme vivant, représenté par le poète, est seul à changer dans un univers immuable et ce changement est *secret*, à peine sensible dans l'univers, parce que l'homme est infiniment petit et que ce changement se passe surtout dans l'âme.

Page 12: 26 contenir enfermer — Seul l'homme dans l'univers éprouve des *craintes* — 27 Le diamant évoque à la fois l'éclat du soleil

et la pureté de l'Être suprême. L'homme imparfait est dans l'univers comme le défaut du diamant — 28 Les ombres des morts qui sont dans la terre parmi les racines des arbres — 29 Les morts se perdent peu à peu dans le tout universel; entre l'agitation et les souffrances de l'Être pensant et l'immobilité de la mort, ils semblent avoir choisi, pris le parti, de rejoindre l'Être suprême dans son immobilité — 29 a *le parti* la décision — 30 C'est le lent travail de la mort que le poète évoque ici — 31 Cette absence a laissé une trace matérielle dans la terre — 32 une *argile* Ton, Lehm — 33 Les corps et les os — 34 Le corps, après avoir subi les transformations dues aux lois immuables de la nature, continue à vivre sous forme de fleurs — 35 Individuelles, personnelles — 36 la *larve* Ce terme désigne le premier stade de développement de nombreux animaux, en particulier des insectes (par exemple, la chenille est la larve du papillon). Sous le nom de larve le poète désigne plus largement tous les animaux qui vivent dans la terre — 37 *filer* sécréter un fil de soie (comme les araignées et les chenilles) — 38 où là où . . . c'est-à-dire dans les cavités où étaient les yeux — 39 une *survie* une forme de vie après la mort — 40 Une vie au delà de la mort qui n'aït pas les apparences trompeuses de la vie terrestre — 41 La mer et le soleil — 42 *quand serez* = quand *vous serez*. L'emploi du verbe sans pronom personnel est une tournure poétique archaïque — 43 Réduite à l'état de vapeur, c'est-à-dire séparée du corps et devenue purement immatérielle — 44 Le poète ne croit pas à cette vie future; tout passe, l'âme aussi bien que le corps — 45 De même qu'un vase de terre *poreux* laisse échapper l'eau très lentement, de même le corps laisse fuir l'âme peu à peu — 46 C'est l'attente, l'espoir d'une survie au delà de la mort — 47 Refusant la philosophie de l'immobilisme, le poète rejette en bloc ce que la spéculation éléate peut avoir de tentant — 48 C'est-à-dire le temps (formé d'instants *successifs*) par opposition à l'immobilité de ce qui est éternel — 49 C'est-à-dire cette attitude de l'homme qui pense.

Page 13: 50 Ce sont celles que le poète vient d'écrire — 51 *Ce toi tranquille* est un accusatif, complètement de *rompez*. L'image est la même qu'au premier vers du poème. Les vagues qui s'élèvent vont rompre le calme de la mer qui avait suggéré cette métaphore — 52 Le *foc* est une voile triangulaire à l'avant du bateau. Les voiles éparées sur la mer font songer à des oiseaux qui *picorent*, c'est-à-dire qui errent de ci, de là, à la recherche de leur nourriture.

VALÉRY LARBAUD

(1881—1957)

Valéry Larbaud est né en 1881 à Vichy. Une grande fortune lui a permis de mener, dans le luxe, une vie consacrée aux voyages, à l'étude et aux lettres. Jusqu'en 1935, il a parcouru l'Europe, s'attardant¹ volontiers en Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne. C'est en 1908 que parurent les seuls poèmes qu'il ait publiés, sous le titre *Poèmes pour un riche amateur*. Ils devaient devenir en 1913 *Les poésies de A. O. Barnabooth*. Barnabooth est un personnage fictif², un jeune milliardaire américain auquel l'auteur attribue ces poèmes et un journal. Valéry Larbaud a publié d'autre part des romans et des nouvelles. A partir de 1930, il s'est consacré à la critique littéraire et surtout à des traductions d'œuvres anglaises ou espagnoles. Frappé de paralysie³ en 1935 et ayant désormais perdu la parole, il consacra ses dernières années à rédiger son journal et mourut en 1957.

Valéry Larbaud a donné au thème romantique du voyage le rythme de la vie moderne. Par là sa poésie est très caractéristique du XX^e siècle naissant, de son optimisme, de son émerveillement⁴ devant le développement des techniques et les progrès de la vitesse qui raccourcit les distances, rapproche les villes, les pays et les civilisations. Mais en même temps, derrière la ferveur⁵, on y sent parfois apparaître le désenchantement⁶ et la lassitude d'un homme blasé⁷.

ODE

Texte :

Page 13: 1 *une allure* façon d'aller, vitesse — 2 *le glissement* action de glisser (= de se déplacer sur une surface polie); se dit seulement en parlant des choses; par contre une personne fait une *glissade* — 3 *bruire* faire entendre un bruit confus — 4 *le couloir* Durchgang — 5 *laquer* couvrir de laque (Lack) — 6 *le loquet* Klinke — 7 *chantonner* (diminutif de chanter) chanter à mi-voix, à voix basse — 8 *Le Nord-Express* reliait Paris à la Russie via Cologne et Berlin. A Berlin, il se subdivisait

¹ *s'attarder* séjourner.

² *fictif*, ve imaginaire.

³ *la paralysie* Lähmung.

⁴ *un émerveillement* vive admiration.

⁵ *la ferveur* ardeur, enthousiasme.

⁶ *le désenchantement* désillusion, déception.

⁷ *blasé*, e indifférent même au plaisir parce qu'on en a abusé.

en deux branches, l'une allant vers Varsovie et Moscou, l'autre vers Königsberg et Saint-Petersbourg, en passant par Wirballen — où l'on changeait de train à cause de l'écartement plus large des voies russes — et par Pskow (ou Pleskau) — 9 *crû, e* non travaillée — 10 *la cantatrice* chanteuse de talent qui interprète des airs d'opéra — 11 Dans l'Italie antique, le Samnium était la région montagneuse qui s'étendait en arrière de la Campanie; il s'agit donc de la partie des Apennins qui s'étend au nord et à l'est de Naples — 12 *L'Orient-Express* reliait Paris à Constantinople par Munich, Vienne, Budapest, Belgrade et Sofia. *Le Sud-Brenner-Bahn*, ou plus exactement «Nord-Süd-Brenner-Express» suivait le trajet: Berlin, Munich, Innsbruck, Vérone, Milan, Gènes, Nice et Cannes — 13 *la chantrelle* corde du violon qui a le son le plus haut.

Page 14: 17 *indiscible* inexprimable, qui ne peut s'exprimer.

«Foule, ton âme entière

est debout dans mon corps . . .»
(*Ode à la Foule*)

JULES ROMAINS

(1885)

Jules Romains, de son vrai nom Louis Farigoule, est né en 1885 dans la région de la Haute-Loire mais il a passé toute son enfance à Paris où son père était instituteur. Après de brillantes études, il entre en 1905 à l'Ecole Normale Supérieure¹ et poursuit des études de philosophie. Il est reçu à l'agrégation² en 1909 et enseigne dans divers lycées avant de se consacrer entièrement à une carrière littéraire longue et féconde³ qui devait le conduire à l'Académie française⁴ en 1946.

Il est si célèbre comme romancier (*les Hommes de bonne volonté*, 27 volumes parus de 1932 à 1946) et comme auteur dramatique, que l'on oublie parfois qu'il est aussi poète. Il n'avait que 18 ans quand il écrivit les premiers poèmes de *la Vie unanime*. Très vite il est parvenu à une forme de poésie originale et s'en est fait en même temps le théo-

1 *Ecole Normale Supérieure* Ecole nationale d'enseignement supérieur à Paris, où des jeunes gens choisis par un concours très difficile se préparent à devenir professeurs (lettres ou sciences) de l'enseignement secondaire ou supérieur. 2 *agrégation* (f) un des concours de recrutement des professeurs; les concurrents reçus sont admis par priorité à enseigner dans les classes de l'enseignement secondaire ou supérieur. 3 *fécond, e* qui produit beaucoup. 4 *L'Académie française* fondée en 1635, groupe 40 membres qui se recrutent parmi les écrivains et les personnalités les plus remarquables de France.

ricien. L'objet de la poésie, ce n'est plus le moi du poète mais l'être collectif, l'âme inconsciente des groupes humains, d'où le nom d'Unanimité donné à cette école dont Jules Romains a été le maître incontesté⁵. Le sujet choisi peut être aussi bien un groupe restreint comme une caserne ou un pensionnat de jeunes filles en promenade, que l'Europe ou le monde. A l'inverse⁶ des romantiques, Jules Romains est ainsi tout naturellement le poète des villes et du monde moderne. Son élément, c'est la foule, la rue, l'animation des cités et surtout Paris.

Depuis *la Vie unanime* (1908), Jules Romains n'a pas cessé de jalonner⁷ sa carrière de recueils poétiques; ce sont notamment: *Europe* (1916), *Amour couleur de Paris* (1921), *l'Homme blanc* (1937), *Pierres levées* (1948). Cette œuvre occupe une place originale dans la poésie du XX^e siècle. Quand elle évite l'écueil de la rhétorique, elle a le rare mérite d'allier⁸ l'émotion lyrique à une intelligence très pénétrante du monde contemporain.

EUROPE

Texte:

Page 14: 1 Les nombreux jours de paix que l'auteur va rappeler. Le terme d'assemblée a quelque chose de solennel, comme si ces jours s'étaient réunis pour témoigner de l'existence pacifique de l'Europe — 2 un pennon petit drapeau du temps de la chevalerie — 3 Les bateaux arborent souvent des pavillons triangulaires, comme les pennons que les chevaliers du moyen âge portaient au bout de leur lance — 3a arborer étaler, faire voir — 3b un pavillon drapeau indiquant la nation à laquelle appartient le navire — 4 darder lancer une arme de jet; par analogie l'abeille darde son aiguillon, le serpent darde sa langue. Ici ces pavillons effilés et pointus sont comparés à des langues de serpent — 4a effilé, e allongé et terminé en pointe — 5 charrier emporter dans son cours (en parlant d'une rivière) — 6 une épave débris qui subsistent après un naufrage ou une destruction quelconque. Le poète croit déjà ses espoirs réalisés; il lui semble que le Rhin entraîne victorieusement tout ce qui reste des frontières qui vont devenir inutiles et ne seront plus que des épaves du passé — 7 Ce pont de bateaux a été remplacé par un pont suspendu construit en 1913—1914 — 8 criard, e qui fait un

⁵ incontesté, e admis par tout le monde.

⁶ à l'inverse de au contraire de, à l'opposé de.

⁷ jalonner marquer à intervalles plus ou moins réguliers.

⁸ allier joindre.

bruit aigu, pénible à entendre — 9 *un ais* [e] planche de bois — 10 *clapotant, e/ clapoteux*, se désigne le bruit léger des petites vagues qui viennent battre contre la rive ou un autre obstacle — 11 Le pont de la Tour de Londres qui s'ouvre en deux parties pour laisser passer les navires. Les deux moitiés du pont dressées vers le ciel semblent le supplier comme des bras levés. *Page 15*: 12 Les peuples en guerre et surtout leurs dirigeants — 13 Mot imaginé par le poète: dont la force est telle qu'elle serait capable de briser la pierre — 14 *avoir beau faire quelque chose* faire quelque chose en vain — 15 *garant*, e responsable.

GUILLAUME APOLLINAIRE (1880—1918)

Guillaume Apollinaire, de son vrai nom Wilhelm Apollinaris de Kostrowitzky, est né à Rome en 1880. Sa mère était la fille d'une Italienne et d'un noble lithuanien qui avait dû fuir la Pologne et qui s'était réfugié à Rome. Son père était officier et issu d'une famille patricienne italienne. Mais, enfant naturel¹, Guillaume Apollinaire ne l'a presque pas connu et a été élevé par sa mère qui menait une vie aventureuse et avait la passion du jeu. Il était tout jeune encore quand elle quitta Rome pour Monaco, puis Nice et Cannes où il termina ses études secondaires. Il avait déjà fait d'immenses lectures et commencé à écrire.

Vers 1899 il vient, avec sa mère, se fixer à Paris et doit accepter pour gagner sa vie de modestes emplois de bureau. Puis il part pour l'Allemagne où, pendant un an, de 1901 à 1902, il sera précepteur² de la fille de la vicomtesse³ de Millau-Holsterhoff, suivant la famille tantôt dans sa villa de Honnet sur les bords du Rhin, tantôt dans sa maison de Bengerscheid près de Oberpleis dans les Siebengebirge. La Rhénanie devait développer chez Apollinaire un certain romantisme nordique et prendre une grande place dans sa poésie. Ce séjour devait aussi marquer profondément sa vie sentimentale; il y connut, avec la gouvernante anglaise de son élève, son premier amour malheureux.

En 1902 il est de retour à Paris et mène dès lors une vie de bohème dans les milieux artistiques et littéraires d'avant-garde. Il anime de nombreuses revues littéraires, collabore à divers journaux et surtout

¹ *un enfant naturel* enfant né en dehors du mariage.
² *le précepteur* maître chargé de l'éducation d'un seul élève.
³ *la vicomtesse* féminin de *vicomte* (C'est un noble inférieur au comte, supérieur au baron).

fréquente assidûment les cafés littéraires alors très en vogue⁴ et les bibliothèques. Il se lie d'amitié avec des poètes, Max Jacob notamment, et avec des peintres, en particulier Picasso. Avec lui il participe aux débuts du cubisme car il est critique d'art autant que poète. C'est dans ce milieu d'artistes qu'il rencontre Marie Laurencin, peintre elle-même, avec qui il aura une longue liaison jusqu'en 1912. En 1913 paraît son premier recueil de poésie, *Alcools*, qui le rend aussitôt célèbre.

Il s'engage dans l'armée française en 1914 et en 1916 il est blessé à la tête par un éclat d'obus⁵. Mais il n'a pas interrompu son activité littéraire: en 1917 il publie son deuxième recueil poétique, intitulé *Calligrammes*. Atteint par l'épidémie de grippe espagnole⁶, il meurt en 1918, quelques mois après son mariage.

Apollinaire occupe une place de transition dans la poésie française. Il appartient encore à la tradition du 19^{ème} siècle; jusqu'en 1912 sa versification⁷ reste en général régulière et sa poésie, tour à tour⁸ élégiaque ou fantaisiste, rappelle souvent, malgré sa nuance originale, celle de Verlaine, Nerval ou Laforgue. Mais en même temps il est le précurseur des tendances nouvelles; il a libéré le vers de la prosodie traditionnelle et s'est livré aux expériences poétiques les plus hardies: dislocation⁹ du développement, audace des métaphores elliptiques¹⁰, intrusion¹¹ dans la poésie de réalités banales et prosaïques, de conversations décousues¹², de monologues intérieurs; tout cela annonce le surréalisme et les mouvements poétiques qui en sont issus.

NUIT RHÉNANE

Introduction:

Page 15: 1 le batelier celui qui conduit un bateau — 2 la coupe endroit où la voix marque un temps d'arrêt dans un vers.

⁴ en vogue à la mode.

⁵ un éclat d'obus [oby] Granatsplitter.

⁶ La grippe — dite espagnole — de 1918 fut une épidémie très meurtrière.

^{6a} meurtrier, ère qui a fait beaucoup de morts.

⁷ la versification métrique.

⁸ tour à tour alternativement.

⁹ la dislocation disloquer le développement, c'est rompre la continuité, l'ordre logique du développement.

¹⁰ elliptique tour qui ne contient pas tous les mots que l'on attend normalement sans que l'intelligence de la métaphore en souffre.

¹¹ une intrusion das Eindringen.

¹² décousu désordonné, sans liaison.

Page 17 : 4 *pétiller* brûler en produisant des étincelles et de petits éclatements secs — 5 *une étincelle* Funke — 6 *dorer* donner une couleur d'or — 7 *Nissard* Nigois = habitant de Nice, *Mentonnasque* habitant de Menton, petite ville de la Côte d'Azur à la frontière italienne, *Turbasque* habitant de la Turbie, petite ville au-dessus de Monaco. Les trois mots ont été empruntés au provençal et ont des sonorités comiques — 8 *le poukje* Krake, Tintench — 9 Dans l'église primitive, le poisson a été pris comme symbole du Christ et à l'époque des persécutions l'image du poisson a servi aux premiers chrétiens de signe de ralliement secret — 10 Apollinaire avait fait un séjour à Prague en 1902;

religieuses, couvent.
2 *le goster* Kehle — 3 *le monastère* maison habitée par des religieux ou des
La forme *vous*; parfois enfin il s'exprime à la première personne —
Le poète s'adresse à lui-même, tantôt sous la forme *tu*, tantôt sous

Texte :

1 *à dessein* exprès — 2 *la prosodie* ensemble des règles concernant la construction du vers — 3 *un éclairage* point de vue — 4 *la commémoration* cérémonie qui rappelle le souvenir d'un événement important; par extension, toute façon un peu solennelle de rappeler un souvenir — 5 *les brèves* : petits morceaux détachés de l'ensemble — 6 *la fortification* ouvrage qui sert à la défense d'une ville, d'un pays — 7 *un abri* endroit où l'on est protégé des intempéries (pluie, froid, etc) — 8 *de fortune* improvisé avec les éléments qu'on a pu trouver et destiné à répondre à un besoin immédiat — 9 *en marge de la société* à l'écart de la société.

Introduction :

ZONE

(Zopf) — 5 *repliées* ramenées sur elles-mêmes une ou plusieurs fois.
Page 16 : 6 Expression créée par Apollinaire. Le râle est le bruit rauque que fait la respiration de quelqu'un qui respire avec peine comme un blessé ou un mourant. *À en râle-mourir* jusqu'au point de prendre des accents rauques comme ceux d'un mourant — 7 *incanter* vient du latin «incantare» = prononcer des formules magiques. C'est un mot d'un emploi très rare en français; il signifie : donner un charme magique à...

Texte :
Le mot est ici employé dans le sens de «tremblant». C'est la lumière qui joue dans la transparence du vin et qui évoque une flamme — 2 *ordre* drehen — 3 *que* afin que — 4 *la natte* cheveux tressés ensemble

l'auberge «Au Puits d'Or» dans laquelle il s'arrêta existe toujours — 11 Probablement le conte intitulé *le Passant de Prague* qui a été inspiré par ce voyage — 12 *la cétoïne* insecte vert à reflets dorés qui vit sur les fleurs (Blatthornkäfer) — 13 *une agate* Achat — 14 Les murs de la chapelle Saint Venceslas, dans la cathédrale Saint Vit à Prague, sont ornés de pierres précieuses et notamment d'agates et d'améthystes. C'est dans les veinures de couleurs variées d'une agate qu'Apollinaire a cru reconnaître son visage; il semble avoir vu là un présage fâcheux, car il était parfois étrangement superstitieux — 14a *les veinures* f. veines dans la pierre ou le bois — 15 C'est l'horloge de la synagogue de Prague dont le cadran porte les chiffres hébreux et dont les aiguilles vont en sens inverse parce que l'hébreu se lit de droite à gauche. Cette même horloge a inspiré Cendrars (Cf. p. 22, note 20) — 16 Colline de Prague, sur la rive gauche de la Moldau, où se trouvent l'ancien Château royal et la cathédrale Saint Vit — 17 *la pastèque* Wassermelone. Les pastèques sont de très gros fruits qui pèsent souvent plusieurs kilos et dont la chair pleine d'eau est très rafraîchissante. Dans les régions méditerranéennes, on en vend sur les marchés en plein air et souvent les gens du peuple les mangent dans la rue pour se désaltérer. Les pastèques font ainsi partie du pittoresque des pays du midi — 18 Souvenir de son séjour en Rhénanie en 1901-1902 — 19 *le néflier* Mistelstrauch — 20 *Cubicula locanda* chambres à louer — 21 En 1911, Apollinaire avait été accusé, ainsi que Picasso, de détenir des statuettes phéniciennes dérobées au Musée du Louvre par un de leurs amis communs et il avait même été soupçonné du vol de la «Joconde». Il était resté plusieurs jours en prison avant d'être reconnu innocent et libéré.

Page 18: 22 *allaiter* nourrir un enfant de son lait — 23 *la gare Saint-Lazare* est l'une des grandes gares de Paris — 24 *les rois-mages* les Mages (astrologues) sont venus adorer Jésus enfant; l'église fête cet événement le 6 janvier (épiphanie) — 25 *un édredon* couvre-pied rempli de plumes — 26 Dans les cafés populaires, en France, on boit souvent debout devant le comptoir. Ce comptoir était autrefois recouvert de zinc et s'appelait familièrement *le zinc* — 27 *crapuleux*, se fréquenté par une clientèle très populaire et malhonnête — 28 Pour «mestive», féminin de «mestif», ancienne forme aujourd'hui inusitée de «métis» — féminin «métisse» — 29 Ces vers ont peut-être suggéré le titre du recueil qui devait d'abord s'intituler *Eau-de-vie* et qui a finalement paru sous le titre *Alcools* — 30 En bordure du Bois de Boulogne, *Auteuil* est un quartier de l'Ouest de Paris, où habitait alors le poète — 31 Apollinaire s'était intéressé,

Quand on parle de Cendrars, il n'est pas facile de distinguer les faits de la légende qu'il a lui-même créée. Il s'appelait Frédéric Sausser et il est né en 1887, à La Chaux-de-Fonds, en Suisse d'où sa famille était originaire.

(1887—1961)

BLAISE CENDRARS

(*Entrétiens avec M. Manoll*)

« On a autre chose à faire dans la vie que d'écrire des livres »

1 Les souvenirs jaillissent . . . — 2 *Georges Braque*, né en 1882, peintre qui fut, avec Picasso, l'un des promoteurs du cubisme — 3 *Max Jacob*, voir p. 71 — 4 *André Derain* (1880—1954), peintre qui fit partie, notamment avec Matisse, Vlaminck, Dufy, etc . . . , du groupe des fauves — 5 *Maurice Raynal*, critique d'art — 6 *André Billy*, né en 1882, romancier et critique littéraire, auteur d'un ouvrage sur Apollinaire dont il fut l'ami — 7 *René Daltze*, pseudonyme de René Dupuis, ami d'enfance du poète, tué à la guerre en 1917. Les *Calligrammes* lui sont dédiés — 8 Verbe créé par Apollinaire à partir de « mélancolie » et qui signifie ici : se teintent de tristesse — 9 *Cremnitz*, poète aujourd'hui tombé dans l'oubli — 10 Parce qu'il est le symbole de la gloire et en particulier de la gloire militaire.

Texte :

Page 19 : 1 la mystification mystifier quelqu'un, c'est se moquer de lui, en lui faisant croire quelque chose qui n'est pas vrai ou en lui faisant prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie — 2 *poignarder* blesser, tuer avec un poignard (Dolch).

Introduction :

LE JET D'EAU

avec Picasso, à l'art primitif et en particulier à l'art nègre — 32 Dans une première version du poème, Apollinaire avait écrit : « Ils sont des Chrétiens d'une autre forme et d'une autre croyance — Ce sont les Chrétiens inférieurs . . . etc ». Ces fétiches répondent donc comme le Christ à un besoin d'espérance religieuse ; mais chez des peuples peu évolués, l'espérance reste *obscur* et les fétiches grossiers représentent une religion *inférieure* — 33 Le poète avait d'abord écrit : « Soleil levant cou tranché ». Il travaillait ainsi continuellement ses poèmes, corrigeant souvent le premier jet.

Grand voyageur et cosmopolite comme Valéry Larbaud, il ne parcourt pas le monde dans le luxe comme lui, mais comme un aventurier, prêt à affronter¹ tous les risques, à faire tous les métiers, curieux de toutes les expériences.

Il n'a guère que 16 ans, semble-t-il, quand il s'enfuit du domicile familial à Neuchâtel; il rencontre à Munich un extraordinaire trafiquant² polonais (Rogovine) qui recherche, à travers toute l'Asie, des bijoux de valeur et des objets d'art anciens, en échange desquels il offre une pacotille³ diverse (montres, phonographes, etc . . .). Devenu bientôt son associé, Cendrars le suit pendant des années en Russie, en Sibérie, en Chine, en Perse, aux Indes . . . Il gagne des fortunes et les perd aussitôt. En 1907, il s'installe quelque temps à Paris. Au cours des années suivantes, on le trouve tour à tour à Londres, jongleur dans un music-hall⁴, en Russie à nouveau, aux Etats-Unis, au Canada où il est conducteur de tracteurs . . . En 1910, il est chargé de convoyer⁵ des émigrants entre l'Europe orientale et les Etats-Unis.

Ces aventures sont coupées de séjours fréquents à Paris où il se lie avec des écrivains, notamment avec Apollinaire, des peintres (Delaunay, Chagal, Modigliani, Picasso) et des musiciens (Strawinsky, Honneger). A Paris ou au hasard de ses voyages, il fréquente aussi les bibliothèques. De ces aventures et de ces fréquentations vont naître une œuvre littéraire. En 1912, il publie les *Pâques à New-York*, son premier grand poème, suivi en 1913 de *La Prose du Transsibérien et de la Petite Jeanne de France*.

Après la guerre, où il perd un bras, il se consacre au cinéma, tourne un documentaire⁶ sur la vie des éléphants, puis reprend ses voyages autour du monde, notamment en Amérique du Sud, où il fait plusieurs expéditions dans la forêt vierge brésilienne.

En même temps il ne cesse d'écrire une œuvre qui, dans des genres très divers, est le reflet de sa vie: des poèmes, *Le Panama ou les aventures de mes sept oncles* (1918) — *Dix-neuf poèmes élastiques* (1919) —

¹ affronter braver, s'exposer à.

² le trafiquant celui qui fait trafic (commerce) de marchandises avec des risques et des bénéfices exceptionnels.

³ la pacotille marchandises diverses et de qualité inférieure.

⁴ le music-hall [myziko:l, mju-zi-ko:l] on y donne des spectacles variés accompagnés de chants et de danses.

⁵ convoyer escorter un groupe de personnes ou de véhicules.

⁶ le documentaire film destiné à diffuser des connaissances, par opposition au film d'imagination.

1 *Madame Bovary* héroïne principale, et titre, d'un roman de Flaubert (1857). Elle personnifie un type de femme romanesque qui s'évade de sa vie réelle en se créant une personnalité imaginative; ses prétentions intellectuelles et artistiques expliquent l'importance du piano dans sa vie; mais elle ne jouait pas les sonates de Beethoven qui étaient encore peu connues — 2 Image qui évoque le monde merveilleux dans lequel s'est déroulée son enfance — 3 *faire l'école buissonnière* se promener au lieu d'aller à l'école — 4 Ou Timbuktu, ville située sur le Niger aux confins du Sahara et du Soudan; évidemment aucune voie ferrée n'y passe — 4 a *les confins* (m) région frontalière — 5 Sur les champs de course d'*Auteuil* et de *Longchamp* ont lieu les plus grandes courses de chevaux de Paris — 6 *la Patagonie* plateaux du sud de l'Argentine, à peu près désertiques — 7 *Oufa* ville de Russie au pied de l'Oural. Il s'agit probablement d'un épisode de la révolution de 1905 qui secoua toute la Russie — 8 *Grodno* ville russe sur le Niemen — 9 A cause du changement d'heure au passage d'un fuseau horaire à un autre — 9 a *le fuseau horaire Zeitzone* — 10 *le bourdon* grosse cloche. —

Page 22: 11 *aigrelet*, le au son un peu aigre (aigu et peu agréable) — 12 Episode des guerres de religion entre catholiques et protestants. Le jour de *la Saint-Barthélemy*, dans la nuit du 23 au 24 août 1572, les protestants français furent massacrés en grand nombre — 13 *rouillé*, e recouverts de vert-de-gris, mais sous le terme de rouille, le poète a

Texte:

Page 21: 4 *heurté*, e irrégulier avec des contrastes brusques.

2 *le tracé ligne* — 3 *immaculé*, e pur, sans péché.

Page 20: 1 *le dépliant* carte, prospectus qu'il faut déplier pour le lire —

Introduction:

LA PROSE DU TRANSSIBÉRIEN ET DE LA PETITE JEANNE DE FRANCE

Kodak (1924) — *Feuilles de route* (1924) — *Au cœur du Monde* (1944); des romans, *L'Or* (1925) — *Moravagine* (1926) — *Dan Yack* (1929); une anthropologie nègre (1921); des reportages et des souvenirs: *L'Homme foudroyé* (1945) — *Bourlinguer* (1948). Par ses audaces, par la surprise qu'il a provoquée, Blaise Cendrars a exercé une influence peut-être peu connue mais décisive sur l'évolution de la poésie contemporaine et en particulier sur Apollinaire.

probablement voulu désigner de façon moins précise la patine du temps qui s'est déposée sur les cloches — 13 a *le vert-de-gris* de couleur verdâtre, recouvre les objets en cuivre ou en bronze, de même que la rouille recouvre le fer au contact de l'air — 14 *Bruges* port très actif au moyen âge, devenu ville *morte* par suite de l'ensablement de l'estuaire. Comme beaucoup de ville flamandes, Bruges possède d'anciens *carillons*, jeux de cloches (environs 80) de différents tons qui jouent des airs — 14 a *un ensablement* apport de sable amené par les eaux — 14 b *un estuaire* large embouchure d'un fleuve dans la mer — 15 La Central Library où Cendrars passait ses journées au printemps 1912, peu de temps avant d'écrire les *Pâques à New-York* — 16 *la campane* (vx) cloche — 17 *tonner* faire entendre un bruit de tonnerre — 18 *la plaque tournante* disque mobile (Drehscheibe) — 19 *grasseyer* parler avec un défaut de prononciation, en prononçant l'r de la gorge — 20 Voir Apollinaire, *Zone*, p. 67, note 15 — 21 *le temps* division de la mesure musicale (Takt) — 22 *en sourdine* (la sourdine = Schalldämpfer) avec un bruit étouffé, affaibli — 23 *Maeterlinck* poète et dramaturge belge de langue française (1862—1949) — 24 *chaleureux*, se chaud au sens figuré, animé, plein de vie — 25 *le tison* morceau de bois à demi brûlé — 26 Paris est un centre d'animation et de vie intense qui rayonne comme un foyer; les rues qui répandent cette animation, cette chaleur, rappellent à Cendrars les tisons entrecroisés d'un feu de bois — 27 Plusieurs éditeurs français (Mercure de France etc ...) présentaient leurs ouvrages sous une couverture jaune — 28 La colline de Montmartre à Paris — 29 *beugler* faire entendre des beuglements (cris du taureau, du bœuf et de la vache); ici au sens figuré. Quelques années auparavant (en 1906), les omnibus à chevaux avaient été remplacés par des autobus à moteur. Ces nouvelles divinités du monde moderne sont comparées aux anciens dieux de l'Orient qui étaient souvent représentés (notamment le Baal des Phéniciens) sous la forme de taureaux.

Page 23: 30 le débarcadère quai d'une gare pour le débarquement des marchandises et des voyageurs.

MAX JACOB

(1876—1944)

Max Jacob est né en 1876 à Quimper en Bretagne. Arrivé à Paris en 1901, il fit vite partie de la bohème littéraire et artistique de Montmartre. Il fut l'ami d'Apollinaire et de Picasso. En 1909, il vit le Christ vêtu d'une robe jaune apparaître sur le mur de sa chambre et cette apparition

entraîna sa conversion au catholicisme; il se retira auprès de l'Abbaye bénédictine de Saint-Benoît-sur-Loire, une première fois en 1921 puis à nouveau et cette fois définitivement en 1936. Dès lors il se consacra aux exercices de piété et ne pratiqua plus que la poésie mystique et la littérature d'édification¹. En 1944 il fut arrêté par la Gestapo, car il était juif, et mourut peu après au camp de concentration de Drancy près de Paris.

L'œuvre de Max Jacob — ou plutôt ce que nous en connaissons, car la majeure partie est encore inédite — est très diverse de ton et de genre; elle va de la fantaisie cocassee² et burlesque au mysticisme et comprend aussi bien des poèmes, *Les œuvres burlesques et mystiques de Frère Matorel* (1912), *Le laboratoire central* (1921), *Sacrifice impérial* (1929), *Ballades* (1938), *Poèmes de Morven le Gaélique* (posthume 1950), ou des poèmes en prose, *Le corne à des* (1917), que des essais et des romans ou des méditations religieuses.

LUEURS DANS LES TÉNÉBREES

Texte:

Page 23: 1 Inversion: «Que n'ai-je la puissance de vous chanter...?»
 Que pronom interrogatif neutre employé ici adverbiallement dans le sens de «pourquoi» — 2 C'est toujours à lui-même que s'adresse Max Jacob — 3 Complément de moyen: «par le bruit de la mer» — 4 *pro-pice* favorable, qui convient — 5 La hache entourée de verges que portaient, dans l'ancienne Rome, les licteurs qui précédaient le général victorieux, dans la cérémonie du triomphe — 5a *la verge* baguette longue et flexible — 6 *Kabbale* ou *cabale* doctrine théologique et philosophique des hébreux fondée sur une interprétation symbolique de la Bible et qui a beaucoup d'analogies avec la philosophie platonicienne — 7 *glauque* d'un vert qui tire sur le bleu — 8 *la lande* vaste étendue de terrain pauvre et inculte — 9 *la crinière* longs crins (Mâhne) du cou du cheval et de divers animaux — 10 *moussu*, e couvert de mousse (Moos) — 11 *reculer* s'éloigner, disparaitre peu à peu.

Page 24: 12 *rustre* étymologiquement, campagnard; par extension, grossier, sans finesse — 13 qui relève, recourbe des virgules; donc qui les pose avec soin, qui s'attache aux détails sans importance de la langue — 14 *l'homme de naufrage* l'homme tel que le passe l'a forme.

¹ la littérature d'édification littéraire destinée à inspirer des sentiments de piété.

² cocasse comique par son imprévu et sa bizarrerie.

CHAPEAU

Introduction :

- 1 *le calembour* jeu de mots provenant d'une similitude de sons —
- 2 *loufoque* d'une bizarrerie un peu folle.

Texte :

- 1 *un ivrogne* quelqu'un qui a l'habitude de boire trop d'alcool au point d'être ivre.

«N'écrivant pas pour des spécialistes
du mystère, j'ai toujours souffert
quand une personne sensible ne comprenait
pas un de mes poèmes.»
(*En songeant à un art poétique*)

JULES SUPERVIELLE

(1884—1960)

Comme Valéry Larbaud, comme Gide, Jules Supervielle était assez riche pour se consacrer entièrement à la littérature sans aucun souci matériel. Il est né en 1884 à Montevideo (Uruguay) où son père et sa mère, tous deux d'origine française, avaient émigré pour fonder une banque. Ils moururent peu de temps après la naissance de l'enfant qui fut élevé par son oncle et sa tante. Il passa sa première enfance à Montevideo mais il fit ses études à Paris dans un lycée puis à la Sorbonne où il obtint une licence d'espagnol. Dès lors il partagea sa vie entre Paris et l'Amérique du Sud ; il avait d'ailleurs la double nationalité française et uruguayenne. Il est mort en 1960 au terme d'une vie tranquille.

Supervielle a longtemps cherché sa voie, et ses premiers recueils (notamment *Poèmes de l'humour triste*, 1919) sont encore très proches de l'Ecole fantaisiste ou de l'Unanimisme. Puis il se lie avec Gide, Valéry, Michaux et peu à peu son originalité s'affirme. Il publie successivement : *Débarcadère*, 1922 — *Gravitations*, 1925 — *le Forçat innocent*, 1930 — *Oublieuse mémoire*, 1949 — *le Corps tragique*, 1959. A cette œuvre poétique, il faut ajouter quelques romans, des contes et des fantaisies théâtrales.

Admirateur des classiques et des romantiques, Supervielle confesse qu'il a été «long à venir à la poésie moderne» et qu'il a voulu être «un réconciliateur des poésies ancienne et moderne» (*En songeant à un art poétique*). Par la forme, sa poésie est en effet souvent très traditionnelle.

Mais c'est plus encore par son souci de mesure et de clarté qu'il mérite le nom de classique. « Il y a certes une part de délire dans toute création poétique mais ce délire doit être décanter¹, écrit-il, ... Pour moi ce n'est qu'à force de simplicité et de transparence que je parviens à aborder mes secrets essentiels et à décanter ma poésie profonde » (Ibid.). Mais derrière cette simplicité et cette transparence, sa poésie prend souvent une profondeur métaphysique; plutôt que des confidences personnelles, elle apporte une méditation sur la condition humaine et une vision du monde originale. Par la Supervielle est proche de Rainer Maria Rilke à qui le liait une amitié et une admiration réciproque².

LOURDE

Texte :

Page 25 : *I saigner* perdre du sang — 2 Ce poème a été écrit pendant la deuxième guerre mondiale et a paru dans un recueil intitulé *1939 — 1945* dans lequel Supervielle a rassemblé toute sa production de guerre.

OUBLIEUSE MÉMOIRE

Texte :

I drainer recueillir, pour les évacuer, les eaux qui imprègnent un terrain. De même le travail de la mémoire fait apparaître au jour des souvenirs qui étaient profondément enfouis en nous — 2 *sourd* se dit d'un bruit étouffé et par analogie d'une couleur sans éclat. Dans le domaine (dans les *contrées*) de la mémoire, les souvenirs vagues et incertains ont perdu leur éclat — 3 On sous-entend : est-ce donc la « vin que ... » — 4 *confier à quelqu'un* remettre aux soins, à la garde de quelqu'un — 5 En poésie, pour les besoins du vers, « encore » peut s'écrire *encor* — 6 *Datif*, complètement d'intérêt — 7 *Forme elliptique* = (Que cela) soit. Elle exprime l'accord avec une nuance de regret — 8 *les re-présente cet air ... et ces chères personnes* — 9 *Inversion* du sujet : Que ta lumière et tes mains modelent mes jours. Subjonctif avec valeur d'impératif — 10 Sans que je le veuille et que j'y prenne part; sans que j'en aie conscience — 11 La mémoire conserve le souvenir de l'heure présente pour la faire revivre plus tard.

Page 26 : 12 Le domaine du souvenir où tout est incertain, comme la vision brouillée que donne le vertige — 12 a *brouillé*, e trouble et confus.

¹ *décanter* verser un liquide qui a fait un dépôt, d'un vase dans un autre; au sens figuré : purifier.

² *réciprocque* mutuel.

— 13 *la tige* Stiel — 14 *bouleverser* mettre dans un désordre complet — 15 *émerveiller* étonner et faire naître une vive admiration — 16 *désordonné, e* dérégulé.

LE REGRET DE LA TERRE

Texte:

1 *la ramille* (diminutif de rameau) très petite branche — 2 *le cheval coureur* le cheval qui court — 3 *alentour* aux environs — 4 *le caillou* Kieselstein.

FRANCIS CARCO

(1886—1958)

Francis Carco, de son vrai nom François Carcopino-Tusoli, né en 1886 à Nouméa (Nouvelle Calédonie) où son père était fonctionnaire, rentre en France encore enfant et habite successivement diverses villes de province. Il ne vient à Paris qu'en 1910, après son service militaire. Il se lie avec de jeunes poètes et fonde avec eux le groupe des «Fantaisistes». Son ami Tristan Derème définit la fantaisie «une manière de douce indépendance ... non pas une indépendance qui veuille tout démolir pour tout reconstruire ... mais un souci agréable de liberté spirituelle et sentimentale ...». En réaction contre le symbolisme, les fantaisistes s'efforceront de retrouver la clarté du vieux langage français.

Outre des romans, on doit à Francis Carco plusieurs recueils de poésie: *la Bohème et mon cœur*, 1912 — *Petits Airs*, 1928 — *Petite suite sentimentale*, 1936 — *Mortefontaine, suite nervalienne*, 1947.

Qu'il chante les vieilles provinces françaises, comme dans *Mortefontaine*, ou des scènes de la vie de Paris qu'il a beaucoup aimé, Francis Carco unit le ton familier à un lyrisme très spontané, empreint¹ d'une mélancolie voilée². Il est de plus l'auteur de *Poèmes en prose* dont l'atmosphère étrangement poétique est parfois fantastique.

MORTEFONTAINE, SUITE NERVALIENNE

Texte:

Page 27: 1 Citation d'un poème de Gérard de Nerval intitulé *Delfica* (*les Chimères*) — 2 *bramer* crier (cerf) — 3 *ricocher* une pierre plate lancée horizontalement à la surface d'un étang fait plusieurs bonds, elle ricoche — 4 Sous ce nom qui sert de titre au conte, Nerval a évoqué le

¹ *empreindre* imprimer, laisser une trace; *empreint de*: où l'on trouve de légères traces de ...

² *voilé, e* caché, enveloppé.

¹ consacrer confirmer, rendre durable.

Alexis Saint-Léger Léger est né en 1887 dans une petite île des Antilles, de son enfance. En 1899 sa famille revient en France où il fait ses études. Dès 1909, il commence à publier, en souvenir de son enfance, des poèmes qui seront réunis sous le titre d'*Eloges*. Il entre dans la carrière diplomatique en 1914; d'abord secrétaire d'Ambassade à Pékin, il est appelé au Ministère à Paris en 1921. Après *Andase* paru en 1924 sous le pseudonyme de Saint-John Perse, absorbé par ses fonctions, il s'éloigne pour quelques années de la poésie. Il devient Secrétaire Général du Ministère des Affaires Étrangères en 1933, ce qui lui donne en fait la responsabilité de toute la politique extérieure de la France. Au moment de la défaite de 1940, il part en exil aux États-Unis. Dès lors il abandonne définitivement la vie politique et revient à la poésie. Plusieurs de ses grands poèmes : *Exil*, *Pluies*, *Neiges*, *Vents* paraissent de 1941 à 1946. Il ne revendra pas en France. Installé à Washington, il partage son temps entre les voyages et la poésie. Sa *Chronique du Grand Âge* paraît en 1959—1960. Le prix Nobel vient consacrer¹ sa gloire en 1960.

SAINT-JOHN PERSE

(1887)

souvenir d'une amie d'enfance, une petite paysanne vive et fraîche
« avec ses yeux noirs, son profil régulier et sa peau légèrement hâlée ». Elle incarne un des rêves féminins du poète — 4a *halé*, e dont le teint est légèrement bruni par l'air et le soleil — 4b *incarner* être l'image vivante de . . . — 5 A Mortefontaine, les jeunes gens s'exerçaient le dimanche au tir à l'arc. Une fois par an avait lieu un concours : la fête de l'arc que Gérard de Nerval raconte dans *Sylvie* — 6 *est-il un nom y a-t-il un nom* — 7 *la tourterelle* Turteltaube — 8 Allusion à une scène de *Sylvie*. Les jeunes filles faisaient une ronde : « La belle devait chanter pour avoir le droit d'entrer dans la danse. » La belle, c'était, sous le nom d'Adrienne, la seconde figure féminine dont Gérard de Nerval a rêvé toute sa vie. Le chant d'Adrienne est une ancienne romance du pays valais, celle-là même qu'évoque Gérard de Nerval dans un de ses poèmes les plus célèbres, *Fantaisie*, (« Un air très vieux, languissant et funèbre/ Qui pour moi seul a des charmes secrets . . . »). Nerval a beaucoup aimé en effet les vieilles chansons populaires qu'il a tenté de tirer de l'oubli dans *Chansons et légendes du Valais*.

La poésie de Saint-John Perse est essentiellement, selon le titre de son premier recueil, «Eloges», c'est-à-dire chant à la gloire de l'univers et des civilisations, de l'antiquité au monde contemporain. Peu d'œuvres donnent à ce degré une impression de richesse et de splendeur. La variété et la rareté du vocabulaire, emprunté souvent à la science de botaniste du poète ou à sa culture de voyageur et de grand lettré², l'abondance³ et la beauté des images parfois insolites⁴, éblouissent le lecteur. Libéré du mètre classique, Saint-John Perse déploie, dans des œuvres de dimensions épiques, un prodigieux déroulement de versets, multipliant sur les divers thèmes poétiques des variations amenées et nuancées avec un art infini. Il n'est pas toujours possible, ni même souhaitable, de préciser dans le détail le sens de tel ou tel vers. Le poète d'ailleurs se veut mystérieux: «O poète, ô bilingue . . . homme parlant dans l'équivoque». Le lecteur, sans s'arrêter aux difficultés de détail, devra plutôt se laisser prendre aux charmes de cette somptueuse⁵ évocation.

VENTS

Introduction:

Page 28: 1 édifier bâtir, fonder.

Texte:

1 *la liesse* (latin: *laetitia*) joie collective, débordante et tumultueuse (mot vieilli) — 2 *une aire* nid des oiseaux de proie, tels que l'aigle — 3 *le gîte* lieu où l'on demeure, où l'on se repose (du vieux verbe «gésir» = se coucher) — 4 *avoir garde* avoir des égards pour une personne, une chose, la ménager. Ici, qui ne respectaient rien ni personne — 5 *la mesure* modération — 6 La paille représente ici tout ce qui est de peu de valeur et ne produira plus rien. *L'an de paille*, c'est l'époque d'avant-guerre que le poète considère comme la fin d'une civilisation — 7 *une erre* (bas latin: *iterare* = voyager) au vieux sens de route, passage, trace — 8 Ce n'est pas ici une durée de 100 ans mais une période de la civilisation humaine qui se termine au moment de la guerre de 1939 — 9 Se désagrégait en bruit (sens créé par Saint-John Perse) — 10 *la*

² *un lettré* personne d'une grande culture littéraire.

³ *une abondance* grande quantité, richesse.

⁴ *insolite* inusité, sortant de l'ordinaire.

⁵ *somptueux, se* magnifique.

Page 29: 25 Fameux, que l'on ne doit pas oublier; ici le poète — 26 Qui ont existé avant d'autres. Le Nouveau Monde présente encore des aspects de la nature vierge qui ont précédé la civilisation et même l'humanité — 27 Livres, documents d'où l'auteur a tiré des informations — 28 Explications qui peuvent éclairer le texte — 29 Précédant l'ouvrage proprement dit. Les aspects encore sauvages de la nature du Nouveau Monde semblent les *pages liminaires* du livre où s'inscrit la civilisation — 30 *un avant-dire* (avant-propos, préface) est un avertissement au lecteur; celui qui écrit une préface est un *préfacier* — 31 *insigne* remarquable — 32 *la mésalliance* mariage avec une personne d'un rang inférieur. Ici: alliance des populations indigènes et des immigrants européens dont la fusion a donné le peuple américain — 33 L'ombre épaisse des forêts comparées à une chevelure — 34 Les oiseaux qui peuplent ces forêts — 35 *nubile* en âge de se marier — 36 *en bas âge* dans la petite enfance. En Amérique, pays neuf, la nature semble avoir la fraîcheur de l'enfance — 37 Éternelles. La nature vierge ne change que

entre la nature et le livre.

originale et prolonge dans le passage suivant la comparaison banale grande valeur qui fait autorité. Le poète reprend sous une forme grandes étendues de forêts — 24 Par analogie avec la Bible: livre de John Perse) — 22 *Thumus* (m) [-ys] terre végétale — 23 Celles des très 22 Phrase nominale (construction fréquemment employée par Saint-Phéritage culturel qui constituait la civilisation d'avant-guerre — 21 *le patrimoine* bien de famille que l'on a reçu en héritage. Tout fleurs de l'année précédente desséchées et roussies — 20 *fripé* usé, gâté — *cuite* argile façonnée et cuite. *Ces corolles de terre cuite*, ce sont les heurtant font un bruit qui rappelle celui de la crecelle — 19 *la terre crecelle* Klapper (instrument de musique). Les branches mortes en se l'arbre: feuilles, fleurs, fruits, et qui date de l'année morte — 18 *la* que portent les domestiques d'une grande maison. Ici tout ce que revêt feuillage de l'arbre ne s'est pas renouvelé — 17 *la liurée* sorte d'uniforme *hardes* (f) vêtements ordinaires et usagés — 16 L'hiver précédent: le tremblent, s'agitent, donc qui vivent comme le feuillage — 15 *les* leur sonorité sèche, ces mots évoquent l'idée de chose morte — 14 Qui 13 *la siliquie* fruit de certaines plantes telles que les choux (Schote). Par l'oppe des graines de certaines plantes comme les pois (Hülse, Schote) — prend fin au moment de la guerre — 11 Extrémité — 12 *la cosse* enve- végétaux. Ici, par extension, tout ce qui, dans la vie, dans la civilisation, *désinence* (latin: desinere = finir) la fin d'un mot, de certains organes

très lentement; elle donne une impression d'éternité par contraste avec les paysages humains en transformation rapide — 38 *prénuptial*, e qui précède le mariage — 39 *la lisière* la limite — 40 Cherchant à deviner et à expliquer un sens caché — 41 *les arborescences* (l'ensemble des arbres) *du silence* (où règne le silence): la forêt primitive — 42 *les syllabaires* (m) livres où les mots sont décomposés en syllabes pour apprendre à lire aux enfants: ici les vastes étendues du continent américain — 43 *le blason* armes (emblème) d'une famille, d'une ville, d'un Etat. Les armes des Etats-Unis représentent un aigle qui tient d'un côté un rameau d'olivier, de l'autre les traits de la foudre — 44 Les armes étaient jadis le plus souvent surmontées d'un casque dont les ornements caractérisaient le personnage à qui elles appartenaient. Le blason des Etats-Unis ne comporte pas de casque. Mais l'auteur désigne les deux éléments du peuplement des Etats-Unis qu'ils peuvent évoquer fièrement comme s'ils les portaient sur un *cimier* (ornement de la partie supérieure du casque): *filles blondes*, c'est-à-dire l'apport européen, et *l'empennage* (garniture de plumes) *du Sachem* (chef Peau-Rouge), c'est-à-dire l'élément indigène — 45 *nubile* sens figuré: prête à recevoir l'empreinte de l'humanité — 46 *la fable* au sens latin de récit en général — 47 Magnificence — 48 Dans la poésie du Moyen Age, la *laisse* est une strophe de vers.

Page 30: 49 *strident* aigu, perçant. Ici qui fait un bruit strident. Participe absolu; le participe du verbe être est sous-entendu — 50 *virer* tourner. Allusion au vol capricieux de l'abeille qui symbolise l'heure nouvelle — 51 Sujet de *vire* — 52 *distraindre* détourner — 53 Celle qui consiste à édifier en Europe un monde nouveau — 54 Sous-entendu: «ne sauraient nous distraire...» — 55 Saint-John Perse emploie souvent l'épithète *verte* — 56 Pluriel poétique; ne désigne pas seulement la Floride mais toute l'Amérique tropicale. Peut-être est-ce une réminiscence de Rimbaud dans *le Bateau Ivre*: «J'ai rêvé la nuit verte... J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides.» — 57 Les foules de l'Asie et la population de l'Amérique, par opposition à l'Europe moins peuplée — 58 *ne pesez pas* ne jugez pas — 59 *plus haut* plus noblement — 60 *un abîme* gouffre très profond; au sens figuré, le dernier degré — 61 *un opprobre* honte, humiliation publique. Allusion à l'extrême humiliation de la France dans la défaite — 62 *L'épine*, par la douleur qu'elle cause, force à bouger, à agir. L'Europe, qui représente ici l'esprit, semble destinée à entraîner l'humanité dans des voies nouvelles — 63 *le glaive* (poétique) épée. Considérée ici non comme donnant la mort mais comme instrument de puissance — 64 *la fronde* instrument avec lequel on lance des pierres.

Les accents épars au-dessus de la phrase semblaient avoir été lancés comme avec une fronde — 65 *le regain* herbe qui repousse après la première coupe de foin. Au sens figuré, renouveau — 66 Sont agitées d'une brusque secousse, comme si elles commençaient à vivre — 67 *le ségle* sens symbolique : toute production dans l'ordre spirituel comme dans le domaine matériel — 68 Cf. note 44. Les barbes des épis sont comparées à des plumes — 68 *la barbe* die Grane — 69 *le porche* petit vestibule à l'entrée d'un temple, d'un palais — 70 Les coutumes se perpétuent avec la même régularité que les saisons. Le monde nouveau les rejettera — 71 Ici l'avvenir probable — 72 *peuplier* établir des hommes dans un lieu inhabité. Ici faire apparaître des idées, des projets, des rêves dans les yeux du poète qui étaient restés jusque là impénétrables comme un abîme — 73 La poésie est formée de thèmes entrelacés comme une *trousse* de cheveux ou de tissus — 73 *a entrelacer* verbe écho — 74 Les actes seront un prolongement du rêve du poète, en union intime avec lui. *Page 31* : Procédé cher à Saint-John Perse : les deux mots ne diffèrent que par une consonne ; mais cette légère différence dans la répétition introduit une idée nouvelle : plus la vie est dangereuse et horrible, plus il y a d'honneur à la vivre courageusement — 76 La fièvre accompagne et conduit d'habitude un cortège joyeux. Ici le malheur conduit les hommes, groupés comme en un cortège, vers un monde nouveau — 77 Apposition à *nous* — 78 Sens général : route, chemin — 79 Opposition entre la pierre dure et infertile, symbole du malheur, et la terre docile et productive — 80 *les épousailles* (f) mariage. Ici union de la terre et de l'humanité réunie — 81 *la houle* mouvement ondulatoire qui se propage à travers de grandes étendues marines. Après le vent, ce sont maintenant les vastes mouvements de la mer qui symbolisent les bouleversements des années de guerre — 82 *terre, feuille* (symbole de renouveau), *glaise* (symbole de l'Esprit et de l'Action) et *monde* sont les compléments de *laissant* — 83 *frayer* déposer des œufs ; se dit d'habitude des poissons — 84 *l'abeille* symbole de l'Idée ou de la Poésie — 85 *repris* participe absolu ayant pour sujet *visage* — 86 *l'An* qui passe est complètement de *vous entendrez* ; « et » est sous-entendu devant *l'acclamation* ; on emploie et devant chaque terme d'une énumération pour donner plus d'énergie et de relief à l'expression — 87 *une acclamation* cri de joie, d'enthousiasme — 88 Qui vont renaître — 89 *les élytres* (m) ailes supérieures plus épaisses de certains insectes (Függeldecke). Coquilles et élytres, débris d'êtres morts, représentent les débris du monde qui disparaît — 90 *exaucé*, e dont les désirs sont satisfaits.

Page 32: 91 la lignée ensemble des descendants — 92 La mort, avec tout le passé mort, semble *désert*, fuir très loin, chassée par ce *cri de vivant* — 93 Qui n'a plus de feuilles — 94 le fil la suite momentanément interrompue — 95 la *maxime* idée générale condensée dans une phrase courte et simple. Ici sens ironique: idées vieilles, périmées — 96 Sous ce terme général, on a longtemps désigné des pays lointains et mal connus: l'Amérique, l'Inde, l'Indonésie. Les *grandes Indes souter-raines* représentent les profondeurs ignorées où se prépare le renouveau. — 97 *magnétique* qui attire comme l'aimant et exerce une influence puissante et mystérieuse.

«J'étais excédé, obsédé par l'idée fixe,
morbide du néant.» (*Le livre de mon bord*)

PIERRE REVERDY

(1889 — 1960)

Volontiers solitaire et secret, Reverdy nous a livré peu de chose de sa vie. Il est né en 1889 à Narbonne dans le Languedoc, d'une famille de sculpteurs et il n'a jamais cessé d'aimer ces pays du Midi où il a passé sa jeunesse. Après des études secondaires à Toulouse et à Narbonne, il s'installe en 1910 à Montmartre où il fréquente les milieux artistiques et littéraires d'avant-garde. Picasso, Matisse, Max Jacob et Apollinaire sont de ses amis et il commence lui-même à écrire et à publier. Mais en 1926, il abandonne la vie parisienne et se retire auprès de la célèbre abbaye bénédictine de Solesmes près d'Angers, moins par conviction religieuse que par désir de solitude. Jusqu'à sa mort en 1960, il poursuit son œuvre dans cette retraite.

Cette œuvre n'est pas encore entièrement connue. Citons parmi les principaux recueils publiés: *la Lucarne ovale* (1916) — *les Épaves du ciel* (1924) — *Sources du vent* (1929) — *Ferraille* (1927) — *Plupart du temps* (1945) — *Main-d'œuvre* (1949).

Salué en 1924 par les surréalistes comme «le plus grand poète actuellement vivant» (André Breton — *Premier manifeste*), Pierre Reverdy a été l'un des initiateurs de la poésie nouvelle. Sa poésie est une poésie dépouillée¹, pauvre en adjectifs et en images et d'où se dégage une angoisse² étrange, poésie difficile qui cherche à exprimer le drame métaphysique du poète.

¹ *dépouillé*, e sans ornement, réduit à l'essentiel, sobre.

² *une angoisse* inquiétude grande et vive serrant le cœur.

Texte :

Page 32 : 1 Expression familière = un homme usé, désormais incapable de réussir, arrivé au terme de sa carrière ou de sa vie — 2 *roder* errer çà et là — 3 *torturer* tourmenter cruellement — 4 *une enseigna* Schild — 5 *grincer* knitschen — 6 *claquer* faire entendre un bruit sec comme un fouet (knallen) — 7 *désolé*, *e* triste et désert — 8 *canceler* être sur le point de perdre l'équilibre; sens figuré: être instable — 9 *équivoque* dont la signification est incertaine, qui peut recevoir différentes explications.

CHEMIN TOURNANT

Introduction :

Page 33 : 1 *le tournant* moment important marquant un changement d'orientation.

Texte :

1 *chavirer* se renverser (en parlant d'un bateau). Au moment où le soleil se couche, il semble s'enfoncer tout à coup comme un navire qui chavire, qui sombre — 2 *rugueux*, *se* adjectif qui qualifie d'habitude une surface inégale, rude au toucher. Ici les voix sont rudes à l'oreille — 3 *La cendre* est ce qui reste d'un feu (ici les passions aujourd'hui éteintes). Elle est le symbole des regrets, du repentir — 4 *Le bruit du vent* (comme paraison peut-être suggérée par le voisinage des orgues de l'abbaye) — 5 *tanguer* (en parlant d'un bateau) être animé d'un mouvement d'avant en arrière, sous l'effet des vagues. Le cœur (au sens figuré) a perdu son équilibre, comme un navire qui tangue — 6 *Les échecs*, les déceptions du métier de poète — 7 *Les lumières s'éteignent* peu à peu dans la campagne déserte — 8 *la rose* Tau — 9 *Participe* absolu = le matin étant à peine levé — 10 *C'est* le poète qui recherche dans la solitude le sens de la vie — 11 *dérouiller* enlever la rouille; au sens figuré, réveiller ce qui était immobile et comme endormi. Les astres qui, la nuit, paraissent fixés à la voûte céleste, disparaissent avec le jour comme s'ils tombaient du ciel — 12 *dégringoler* (familier) descendre ou tomber très rapidement — 13 *décollé*, *e* à peine ouvert — 14 *Inversion*: «règle le mouvement sur le cadran qui . . .». Le pas du marcheur est si régulier qu'il semble mesurer le temps comme s'il réglait le mouvement des aiguilles d'une montre — 15 *L'horizon s'éloigne* à mesure que le marcheur avance — 16 *C'est-à-dire* les éclats de l'agitation passée — 17 *Le poète est main-*

tenant détaché de cette vie tumultueuse — 18 Ils sont confondus dans la mémoire du poète et paraissent également reculés dans le passé — 18a *reculé*, e éloigné — 19 *au ciel* vers le ciel — 20 Le tumulte de sa vie parisienne.

ANDRÉ BRETON

(1896)

Tandis que la plupart des poètes contemporains, après avoir participé aux débuts du surréalisme, s'en sont écartés¹ ensuite pour suivre une voie personnelle, André Breton n'a cessé d'être fidèle au mouvement dont il a été le théoricien et le chef.

Il est né en 1896 dans une petite ville normande et était étudiant en médecine quand il fut mobilisé en 1915 et affecté² à des centres neuropsychiatriques. C'est là qu'il commence à s'initier³ aux travaux de Freud. Mais il s'intéresse déjà à la littérature; il est en relations avec Paul Valéry, Apollinaire et bientôt avec Aragon, étudiant en médecine lui aussi.

Après la première guerre mondiale un groupe se forme autour d'André Breton, où se retrouveront non seulement des poètes (Aragon, Eluard, Desnos) mais aussi des peintres (Max Ernst, Salvador Dali), et au sein duquel va s'élaborer la doctrine surréaliste. Désormais, libérée de toute logique — et même de toute préoccupation esthétique — la poésie (ou l'art) aura pour mission de révéler l'inconscient⁴ de l'homme considéré comme son moi profond, sa véritable réalité. André Breton, dans son premier *Manifeste du surréalisme* (1924), donne cette définition devenue célèbre: «Surréalisme, nom masculin: Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'examiner, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale . . . ». Cette dictée de la pensée affranchie de tout contrôle, ce sera l'«écriture automatique» qui est, avec la notation des rêves spontanés ou artificiellement provoqués (sommeil hypnotique, drogues, etc . . .), l'un des procédés essentiels des surréalistes. La poésie ainsi conçue ne veut plus être

¹ *s'écarter* s'éloigner.

² *affecté*, e attaché.

³ *s'initier* à acquérir les premiers éléments d'une connaissance.

⁴ *l'inconscient* (m) das Unbewußte.

une fin en soi mais un moyen de connaissance, d'exploration⁵ de l'in-

Vers 1930, le surréalisme prend un cours nouveau plus politique. Aragón et Eluard se tournent vers le communisme et vont rester fidèles à cet engagement. Par contre André Breton va rompre rapidement avec le communisme. Dès lors le groupe surréaliste commence à se disperser.

Malgré ses excès et ses échecs, le surréalisme occupe incontestablement une place non négligeable dans l'histoire de la littérature et de l'art, mais son importance tient beaucoup plus à l'influence qu'il a exercée qu'aux œuvres surréalistes proprement dites. Peut-être lui doit-on surtout, en poésie, une plus grande liberté de la syntaxe et du rythme et une audace nouvelle dans les images.

À côté de son œuvre de théoricien — ses deux *Manifestes* (1924 et 1930) et bien d'autres écrits — André Breton lui-même a donné, sous forme de poèmes ou de prose poétique, quelques-uns des textes les plus marquants du surréalisme: *les Champs magnétiques*, en collaboration avec Soupault (1919), *Nadja* (1928), *l'Union libre* (1931), *l'Amour fou* (1937).

VIGILANCE

Texte:

Page 34: 1 L'un des monuments les plus connus du quartier latin — 2 *le tournesol* plante dont la fleur se tourne vers le soleil (Sonnenblume) — 3 *impercéptible* trop petit, trop faible pour être saisi par nos sens — 4 *le remorqueur* bateau à moteur qui entraîne d'autres derrière lui — 5 *le consentement* accord; contraire: refus — 6 *se consumer* se détruire entièrement; ici brûler entièrement — 7 *le squale* requin (Hai) — 8 *s'in-corporer* absorber — 9 *la cachette* lieu où l'on cache, où l'on peut cacher — 10 Employé ici comme nom = choses sans importance — 11 *fouiller* creuser — 12 *un ibis* [-is] oiseau des régions chaudes, à long bec et haut sur pattes, que vénéraient les Égyptiens dans l'antiquité (Ibis).

PAUL ELUARD

(1895–1952)

Eugène Grindel, Paul Eluard en littérature, est né en 1895 à Saint-Denis près de Paris, dans un milieu modeste. La misère et la tristesse de cette banlieue où il passa ses premières années l'ont profondément marqué. ⁵ *une exploration* voyage qui a pour but la découverte de régions inconnues; par extension, étude d'un domaine de la connaissance jusqu'à l'inconnu.

Atteint de tuberculose, il dut abandonner ses études et passer deux ans dans un sanatorium suisse de haute montagne où il eut la révélation des grands champs de neige sous un ciel pur. Mobilisé néanmoins en 1914, il est revenu atteint par les gaz¹.

Après la guerre, Eluard est, avec Breton et Aragon, l'un des fondateurs du surréalisme mais il ne participe pas aux excès de ce mouvement et retrouve vite un langage plus simple et des sources d'inspiration plus traditionnelles. Deux courants parcourent son œuvre: tout d'abord un lyrisme intime dont l'amour est le thème par excellence; mais bientôt aussi, sous la pression des événements politiques, une inspiration civique², car désormais³ les poètes sont «profondément enfoncés dans la vie des autres hommes, dans la vie commune». La guerre civile espagnole puis la deuxième guerre mondiale et l'Occupation poussent Eluard toujours plus loin dans la voie d'une poésie «engagée»⁴. Il participe lui-même d'ailleurs à la Résistance et entre dans le parti communiste en 1942.

Eluard est mort en 1952. Depuis *Capitale de la douleur* (1926), son premier chef-d'œuvre, jusqu'au *Phénix* (1951), il laisse une œuvre lyrique abondante qui est probablement l'une des plus importantes et des plus durables de la poésie contemporaine, bien que son chant, écrit sur un mode mineur⁵, reste toujours discret et grave.

LA MORT, L'AMOUR, LA VIE

Introduction:

Page 34: 1 *un itinéraire* chemin suivi; au sens figuré, évolution spirituelle.

Texte:

Page 35: 1 C'est un mouvement de révolte. Eluard a écrit par ailleurs, parlant de lui-même: «Quand il n'eut plus au fond de lui-même que la vision de sa femme morte, il fut secoué d'une grande révolte.» — 2 Parce qu'il était seul dans sa douleur — 3 Après la révolte est venue la ré-

¹ *atteint par les gaz* gazé, intoxiqué par les gaz de combat employés au cours de la première guerre mondiale.

² *civique* qui concerne les rapports du citoyen avec l'Etat et, d'une manière plus générale, avec la société.

³ *désormais* à l'avenir, dès maintenant.

⁴ *la poésie engagée* qui prend parti pour une idée politique, sociale ou religieuse.

⁵ *le mode mineur* Molltonart.

signation. Il s'est abandonné à ses souvenirs, à sa peine, et cette idée est traduite par une image concrète qui exprime aussi l'abandon, la passivité — 4 C'est le souvenir de la morte autour duquel, dans sa solitude, tournaient toutes ses pensées — 5 Parce que rien du monde extérieur n'y pénétrait — 6 Qui a accepté de mourir complètement — 7 La couronne, symbole de récompense, évoque ici la récompense qui attend les morts, c'est-à-dire une vie future; mais Eliard n'a pas cette espérance et, pour lui, la mort est un anéantissement complet, une destruction totale du corps et de l'âme. Il faut sous-entendre «inon (couronné) de son néant» — 8 Il s'est abandonné comme un nageur qui s'étend sur l'eau et qui s'abandonne aux vagues. Il juge maintenant *absurde* son attitude d'alors — 8 a *s'abandonner* se laisser aller dans une attitude passive — 9 L'alcool où il est venu chercher une mort lente — 10 *plus vive* plus vivante, plus forte — 11 Rompre la solidarité qui l'unit aux vivants — 12 Avec tous ceux qui sont morts et plus particulièrement sa femme — 13 *le vide* le néant. Le poète veut à la fois s'anéantir et ressusciter celle qui est dans le néant de la mort — 13 a *ressusciter* l. revenir à la vie — 2. redonner la vie à un mort — 14 Sous-entendu: «(je voulais) qu'il n'y ait rien.» Cette *vitre* symbolise ce qui sépare le monde des vivants de celui des morts. *La buée*, la vapeur d'eau qui se condense sur la vitre, empêche que l'on puisse voir à travers celle-ci. Eliard voudrait abolir la barrière (*la vitre*) entre la vie et la mort et le mystère (*la buée*) qui nous cache l'au-delà — 15 *rien entier* alliance de mots qui semblent s'exclure = absolument rien — 16 Fait disparaître (en imagination) — 17 Le cadavre dont on a joint les mains glacées — 18 Évoque un squelette décharné (comme des arbres dépouillés de feuilles en hiver) — 19 Le désir et la joie de vivre — 20 Qui devient nul, qui disparaît. Dans ces trois derniers vers, c'est l'anéantissement total de son être que le poète souhaite et qu'il imagine déjà accompli — 21 Au sens du verbe latin «cedere» = s'en aller — 22 L'étoile est à la fois une lumière et un guide — 23 Identification entre la femme aimée et la nature. C'est à travers l'amour que le poète reprend goût à la vie et redécouvre la fraternité humaine — 24 Sans mesure, sans limite, parce qu'il communie intimement avec tous les hommes et l'univers — 25 Était si plein de rêves qu'il en était comme inondé et les laissait s'écouler en ruissaux.

Page 36: 26 Le poète joue sur deux sens du mot *rayon*: lignes divergentes qui partent d'un centre: les bras étendus figurent des lignes qui s'écartent du corps — traits lumineux qui partent d'un astre: la pré-

sence féminine éclaire la vie du poète — 27 *entr'ouvraient* écartaient; s'écrit aujourd'hui plutôt sans apostrophe — 28 Les doutes, le trouble — 29 *rayonner* envoyer de la lumière, de la chaleur. Les usines sont un foyer d'animation qui semble rayonner — 30 L'épi qui contient le grain — 31 Le champ de blé est comparé aux longues ondulations de l'océan. Chaque épi n'est donc pas isolé mais comme soutenu et protégé par le vaste ensemble dont il n'est qu'une petite partie — 32 Tout se tient dans la vie et dans la nature; tout est complexe — 33 *singulier* seul, isolé — 34 Comme si elles constituaient un même organisme vivant — 35 *sans feu ni lieu* vieille expression = (au sens propre) sans foyer ni maison. Ici, qui ne seront pas enfermés dans le cadre étroit de la famille ou de la patrie — 36 Qui donneront une âme nouvelle aux hommes et un sens nouveau à la nature et à la patrie.

LOUIS ARAGON

(1897)

Du surréalisme à la littérature engagée, Louis Aragon a parcouru un surprenant itinéraire. Il est né à Paris en 1897. Après avoir commencé des études médicales, il est mobilisé en 1917 dans le service de santé, où il se lie d'amitié avec André Breton, et part pour le front. Après la guerre, il participe avec Breton et Eluard aux débuts du surréalisme. C'est de cette époque que datent ses premières œuvres.

En 1928, il fait la connaissance d'Elsa Triolet qui va devenir sa femme. Née à Moscou et belle-sœur du poète russe Maïakovski, Elsa Triolet est elle-même écrivain. Elle va jouer un rôle important dans la vie et dans l'œuvre d'Aragon. Déjà l'année précédente, il avait adhéré au communisme et cette conversion l'éloignait des surréalistes. L'influence d'Elsa va précipiter cette évolution. Après plusieurs séjours en U.R.S.S., il décide de mettre son talent entièrement au service de ses idées politiques et se tourne vers le roman du « monde réel » — et vers le journalisme; en 1937, il devient directeur du journal *Ce soir*.

La guerre de 1939, puis la défaite de 1940 et l'Occupation marquent, chez Aragon, un complet revirement¹ poétique. Le poète va rejoindre l'homme d'action. Il va chanter les malheurs de la patrie et devenir, pour un vaste public, la voix de l'espoir et de la liberté. Il mêle aussi à ce thème celui d'Elsa, la femme toujours aimée qui lui inspire quelques-uns de ses plus beaux vers. C'est par un retour à la tradition qu'il retrouve la voie d'une poésie populaire. Il revient à la prosodie classique,

¹ le revirement changement total et inattendu.

² *pasticher* imiter le style ou la manière d'un écrivain ou d'un artiste.
³ *la clandestinité* les personnes recherchées par la police pour des raisons politiques vivent dans la clandestinité pour éviter d'être arrêtées; leurs écrits sont imprimés et répandus en secret.
⁴ *dénier* nier, contester.

Texte:
 1 *le charroi* transport par charriot, lent et monotone. Cette image évoque la lenteur du temps pour les hommes mobilisés, dans l'ennui de la vie militante et dans l'attente — 2 *ratelle* attelé de nouveau (peu usité en ce sens) — 3 *L'électroscope* à feuilles d'or est un instrument employé en physique pour déceler les charges électriques et en déterminer le signe. Il comporte deux feuilles d'or qui s'écartent et vibrent quand elles sont dans un champ électrique. Le frémissement des feuilles dorées de l'autome a évoqué pour le poète la vibration des feuilles d'or de

Page 37 : 1 *la libération* renvoi d'un soldat dont on n'a plus besoin — 2 *le combattant* soldat qui combat.

Introduction :

VINGT ANS APRÈS

temps.
 certainement l'un des grands prosateurs et l'un des grands poètes de son aux circonstances qui l'ont inspirée, mais Aragon restera néanmoins 70 titres environ). Une partie de cette œuvre ne survivra peut-être pas facilité et d'une fécondité étonnante, il laisse une œuvre énorme (déjà peut dénier⁴ à Aragon un grand talent. Souvent brillant, doué d'une Bien que l'écrivain s'efface parfois derrière l'homme de parti, on ne

Crève-cœur (1948), *Elsa* (1959) et aussi des romans.
 de poursuivre son œuvre d'écrivain : des poèmes comme *le Nouveau central du Parti communiste français. Ces activités ne l'empêchent pas d'homme politique et de journaliste. En 1954, il entre au Comité Après la libération, Aragon continue à se consacrer à son activité où ils jouent un rôle très actif.*

destinées³, car Aragon et Elsa Triolet se sont engagés dans la Résistance (1943) confirmant ce succès. Ce dernier recueil paraît dans la clandestinité pour une œuvre poétique. *Les Yeux d'Elsa* (1942) et *le Musée Grévin* défait, *le Crève-cœur* (1941), obtient aussitôt un succès exceptionnel ressuscite la romance. Son premier recueil inspiré par la guerre et il Charles d'Orléans, Villon, Hugo, ou de pasticher² Apollinaire, et il souvent à l'alexandrin, et réintroduit la rime. Il ne craint pas d'imiter

l'électroscope — 3a *déceler* découvrir — 4 Les derniers Carolingiens (descendants de Charlemagne) furent des rois sans autorité. Le dernier, Louis V, a été surnommé «le Fainéant». Ils représentent ici la mollesse et la passivité de l'opinion publique en face de la guerre — 5 Inversion: le couchant l'ignore. On a oublié le soir ce qui s'est passé le matin — 6 La vie s'est vidée de son contenu (joies, occupations, rêves d'avenir et, parfois même, idéal) — 7 Comme des fantômes, nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes, ayant perdu ce qui était essentiel en nous — 8 *le vestiaire* lieu où l'on dépose ses vêtements. Les habitudes du temps de guerre étaient restées 20 ans dans l'oubli, mais, intactes comme des vêtements qu'on laisse quelques heures au vestiaire, on les reprend avec la même facilité — 9 *Lautude* aventurier célèbre du XVIII^e siècle qui resta enfermé 35 ans à la Bastille et dans diverses prisons. La vie militaire avec sa discipline stricte est comparée à un *cachot* — 10 *cachot* [-o] prison étroite et sombre — 11 Expression très familière: cela leur est indifférent — 12 *une ère* époque qui marque un changement remarquable — 13 En temps de guerre, sous l'effet de la propagande, les mêmes opinions s'imposent à tous et s'expriment en phrases toutes faites, *phrases mécaniques*, ou en chansons qui sont sur toutes les lèvres. Chacun *dépose l'orgueil*, renonce à son jugement personnel — 14 *une aînesse* Erstgeburt — 15 Les enfants, tout petits au moment de la guerre de 1914, partent se battre en même temps que leurs pères. La douleur de les voir à leur tour exposés au danger semble une *pénitence*, une punition, pour les aînés (leurs pères) qui avaient espéré ne plus revoir de guerre et se sentent coupables de n'avoir pas su l'éviter — 16 Titre d'un roman célèbre d'Alexandre Dumas — 17 *s'inscrivit* fut contenue. Cette période de l'entre-deux-guerres comprend, pour la génération d'Aragon, la partie la plus féconde de la vie (maturité et activité) — 17a *l'entre-deux-guerres* m. ou f — 18 *dévier* se détourner — 19 Alexandre Dumas n'a pas donné un sens ironique à ce titre; mais le fait de n'avoir disposé que de 20 ans pour vivre librement sa vie semble dérisoire — 19a *dérisoire* lächerlich — 20 Pour le distinguer de son fils également écrivain et qui s'appelait aussi Alexandre — 21 *surnager* subsister, rester comme un objet qui flotte à la surface de l'eau.

Page 38: 22 Apposition = qui est *l'angoisse* (de la séparation, de l'absence de nouvelles) et *l'espoir* (du bonheur retrouvé) — 23 Comptés avec une économie exagérée, donc trop courts et brutalement abrégés par la guerre — 24 *tracer* écrire — 25 Allusion à sa jeunesse surréaliste qu'il désavoue depuis son adhésion au communisme. Elsa Triolet est

entrée dans sa vie au moment de cette conversion et n'a donc pas partagé son passé surréaliste — 25 a *désavouer* condamner, contredire — 26 *le fil* la suite.

LES LILAS ET LES ROSES

Introduction :

1 *le blindé* char de combat (Panzer) — 2 *la déroute* fuite d'une armée après une défaite — 3 *un exode* déplacement ou départ en masse de populations. L'exode de 1940 : la fuite en masse des populations civiles devant les Allemands.

Texte :

1 *la métamorphose* changement de forme, de structure, chez un être vivant. Le printemps amène des transformations rapides dans toute la nature. Ce printemps 1940 a amené en outre pour la France un changement brutal et tragique — 2 *sans nuage* au sens propre : le temps fut exceptionnellement beau — et au sens figuré : au début de mai, c'est, pour la France, l'enthousiasme et l'espoir de la victoire — 3 *poignarder* blesser, tuer avec un poignard (Dolch) — 4 *le cortège* suite de personnes qui accompagnent un personnage pour lui faire honneur. Ce mot ne s'applique pas d'habitude à un convoi militaire. Ici, le passage des soldats est accompagné de civils qui les saluent et leur jettent des fleurs. C'est donc bien un cortège.

Page 39 : 5 Les chars d'assaut et les véhicules blindés qui emportaient l'amour, l'enthousiasme des foules — 6 *et* dans le sens de « de même que » c'est-à-dire « l'air et la route qui vibrent » — 7 Le passage des convois militaires s'accompagne d'un bruit confus comme un bourdonnement d'abeille — 8 *prime* passe le premier, précède ; *querelle* ici lutte. L'avance imprudente des troupes françaises en Belgique qui a précédé la véritable lutte — 9 *préfigurer* figurer, représenter à l'avance — 10 *le carnin* couleur d'un rouge vif. Les baisers reçus par les soldats au départ évoquent les lèvres dont la couleur rouge vif symbolise par avance le sang qui sera versé dans la lutte — 11 Des chars — 12 *grisé* exalté, ivre (moralement parlant) — 13 Traversés au cours de la retraite — 14 *le missel* livre qui contient les prières de la messe. Ils étaient ornés d'enluminures qui représentaient des fleurs, des feuillages, souvent des branches de rosiers — 14 *une enluminure* miniature, gravure coloriée — 14 *b le rosier* Rosenstrauch — 15 En temps de guerre, on ignore ce que peut cacher le silence : calme, préparatif d'attaque,

embuscade — 15 a *une embuscade* piège tendu par l'ennemi — 16 *Démentir* un fait, c'est affirmer qu'il est faux, bien qu'il ait été donné comme vrai. Tout indique la déroute: le *vent de la panique*, la fuite des soldats . . . Mais les fleurs semblent donner un *démenti* à ces visions de débâcle qui paraissent incroyables au milieu de ce décor gracieux et paisible — 17 Beaucoup de civils essayaient de fuir à bicyclette. Dans la cohue qui encombrait les routes, cette tentative paraissait folle, *délirante* — 17a *la cohue* grande foule désordonnée — 18 Les canons faits pour le combat forment avec les fuyards un contraste qui semble moqueur — 18a *un fuyard* expression péjorative: personne qui fuit, soldat en déroute — 19 *un accoutrement* équipement bizarre et improvisé — 20 Les civils qui fuient l'invasion *campent* au bord des routes — 21 *Sainte Marthe* village au bord de la Forêt de Conches près d'Evreux. L'unité à laquelle Aragon était affecté — dans un groupe sanitaire — est restée plusieurs jours, au début de juin 1940, dans la Forêt de Conches pour y être réorganisée. Aragon y a été décoré de la Croix de Guerre pour son courage en mai dans un poste de secours tout proche des lignes ennemies — 21a *la Croix de Guerre* décoration honorifique décernée pour des actes de courage ou des services rendus au front; correspond en Allemagne à la Croix de Fer — 21b *le poste de secours* des médecins et des infirmiers y donnent les premiers soins aux blessés — 22 Au sens propre: représentation de rameaux, de branchages sur une étoffe. Ici les branchages eux mêmes — 23 Probablement la patrie et la liberté — 24 *dont* avec laquelle — 25 *les joues*, sous entendu: des morts. Le visage des morts prend une teinte mauve violacée qui efface, comme le ferait un fard, les couleurs de la vie. La mort semble avoir emprunté cette teinte aux lilas fanés — 25a *fané* verwelkt — 26 *L'incendie* ici représente la guerre.

ROBERT DESNOS

(1900 — 1945)

Robert Desnos est né en 1900 dans l'un des vieux quartiers populaires de Paris. Après de très mauvaises études, à 16 ans il entre comme commis¹ chez un droguiste et fait ensuite divers métiers pour gagner péniblement sa vie. Mais en même temps, il se lie avec la bohème littéraire, participe au mouvement Dada, puis aux débuts du surréalisme. Depuis longtemps déjà, Desnos avait l'habitude de noter ses rêves avec la plus

¹ le *commis* employé, vendeur.

* le scénario [senarjo] comprend d'une façon très détaillée toute les scènes d'un film avec l'indication des décors, les dialogues, etc . . . Le scénario est la base sur laquelle le metteur en scène (Régisseur) tourne son film.

* évoluer se transformer peu à peu; se rapprocher peu à peu de.

Page 41 : 13 le thym [tɛ] Thymian.

vagues qui se heurtent entre elles ou contre la rive.

partie postérieure du cheval — 12 le clapots [-i] bruit léger de petites comme un bivauc dans lequel on ne s'attarde pas — 11 la croupe d'une troupe sous des abris improvisés. Chaque instant dans la vie est par les gouttes d'eau des nuages — 10 le bivauc campement provisoire d'arc se produit après la pluie quand les rayons de soleil sont réfléchis fleuve — 9 l'arc-en-ciel (m) a sept couleurs; ce phénomène en forme un char, une charrette; puis, entraîner dans son cours en parlant d'un rameur Ruderer — 7 une écluse Schleuse — 8 charrier transporter dans change de direction — 5 la persienne volet en bois ou en métal — 6 le 3 à l'abandon abandonné, inculte — 4 le détour endroit où le chemin Page 40 : 1 la giroflée Levkoje — 2 flétri, é fané, sans couleur ni vie —

Texte :

LES HOMMES SUR LA TERRE

le camp de Auschwitz puis dans celui de Terezin (Tchécoslovaquie) où allemande. En février 1944, il est arrêté par la Gestapo et deporté dans Mais déjà Robert Desnos participe à la résistance contre l'occupation poèmes qui sont, pour la plupart, réunis en 1942 sous le titre : *Fortunes*. parfois populaire. Il publie, en 1934, *les Sans-cou* et écrit de nombreux il évolue vers un lyrisme d'une belle simplicité, plus traditionnel et sans renoncer à mêler le rêve et la réalité, le fantastique et le quotidien, au cinéma, écrivant un grand nombre de scénarios. En même temps, femme. À partir de 1932, il travaille pour la radiodiffusion et s'intéresse il est entré dans le journalisme et il a rencontré Youki qui va devenir sa Après 1930, il s'éloigne du surréalisme. Depuis quelques années déjà, qui contient la plupart des poèmes écrits de 1919 à 1929.

ses premiers recueils : *Deuil pour deuil* (1924) et *Corps et biens* (1930) ainsi un rôle de premier plan dans le surréalisme. De cette époque datent pour cet exercice grâce à son génie de l'automatisme verbal. Il va jouer notique inaugurées par André Breton et se révèle prodigieusement doué grande exactitude; en 1922, il participe aux séances de sommeil hyp-

Texte:

1 *le gazon* herbe courte et fine — 2 *la prunelle* pupille de l'œil — 3 *la lavandière* femme qui lave du linge (peu usité aujourd'hui; appartient surtout à la langue poétique; par contre on dit fréquemment dans ce sens «la laveuse»).

Page 42: 4 *se mirent* du verbe «se mirer», se regarder comme dans un miroir — 5 *une épave* restes d'un navire détruit et rejeté sur le rivage.

HENRI MICHAUX

(1899)

Henri Michaux est né en 1899 à Namur en Belgique, dans une famille où il s'est toujours senti étranger. Il a passé à Bruxelles une enfance solitaire et difficile puis il y a fait ses études chez les Jésuites. Déjà il lit beaucoup et découvre la musique qui restera l'une de ses grandes passions. Après une crise de mysticisme, à 21 ans il s'embarque¹ comme matelot sur un bateau qui le conduit au Brésil. C'est au retour de ce voyage qu'il commence à écrire. En 1924 il vient se fixer à Paris et se lie d'amitié avec Supervielle et des peintres surréalistes (Ernst, Klee, Dali). Désormais il partage son temps entre Paris et de grands voyages qui le conduisent dans les deux Amériques, aux Indes et jusqu'en Chine. À Paris ou en voyage, il continue à écrire et bientôt il se met aussi à dessiner et à peindre.

Son œuvre poétique, très abondante et où l'on retiendra surtout: *Qui je fus* (1927), *Plume* (1937), *Épreuves*, *Exorcismes* (1945), est très diverse et souvent surprenante. Michaux rejoint en effet le surréalisme — auquel il n'a cependant jamais appartenu — en faisant de la poésie un moyen d'explorer l'inconscient et de remettre le monde en question. Mais il apporte un style original fait de fantaisie, d'humour et de violence en même temps. Ces dernières années, il s'est soumis à des expériences systématiques, en absorbant diverses drogues et en décrivant, dans ses poèmes et dans ses peintures, les visions qu'elles faisaient naître en lui. Malgré ses excès, il exerce une grande influence sur la poésie contemporaine.

¹ *s'embarquer* monter à bord d'un navire.

2 le *bi-moteur* avion à deux moteurs — 3 *atroce* cruel — 4 Impersonnel, sujet apparent (grammatical) — 5 *courir* circuler, se répandre — 6 *eux* les hommes — 7 Sujets réels (logiques) — 8 *être excellent en réflexes* être prompt à se décider, à réagir — 9 *en somme* en résumé — 10 Phrase sans verbe; *excellent, innocent* qualifient «l'homme» qui est ici sous-entendu — 11 *le pétrolier* navire destiné au transport du pétrole — 12 Métaphore géographique pour désigner la complexité psychologique de l'homme. L'homme ne se connaît pas — 13 *la vessie* contient l'urine. Allusion à deux appareils que les médecins appellent «gastroscope» et «cystoscope». Ce sont des sondes munies d'une lampe électrique et d'un optique permettant d'examiner l'intérieur de l'estomac ou de la vessie pour établir un diagnostic sur des maladies de ces organes — 14 Allusion aux expériences de Pavlov sur les réflexes conditionnés — 15 Allusion aux philosophies qui, de Pythagore à Kepler, ont cherché à retrouver dans l'astronomie les lois de la musique. Ici le mouvement des astres et la sphère sont évoqués comme symboles de la perfection absolue — 16 *la dérision* moquerie méprisante. Ici, sens passif : objet de moquerie et de mépris.

JACQUES PRÉVERT

(1900)

Jacques Prévert est né en 1900 à Neuilly-sur-Seine. Il a fréquenté les milieux surréalistes et participé aux activités d'un groupe théâtral. Il a travaillé pour le cinéma, écrivant des scénarios et des dialogues, notamment pour Jean Renoir (*Le crime de Monsieur Lange*, 1935) et pour Marcel Carné (*Les visiteurs du soir*, 1942 — *Les enfants du Paradis*, 1944 — etc . . .). Son influence sur le cinéma français de 1932 à 1948 a été importante. Ses poèmes, d'abord disséminés¹ dans des revues, n'ont été réunis qu'en 1946 dans un recueil intitulé *Paroles* qui a été suivi d'autres ouvrages, en particulier *Spectacle* (1951) et *La pluie et le beau temps* (1955).

¹ *disséminés* éparpillés (contraire : groupés) : les poèmes, au lieu d'être groupés en un ou plusieurs volumes, ont d'abord paru séparément dans diverses revues.

Jacques Prévert est l'un des rares poètes français contemporains qui sont d'un accès facile. Il nous apporte une poésie populaire, tour à tour sentimentale ou cynique, tendre ou violemment satirique. Son style est proche de la langue parlée, populaire et argotique, ou de la chanson, mais il a gardé du surréalisme le goût de l'automatisme verbal, des associations de mots surprenantes et du calembour. Ses thèmes sont souvent ceux de la vie quotidienne, suggérés par le spectacle des rues de Paris. Ils s'accompagnent presque toujours d'une critique violente du mensonge social et de l'ordre établi.

LA GRASSE MATINÉE

Texte:

Page 44: 1 Dans les cafés populaires, en France, on boit souvent debout devant le comptoir. Ce comptoir était autrefois recouvert d'une plaque d'étain ou de zinc — 2 Ayant la couleur de la poussière. Allusion au teint grisâtre des gens souffrant de la faim — 3 *Potin* grand magasin d'alimentation — 4 *se foutre de* (argot) n'attacher aucune importance à — 5 *la mâchoire* os supportant les dents — 6 *grincer des dents* serrer les dents les unes contre les autres en les remuant; ce mouvement exprime généralement la colère, parfois la douleur — 7 *se payer la tête de quelqu'un* (familier): se moquer de quelqu'un — 8 *avoir beau faire* s'efforcer en vain de faire — 9 *le pâté* pâtisserie renfermant de la viande ou du poisson.

Page 45: 10 *le flic* (argot) agent de police — 11 Combien de barricades — 12 *le bistro* ou *bistrot* (argot): café, débit de boisson — 13 C'est un petit déjeuner typiquement français; il n'est pas rare à Paris que l'on prenne son petit déjeuner le matin dans un café — 14 *tituber* marcher comme une personne ivre ou affaiblie (par la faim, la maladie) et qui n'est pas assurée sur ses jambes — 15 *le rhum* [rɔm]. *Café arrosé (de) rhum* dans lequel on a ajouté du rhum — 16 Jeu de mots caractéristique de la manière de Prévert — 17 *café arrosé* café dans lequel on a versé un alcool.

FAMILIALE

Texte:

Page 46: 1 *faire du tricot* tricoter — 2 Le sujet réel est rejeté à la fin de la phrase, ce qui lui donne un tour populaire — 3 *il fait des affaires* il fait du commerce; mais cette expression a ici une nuance péjorative.

Patrice de la Tour du Pin, né à Paris en 1911, est le descendant, par son père, d'une illustre famille française, par sa mère du général irlandais O'Connor. Il fut élevé par sa mère et sa grand-mère, tantôt à Paris, tantôt dans le domaine familial au sud de Paris, dans une région de forêts et d'étangs, la Sologne. Il fit ses études supérieures en Sorbonne puis à l'École des Sciences Politiques. Dès cette époque il se passionne pour la poésie. Sa fortune lui permet de s'y consacrer entièrement. Très jeune, en 1943, il s'installe dans son domaine de Sologne, se marie et désormais, dans le calme et la simplicité de la vie familiale, partage son activité entre la poésie et la direction de ses propriétés.

Dès ses premiers poèmes (*La Quête de joie*, 1933) et bien qu'il ait toujours vécu à l'écart des milieux littéraires parisiens, Patrice de la Tour du Pin a conquis un vaste public. Mais dédaignant ces succès, il a entrepris, depuis la guerre, une œuvre monumentale, construite selon un plan d'ensemble, dont l'ambition est peut-être plus métaphysique que poétique : c'est l'histoire spirituelle d'un esprit mystique en quête de Dieu. Patrice de la Tour du Pin poursuit dans la solitude son œuvre immense.

ENFANTS DE SEPTEMBRE

Introduction :

Page 46 : 1 la nature la moins domestiquée nature sauvage et inculte où rien n'a encore été changé par l'homme — 2 le marais Moor, Sumpt.

Texte :

1 désert, e inhabité, vide de toute présence humaine et même animale — 2 gonfler faire augmenter de volume.

Page 47 : 3 les voliers (m) oiseaux capables de longs vols. Ici groupes d'oiseaux migrateurs qui volent ensemble — 4 la ravine lit d'un ruisseau (à sec par moments) — 5 inconsolable, e ungetröstet — 6 la sauvagine oiseau de mer ou de marais qui a une odeur et un goût particuliers — 7 je gagnai j'allai jusqu'à — 8 la lisière limite — 9 je relevai je découvris, je remarquai — 10 le layon [lejɔ̃] sentier de chasseurs. Tout le poème est inspiré par des souvenirs de chasse — 11 tendres délicats — 12 une ornière trace laissée dans le sol par les roues des voitures — 13 L'enfant de septembre — 14 pour ne marque pas ici le but mais seulement la succession des

1 dédaigner ne pas se soucier de, mépriser.

actions = il avait essayé de boire et repris ensuite ses jeux — 15 *mouillé, e* humide — 16 *le hêtre* Buche — 17 *dans ces parages* (m) à cet endroit ou dans les environs — 18 *le gagnage* lieux où le gibier vient chercher sa nourriture — 19 *accroupi, e* assis sur ses talons — 20 Vaine parce que l'oiseau ne viendra pas — 21 *la faune* les animaux de la région — 22 *criard, e* qui crie souvent et d'une voix désagréable.

Page 48: 23 *l'étouffement* l'atmosphère étouffante — 24 *farouche* sauvage — 25 *traqué, e* poursuivi de plus en plus près — 26 Se rapporte à *corps* — 27 *une atrocité* caractère de ce qui est atroce, horrible à voir ou à supporter — 28 À rapprocher des deux premiers vers de la *Quête de Joie* (Prélude):

«Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront comdamnés à mourir de froid.»

Dans la langue de Patrice de la Tour du Pin, le mot *légende* est pris dans le sens de «poésie».

PIERRE EMMANUEL

(1916)

Emmanuel naquit en 1916 dans le Sud-Ouest de la France, près de Pau. Ses parents ayant émigré presque aussitôt en Amérique, il fut confié à sa grand-mère puis à un oncle professeur à Lyon. Il n'aima pas cette ville, ni le milieu familial qu'il prit en horreur. Cet adolescent renfermé¹ fut un très bon élève du collège catholique où, par une immense masse de lectures, il acquit une très grande culture.

A 20 ans, il gagne sa vie comme professeur libre. En 1941, la parution du *Tombeau d'Orphée* le rend tout à coup célèbre. Il se lie avec un groupe de poètes réfugiés comme lui dans le midi, en particulier Aragon, et participe à la Résistance. Après la guerre, il dirige quelque temps, à Paris, un service de la radiodiffusion. Puis il commence à parcourir le monde, sans cesser de publier une œuvre abondante dont son grand poème *Babel* (1952) est peut-être le plus important.

Emmanuel, bien que profondément marqué par son éducation religieuse, n'est pas à proprement parler un poète catholique. Ce qui le caractérise, c'est la recherche angoissée² d'une foi. Il a cru quelque temps la trouver dans le communisme dont il s'est détaché après peu

¹ *renfermé* qui ne laisse pas connaître ses pensées et ses sentiments intimes.

² *angoissé, e* très inquiet.

d'années. De cette expérience il lui est resté une impression douloureuse d'isolement et de vide spirituel.

Pierre Emmanuel est hanté³ par les mythes anciens qu'il renouvelle et par lesquels il exprime une angoisse toute moderne. Il les fait vivre en de vastes poèmes solidement construits. Il a un extrême respect du langage et en particulier du verbe qui ne fait qu'un avec la pensée. Il se sent «responsable de chaque mot» et le choisit avec un soin anxieux⁴. Cette exigence rigoureuse n'entrave⁵ pas cependant l'élan qui entraîne le poète dans un mouvement abondant et fougueux⁶.

Par sa forme mythique, autant que par son objet, la poésie d'Emmanuel n'est pas aisément accessible. Il s'est proposé la tâche difficile d'ébranler⁷ l'être profond du lecteur, «d'atteindre à⁸ l'âme». Cette œuvre tourmentée traduit les aspirations, les incertitudes, les angoisses de l'homme du XX^e siècle. Emmanuel semble s'orienter main-tenant vers une poésie plus apaisée, plus sobre⁹, une forme plus simple, tout en restant l'un des rares interprètes du monde spirituel.

ON LIT AU LIVRE DE LA GÉNÈSE

Introduction :

Page 48 : 1 *la genèse* le premier livre de la Bible contenant le récit de la création du monde — 2 *le potier* artisan qui fabrique des pots ou vases généralement en terre.

Texte :

Page 49 1 *la boue* terre imprégnée d'eau — 2 De même l'homme, étant libre, se transforme et fait éclater la forme première que Dieu lui avait donnée — 3 *lier* joindre divers éléments en y ajoutant une autre substance de manière à faire un tout — 4 *la gageure* [gazy:r] pari — 5 *battre* être animé de mouvements réguliers (comme le cœur) — 6 Expression vague : l'homme est impossible à définir d'un mot — 7 L'homme se

⁴ *hanter* obséder.

⁴ *anxieux*, se inquiet.

⁵ *entraver* sens propre : mettre des entraves (liens fixés aux pieds d'un animal

pour gêner ses mouvements) ; sens figuré : gêner, faire obstacle à.

⁶ *fougueux*, se véhément, ardent.

⁷ *ébranler* secouer.

⁸ La préposition «à» est employée ici pour souligner les efforts faits pour atteindre

l'âme.

⁹ *sobre* moins orné, moins abondant en développements.

transforme sans cesse, se fait lui-même au cours de sa vie — 8 *une fois pour toutes* une seule fois et pour toujours; définitivement — 9 *à jamais* éternellement, parce qu'il obéit à des lois établies définitivement — 10 *sempiternellement* éternellement — 11 *devient* (emploi rare sans attribut) se transforme constamment — 12 Sous la menace de la mort — 13 Prête à agir — 14 L'homme introduit, par sa liberté, un élément d'intérêt dans l'éternité monotone — 15 *le limon* terre entraînée par les eaux courantes (par exemple: le limon du Nil) — 16 *nourricier, ière* qui nourrit — 17 *digérer* rendre les aliments assimilables (c'est l'estomac qui digère les aliments) — 18 *se défaire* perdre sa forme — 19 En surprenant l'instant favorable — 20 *s'affaisser* tomber mollement sous son propre poids ou sous le poids d'un fardeau. L'argile molle se déformerait, s'affaisserait, si on ne la faisait cuire rapidement — 21 *défourner* sortir, tirer du four — 22 *les tessons* (m) débris de vase — 23 *une écuelle* assiette creuse et sans bords, assez grossière, en usage autrefois — 24 *gauchi*, e qui a perdu la régularité de sa forme — 25 *l'eau vive* l'esprit — 26 *qu'il rancit* sens figuré: auquel il fait perdre ses qualités, notamment sa pureté — 27 *gâcher* mélanger avec de l'eau, comme le ciment ou le plâtre — 28 *un effritement* action de tomber en poussière. Désigne ici la matière même qui tombe en poussière, qui s'effrite — 29 Exister de façon immuable, par opposition à «devenir».

.....

.....

